

*Dr. P. P. P.*

# LA LÉGIION



N° 15  
AOUT  
PRIX  
6 FRS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE PUBLIÉE PAR LA LÉGIION FRANCAISE DES COMBATTANTS  
PRESIDENT PHILIPPE PETAIN

# NICE

Capitale de la Côte d'Azur

TOURISME ET BAINS DE MER



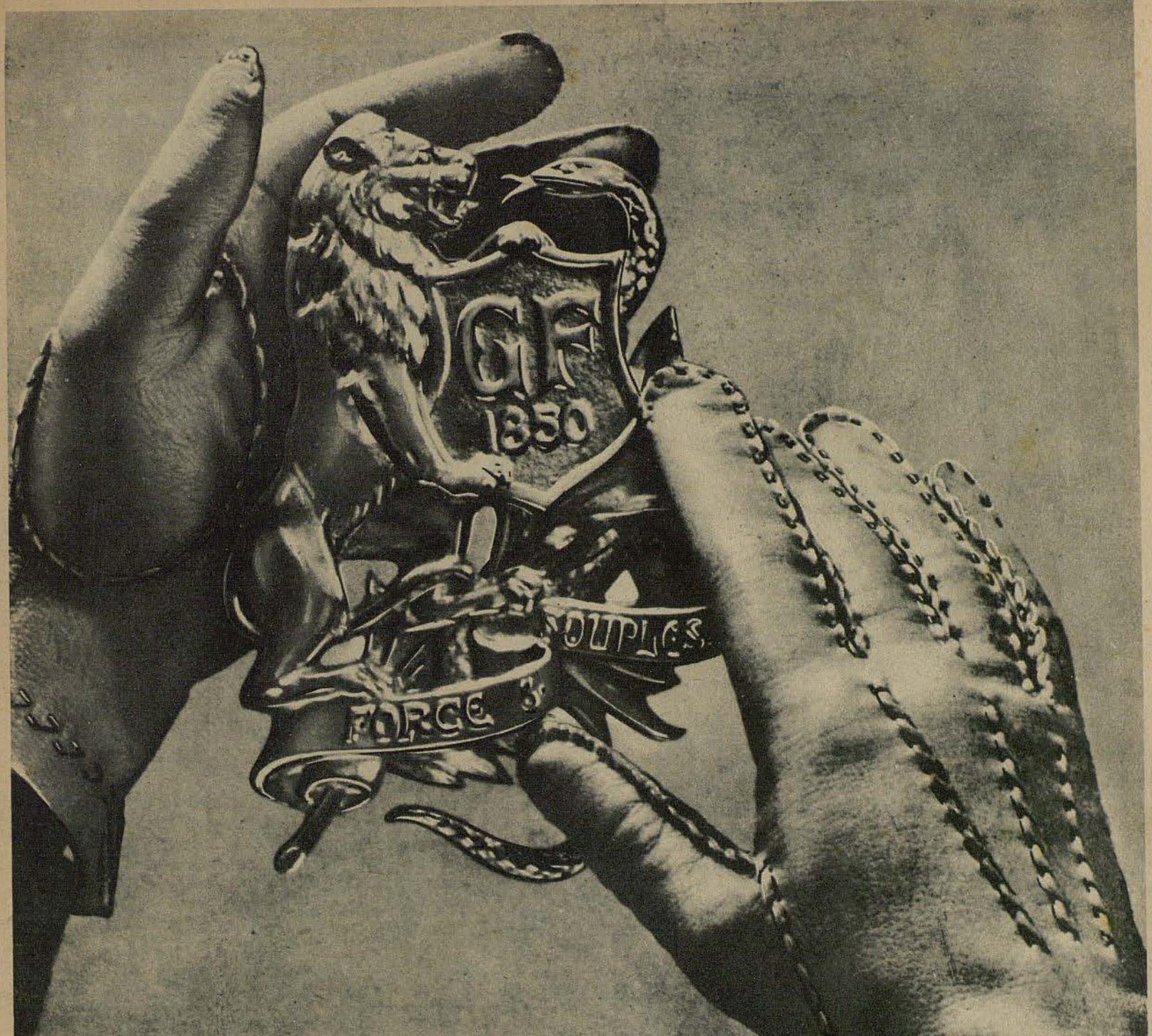
LA NOUVELLE FACADE

DU

## CASINO MUNICIPAL

SUR LA PLACE MASSÉNA

*Toutes les Attractions des Villes d'Eaux et des Stations Climatiques*



# GUIBERT FRÈRES

*Les Maîtres du Gant*

MANUFACTURES

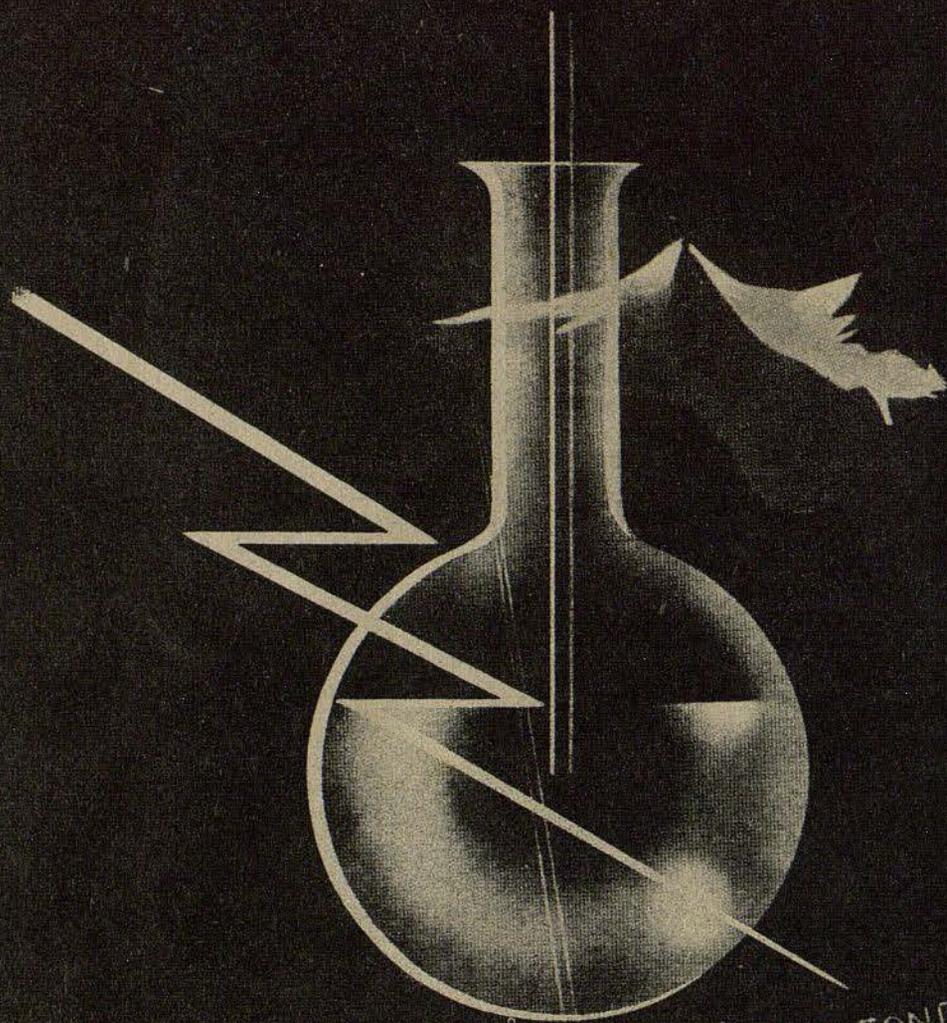
MILLAU (AVEYRON) — GRENoble (ISÈRE) — FRANCE

FRANCE ET ÉTRANGER : 20 SUCCURSALES DE LUXE

PARIS  
47 AVENUE DE L'OPÉRA  
ET  
5 RUE DE PALESTRO

NEW-YORK  
GUIBERT FRÈRES GLOVES INC  
9 EAST - 38th STREET  
(AT 5th AVENUE)

Charles GUIBERT \*, Légionnaire, carte n° 044572 et Victor GUIBERT, Légionnaire, carte n° 044823



UNE INDUSTRIE FRANÇAISE TIRÉE DU FONDS NATIONAL

# PECHINEY

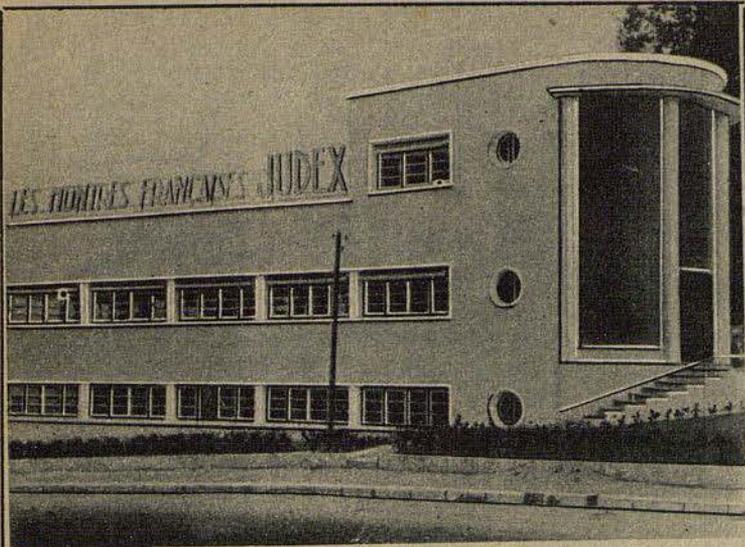
COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES  
ET ELECTROMÉTALLURGIQUES

ALAIS, FROGES ET CAMARGUE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 803 687 500 FRANCS

SIÈGE SOCIAL à LYON  
ADMINISTRATION CENTRALE  
23, RUE BALZAC — PARIS — 8<sup>e</sup>  
EGUIÈS par VEDÈNE (Vaucluse)

PRODUITS CHIMIQUES ■ ALUMINIUM, MAGNÉSIUM ET  
LEURS ALLIAGES ■ FERRO-ALLIAGES ET MÉTAUX SPÉCIAUX



Usine de NICE

# LES MONTRES JUDEX

sont fabriquées  
à  
**ANNEMASSE**  
et **NICE**

SOCIÉTÉ ALGÉRIENNE DE NAVIGATION  
POUR L'AFRIQUE DU NORD

## CH. SCHIAFFINO & C<sup>IE</sup>

Siège Social, Exploitation, Armement  
ALGER — QUAI NORD

Téléphone 298-20 à 298-29 (dix lignes)

Adr. télégraphique : NAVIGAFRICAN-ALGER  
BUREAUX A PARIS : 86, rue Saint-Lazare

LIGNES RÉGULIÈRES ENTRE LES PORTS D'ALGÉRIE, TUNISIE  
ET LES PORTS FRANÇAIS DE LA MÉDITERRANÉE, DE L'OcéAN  
DE LA MANCHE ET ANVERS PAR VAPEUR DE PREMIÈRE COTE :

NICOLE SCHIAFFINO... 7.000 T.	PROSPER SCHIAFFINO. 2.500 T.
CHARLES SCHIAFFINO. 5.700 »	CATHERINE SCHIAFF. 2.300 »
MARCEL SCHIAFFINO. 5.600 »	FINISTÈRE..... 1.300 »
SCHIAFFINO..... 5.600 »	VILLE DE BOUGIE.... 1.200 »
ANGE SCHIAFFINO... 5.300 »	VILLE DE DJIDJELLI.. 1.200 »
MONIQUE SCHIAFFINO. 5.300 »	JEANNE SCHIAFFINO. 1.200 »
LOUIS-CHARLES SCHIA. 4.900 »	VILLE DE TENES..... 450 »
ROSE SCHIAFFINO... 4.900 »	VILLE DE TIPASA..... 450 »
SCHIAFFINO FRÈRES... 4.700 »	N.-DAME D'AFRIQUE.. 300 »
JACQUES SCHIAFFINO. 2.600 »	

SERVICES RÉGULIERS ENTRE TOUS LES PORTS ET PLAGES  
DU LITTORAL ALGERO-TUNISIEN

Remorquage à longue distance — Sauvetage et renflouement  
Remorqueur de sauvetage « Saint-Charles », 900 H.P.

ACCONAGE — TRANSIT — CONSIGNATION

PUBLICITE  
1941



# SILEXORE

## PEINTURE PÉTRIFIANTE

ÉTABLISSEMENTS L. VAN MALDEREN  
6, CITÉ MALESHERBES, PARIS-9<sup>e</sup>

# Cafés NIZIÈRE



ALGER — ORAN  
BÔNE et MAROC

SUCCÉDANÉS  
DU CAFÉ  
MÉLANGES  
TORAFRICA  
TORAFRICAIN

**SOCIÉTÉ TORAFRIC**  
RUISSEAU - ALGER

USINES DE  
TORRÉFACTION  
à MARENGO  
et RUISSEAU - ALGER

USINES A ALGER  
MECHTRAS  
MAISON-CARRÉE  
BLIDA

**TIAR MOHAND**  
3, Rue Alfred-de-Musseri, ALGER

HUILES  
D'OLIVE  
Naturelles  
et Raffinées

HUILERIE  
RAFFINERIE  
SAVONNERIE  
PRODUITS du PAYS

LÉGUMES SECS  
CAROUBES  
CONCASSÉES  
PIMENT  
MOULU

**SOCIÉTÉ INDELE & COMMALLE**  
de l'AFRIQUE du NORD  
NEMOURS (Algérie)

USINE DE  
CONCASSAGE  
ET DE CALIBRAGE  
A NEMOURS (Algérie)

CAROUBES CONCASSÉES  
et dénoyautées  
PAILLES  
FOURRAGES  
CÉRÉALES  
Alimentation  
du Bétail

**DEROUAZ, TIAR & Cie**  
3, Rue Alfred de-Musseri, ALGER

USINE DE  
CONCASSAGE  
ET ENTREPOTS  
A ALGER

# MOLINARD

**PARFUMEUR en PROVENCE**

DEPUIS 1849

Maison à PARIS : 21, Rue Royale

SES PRODUCTIONS DE  
RENOMMÉE MONDIALE

## LES ILES D'OR

PARFUM FRAIS, DÉLICAT, EX-  
QUIS, A BASE DE JASMIN,  
SPÉCIALEMENT ADAPTÉ AUX  
BLONDES

## HABANITA

PARFUM ORIENTAL, TENACE ET  
ORIGINAL, PRÉFÉRÉ des BRUNES

## RASOLINE

CRÈME A RASER A BASE  
D'HUILE D'AMANDE DOUCE  
INCOMPARABLE POUR BARBES  
DURES

USINES à GRASSE (A. - M.)

372-T-S

VOUS CHANGEZ  
DE PLUME, VOUS MÊME  
EN 2 SECONDES

*Solution  
rationnelle  
Technique  
éprouvée*

A défaut de la plume "éternelle"  
en or qui fit de BAYARD "le stylo  
sans reproche", voici une plume  
métal d'un bon usage et d'une  
 finition soignée. Vous la rempla-  
cerez vous-même en utilisant le  
 bloc de rechange, dispositif nouvel-  
lement breveté, simple et pratique,  
livré avec EXCELSIOR, l'élégant et  
beau stylo fabriqué par BAYARD,  
sous sa prestigieuse garantie.

PRIX  
IMPOSÉ  
200  
FR.

**EXCELSIOR**  
A PLUME INTERCHANGEABLE

ET SON BLOC DE RECHANGE

**BAYARD**  
Le stylo  
sans reproche

# LA MAISON DU KEBIR

## LUNG FRÈRES

### FRÉDÉRIC LUNG SUCCESSEUR

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 8.000.000 DE FR<sup>S</sup>

• ALGER •

— Maison fondée en 1886 —



SES VINS FINIS  
DE RÉPUTATION MONDIALE  
QUI S'IMPOSENT

les demander à vos fournisseurs

# AIX-LES-BAINS

SAVOIE

STATION des RHUMATISANTS

Golf  Tennis  
Plage



GRAND CERCLE - FOYER DU THÉÂTRE

CASINO DU GRAND CERCLE

SAISON ARTISTIQUE

DE MAI A OCTOBRE



GRAND CERCLE - HALL

NOBLESSE DE LA

*lignee*

CEINTURES  
GAINES  
SOUTIEN-GORGE

**Revea**

*Un demi-siècle  
de Succès*

**LES SUCCESEURS DE A. REVEL**  
PARIS, 68, Rue des Archives  
LYON, 87, Cours Gambetta

*La Morte mouche!*



**STYX**

POUDRE VERTE  
TUE LES MOUCHES PAR MILLIERS

C'est un produit des **Laboratoires STYX**

.....

**Spécialités** { INSECTICIDES MÉNAGERS  
**STYX** { INSECTICIDES AGRICOLES  
DÉSINFECTANTS

.....

PALAIS DE L'INDUSTRIE, 16, rue Clément-Roassal - NICE

*Soulet....*



*La Reine  
des Chaussures*

*Choisy*

USINE : 2, route Nationale - St-ANTOINE (Bouches-du-Rhône)  
DÉPÔTS DE VENTE :

LYON : 7, rue Hôtel-de-Ville  
St-ETIENNE : 5, rue du Grand-Moulin  
ORANGE : Place de la Mairie

AVIGNON : 6, rue St-Agricol  
NIMES : 2, rue Nationale  
SETE : 21, rue de l'Esplanade



*Vous aussi aurez ce sourire  
de satisfaction en employant  
les produits de beauté*

**ORÉLYS**

SA CRÈME GRASSE - SON FIXATIF PÂTE GEL  
SA BRILLANTINE GRASSE - SON SHAMPOING EXTRA MOUSSANT  
SES FONDS DE TEINT - SES PRODUITS BRUNISSANTS

# Respect des Traditions



**L**ES INDUSTRIELS, ARTISANS, FAÇONNIERS  
DE LA MAILLÉ DE ROANNE ET DE LA  
RÉGION, GARDENT EN CES JOURS D'ÉPREUVE  
LA CERTITUDE DE FAIRE REVIVRE UN GRAND  
MÉTIER QUI CONTRIBUA PENDANT DE  
LONGUES ANNÉES AU RAYONNEMENT DU  
PRESTIGE FRANÇAIS A TRAVERS LE MONDE.

**TISSAGES MÉCANIQUES ET COTONNADES**

CHAMBRE SYNDICALE DES FABRICANTS  
**DE BONNETERIE DE ROANNE**  
ET ENVIRONS



## LA MARQUE.

Vous demandez partout des produits de marque. Faites de même pour votre vin.

80 ans d'expérience et une organisation unique en France ont permis à l'ancienne Maison GERBAUD de vous garantir sous sa responsabilité la qualité

de ses **VINS DU POSTILLON**

ANCIENNE MAISON GERBAUD  
Fondée en 1862

S. A. au CAPITAL de 50.000.000 de Frs. — 22, QUAI de LORRAINE, NARBONNE - 1, RUE de SEINE, IVRY-s/-SEINE  
Président du Conseil, Directeur Général: René COMBASTET, Légionnaire N° 154.290

# LA LÉGION

## S O M M A I R E

11 <sup>e</sup> anniversaire de la Légion,	par . . . . . BONHERBE,	2
	Commissaire général des manifestations.	
Pendant des années Moscou a dirigé la France,	par . . . . . J.-P. DORIAN.	4
U. R. S. S. 1938,	par . . . . . Paul FÉVRIER.	7
Le communisme,	par . . . . . MARTINA.	11
Le communisme et l'habitation,	par . . . . . G. IMBERT.	13
Retour à la France,	par . . . . . X.	16
Avec le navire hôpital SPHINX,	par . . . . . le Dr J. DUPAS.	21
Empire et missions,	par . . . . . E. GIRARD.	24
Le professeur sera-t-il un éducateur,	par . . . . . J. ONIMUS.	27
Ciel de Madagascar,	par . . . Jacques FAUGERAS.	30
Les deux crises de la guerre de cent ans,	par . . . . . LEVIS-MIREPOIX.	32

*Pour nous permettre d'offrir à nos lecteurs, par le texte et par l'image un compte rendu détaillé des cérémonies du 30 août prochain, notre numéro suivant le deuxième anniversaire de la Légion ne paraîtra exceptionnellement que le 10 septembre.*

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

PUBLIÉE PAR LA

LÉGION FRANÇAISE DES COMBATTANTS

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ  
HOTEL DE SÉVILLE — VICHY

C. C. P. Clermont-Ferrand 297-95

ABONNEMENTS  
France et Colonies : 62 francs

Prix spécial réservé aux Légionnaires  
et aux Amis de la Légion : 52 francs

Indiquer le numéro de la carte d'adhérent

A O U T 1 9 4 2

2<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 15

Le numéro : 6 francs

# DEUXIÈME ANNIVERSAIRE

## DE LA CRÉATION DE LA

# LÉGION FRANÇAISE

# DES COMBATTANTS

---

DANS son pathétique appel du 16 juin 1940, appel qui restera au cœur de tous les Français, le Maréchal disait : "Sûr de l'appui des Anciens Combattants que j'ai eu la fierté de commander. . . . ." — Cet appui, il a voulu le rendre plus solide et plus large en créant, dès le 30 août 1940, la LÉGION FRANÇAISE DES COMBATTANTS. Les anciens de 14-18 et les jeunes de 39-40 vinrent en foule se ranger autour du vainqueur de Verdun, ils apportèrent leur foi, leur enthousiasme pour refaire la France et aider de toute leur énergie et de toute leur bonne volonté, le Maréchal dans sa tâche, de résurrection.

Un an après, en août 1941, les résultats obtenus par la Légion, dans l'œuvre de Rénovation Nationale voulue par son Chef, étaient déjà substantiels. Aussi, le premier anniversaire de la fondation de la Légion groupant cette foule d'hommes de volonté et de bonne volonté fût-il solennellement célébré dans toute la France non occupée et dans les territoires les plus lointains de l'Empire. La vision des cérémonies du transfert de la flamme, du serment de la Légion, des veillées et des défilés reste profondément gravée dans la mémoire de tous, protagonistes ou simples spectateurs. Ces imposantes manifestations de masses présidées par le Maréchal, chef de la Légion, soulevèrent chez tous les légionnaires et dans la population française un enthousiasme qui décida le Maréchal à

accorder à la Légion la possibilité d'accueillir dans ses rangs ceux qui n'avaient pas eu le privilège de combattre, mais qui voulaient, cependant, servir la noble cause de la résurrection française : les "Volontaires de la Révolution Nationale",

Le 30 août prochain, nous allons célébrer le deuxième anniversaire de la fondation de la Légion.

Autour de quelle noble idée renouveler cette année l'unanimité légionnaire ? Comment prétendre surpasser ou simplement atteindre l'ampleur et l'émotion qui marquèrent les manifestations de l'an dernier.

Lors du premier Anniversaire de la Légion, la Flamme, amenée de Paris à Vichy, fut transmise, sur l'ordre du Maréchal, aux plus petites localités de la France non occupée et de l'empire.

Quelle sera, à l'occasion du 2<sup>ème</sup> anniversaire, la réponse des sections légionnaires au Maréchal ?

Chacune d'elle prélèvera, dans son terroir, une poignée de terre, en un point où, par exemple, un Français illustre naquit, demeura ou bien fut inhumé ; un monument chargé de siècles a été érigé ; un artiste créa un chef-d'œuvre ; un savant a médité ; un héros s'est sacrifié ; un saint a vécu ; des générations affirmèrent leur foi en élevant leurs prières ; une victoire assura le salut de la Patrie....

A défaut d'un cas aussi particulier, le prélèvement sera fait au Monument commémorant le sacrifice des enfants de la commune tombés pour assurer la défense de la Patrie où, tout simplement au Champ de Repos communal dont le sol est une synthèse des générations disparues.

La terre provenant de ces prélèvements communaux est destinée à être déposée solennellement à même le roc du Plateau de

Gergovie, haut-lieu qui fut témoin de l'éveil du Sentiment National.

La réunion de ces innombrables poignées de terre sacrée provenant de la Métropole et de l'Empire, acte de foi dans les destinées de la France, donnera lieu à une cérémonie qui sera à la mesure de la ferveur légionnaire.

Jean BONHERBE,  
Commissaire Général  
à l'organisation du  
deuxième anniversaire  
de la Légion.



ERRATA. — Dans notre numéro de juillet page 6 une erreur s'est glissée pour la photo numéro 3 accompagnée de la légende: Les jeunes des chantiers passent au pas. Il faut lire: Les S. O. L. passent au pas.

Le peuple de France  
a voté  
pour le pain, la paix,  
la liberté!

DEUXIÈME ÉDITION  
**L'Humanité**  
ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (S.P.C.)

REDACTION ET ADMINISTRATION  
130, RUE MONTMARTRE, PARIS (2<sup>e</sup>)

LUNDI 4 MAI 1936  
DEUX ÉDITIONS

Fondateur : J. G. LAFONT  
Directeur : M. L. LAFONT

**VICTOIRE!**  
**Le Front Populaire triomphe!**

DANS LE PAYS ENTIER  
SONT BATTUS

*Pendant ces Années  
Moscou  
a dirigé la France*

PAR

JEAN-PIERRE DORIAN

**E**N 1927, un ministre français lançait à Constantine, une déclaration de guerre au bolchevisme et s'écriait dans une belle envolée oratoire : « Le Communisme, voilà l'ennemi ».

Le mot eut un certain succès, mais cette mâle énergie fut, hélas, sans lendemain, et après quelques tribulations sans conséquences, le parti de la révolution reprit avec plus d'intensité que jamais le travail pour l'avenir duquel il avait pu un instant être inquiet.

Encouragé par des gouvernements complices, aveugles ou pusillanimes, la propagande communiste arrivait à grouper sur les noms des candidats inféodés à la III<sup>e</sup> internationale un million de voix aux élections législatives de 1928, et plus de 1.500.000 à celles de 1936, après un recul marqué en 1932 : un peu moins de 800.000.

1934-1939

C'est surtout à partir de 1934 que l'hypothèque communiste pèse d'un poids de plus en plus lourd sur la direction des destinées de la France. Le scandale Stavisky éclate dans les tout derniers jours de 1933, et le répugnant spectacle qu'un parlementarisme corrompu jusqu'à la moelle offre à tous les yeux, fait déferler sur le pays un véritable ouragan de dégoût et de colère. Dans leur presque unanimité, les Français sentent monter en eux l'écœurement d'un régime déjà entré en agonie, mais dont les ultimes soubresauts vont encore leur coûter si cher.

Habile à prendre le vent, le parti communiste entend ne pas laisser échapper l'occasion qui se présente de canaliser le mécontentement et de l'exploiter à son profit. Les directives de Lénine ne sont-elles pas de toujours « être là où se trouve la masse », afin de la travailler, de la pétrir comme une pâte, de la diriger et de s'en servir, autrement dit, de ne jamais oublier que « les absents ont toujours tort » et de pratiquer partout la politique de la présence. C'est

pour cette raison que nous trouvons au soir du 6 février 1934 aux Champs-Élysées et Place de la Concorde de nombreux éléments bolchevistes qui se sont joints, d'ordre de leurs chefs, aux autres partis et organisations venus protester pour que « ça change ».

En ce soir historique, seuls ou à peu près de tous les manifestants, les communistes ont un plan précis et savent où ils veulent en venir. La preuve nous en est fournie par les événements qui vont se dérouler dans les mois et les années qui vont suivre, jusqu'au déclenchement du conflit de 1939.

Moscou, en effet, a réalisé tout de suite le parti qu'il peut tirer de cette fermentation surgie de la boue d'un scandale politico-financier pour hâter l'heure de la révolution communiste dans notre pays. Sans tarder arrivent à l'intention des chefs de la section française de la III<sup>e</sup> internationale des instructions précises sur la tactique à adopter : il s'agit d'une part de discréditer les autres partis politiques en agitant devant le peuple l'épouvantail d'un fascisme français qui en est encore à se chercher, et d'autre part, de s'emparer de la direction générale des opérations. La manœuvre est hardie, elle consiste pour un parti qui a groupé 800.000 voix aux élections législatives sur plus de 9 millions de suffrages exprimés, d'imposer ses directives à une coalition de 1.960.000 socialistes et 1.800.000 radicaux-socialistes de manière à constituer une « majorité » docile aux instructions du Komintern, préparant le terrain à l'arrivée au pouvoir des soviets. Tout cela, bien entendu, avec le minimum de risques, les meneurs de jeu restant prudemment dans les coulisses. L'exploit paraissait irréalisable et sa réussite une gageure. C'est pourtant strictement ce qui s'est passé : de 1934 à 1939, par personnes interposées, la direction de notre politique intérieure et parfois même notre attitude à l'égard du monde ont été dirigées par le Kremlin.

Les faits sont là pour étayer notre affirmation.

## LA GRÈVE DU 12 FÉVRIER 1934

Au début de 1934, le parti communiste s'empare donc de l'agitation et il s'arrange pour la monopoliser à son profit.

C'est la fameuse grève générale du 12 février dans laquelle les dirigeants de l'Internationale Communiste ont vu « le début d'une nouvelle contre-offensive de la classe ouvrière contre le capital » et « le début d'une nouvelle vague de guerres civiles en Europe ». (Ils ne s'en sont pas cachés. Cette appréciation figure en toutes lettres dans la brochure : « Le chemin de l'Internationale Communiste » éditée par la section « Agitation et Propagande » en 1934).

Cette date du 12 février 1934 constitue à n'en pas douter le jour de naissance du fameux « front populaire » à direction communiste qui nous a conduits sous la fallacieuse bannière « Pain, Paix et Liberté » au fond de l'abîme où nous nous débattons présentement.

Moscou pouvait pavoiser ! Ses représentants français étaient « bien en selle », dans des conditions propices à une action révolutionnaire sournoise, mais efficace. En juillet 1935, au congrès mondial de la III<sup>e</sup> Internationale, un bolchevik de marque, M. Pieck, pouvait écrire dans son rapport :

*« La situation en France s'est extrêmement aggravée. Le sort de la III<sup>e</sup> République et de la démocratie, le sort des masses travailleuses dépend maintenant du développement ultérieur du Front unique et du Front Populaire, de l'activité des masses. LA LUTTE DU PROLÉTARIAT FRANÇAIS A UNE GRANDE IMPORTANCE INTERNATIONALE ».*

## LA MONTÉE DU COMMUNISME

Puissamment étayée par des subsides sur lesquels Moscou ne lésine pas, la propagande communiste porte rapidement ses fruits dans un terrain souvent hélas tout préparé à recevoir la semence révolutionnaire par les excès d'un conservatisme social aveugle et égoïste.

Le tirage moyen quotidien de l'« Humanité » monte en flèche : 201.000 exemplaires en 1934, 217.000 en 1935, 329.000 en 1936, 436.000 en 1937, se stabilisant aux environs de 400.000 en 1938, après avoir atteint plus de 700.000 exemplaires au moment des grèves de 1936, et près de 900.000 en 1937, au lendemain des bagarres sanglantes de Clichy.

Nous assistons pendant la même période à une multiplication inouïe des « cellules ».

Fin 1934 : 2.715 ; fin 1935 : 4.232 ; fin 1936 : 10.728 ; fin 1937 : 12.992, tandis que les effectifs du parti suivent une progression aussi prodigieuse :

1934 : 40.000 adhérents ; 1935 : 80.000 adhérents ; 1936 : 270.000 adhérents et 1937-1938 : 341.000 adhérents.

La bolchevisation de notre pays semblait en excellente voie ; le travail se poursuivait à bonne allure et dès 1935, au très important congrès mondial qui réunissait à Moscou les représentants des partis communistes du monde entier, la section française (délégués : Thorez, Marty et Cachin) recevait, non sans raison, la récompense de son travail sous la forme d'une adresse de félicitations toute particulière de la part du secrétaire de l'Internationale Communiste, Dimitrov, lequel s'empressait d'ajouter : « Ce qui a été fait en France ce ne sont que les premiers pas ».

En effet, l'année suivante, notre pays allait connaître avec les grèves généralisées et les occupations d'usines, des désordres sociaux d'une autre gravité que les défilés dans les rues de Paris de 1935. On passait au stade de la « grève politique, prélude de l'insurrection » selon le mot d'un des théoriciens du bolchevisme, Manouïlski et M. Pieck pouvait écrire dans son rapport de 1935 intitulé « La Marche au socialisme » :

*« Nous sommes en France à la veille de luttes formidables. Les deux camps mobilisent pour ces combats et la victoire ou la défaite du Front populaire sera d'une portée immense pour l'ensemble du mouvement ouvrier international, POUR L'ENSEMBLE DE LA SITUATION MONDIALE ».*



## LES TÂCHES ASSIGNÉES PAR MOSCOU A LA CLASSE OUVRIÈRE FRANÇAISE

C'est au cours de ce congrès mondial de 1935, auquel MOSCOU donna un grand retentissement et attachait une extrême importance, que Dimitrov énuméra les tâches immédiates qui se posaient devant la classe ouvrière française.

Le recul du temps nous permet de nous rendre mieux compte de l'exécution de ces consignes de Moscou et de justifier ce que nous affirmons plus haut : Le Komintern a dirigé la politique française.

Voici, fidèlement reproduites d'après le compte rendu officiel des séances du congrès de 1935, les tâches assignées par la III<sup>e</sup> Internationale au parti communiste français :

« **PREMIÈREMENT** : obtenir l'établissement du front unique, non seulement dans le domaine politique, mais aussi dans le domaine économique pour organiser la lutte contre l'offensive du capital, briser par son élan la résistance opposée au front unique par les chefs de la Confédération du Travail réformiste » (1).

**Ce qui a été réalisé :**

Nous avons effectivement assisté en France à la lutte du parti communiste contre l'opposition socialiste à un front unique.

Ayant obtenu gain de cause, les communistes firent transformer selon les directives reçues de Moscou le front unique en front populaire.

« **DEUXIÈMEMENT** : obtenir la réalisation de l'Unité syndicale en France : syndicats uniques sur la base de la lutte des classes. »

**Ce qui a été réalisé :**

L'unité syndicale voulue, exigée par Moscou, fut réalisée en mars 1936 par la fusion des deux Confédérations du Travail en un seul organisme que les communistes se mirent aussitôt à bolcheviser en s'emparant petit à petit des leviers de commande des principales fédérations syndicales : métallurgie, cheminots, transports, etc... et de l'importante « Union des Syndicats de la Région parisienne », dont le bureau était presque totalement entre leurs mains.

**TROISIÈMEMENT** : Entraîner dans le mouvement antifasciste les larges masses paysannes, les masses de la petite bourgeoisie, en réservant à leurs revendications quotidiennes une place spéciale dans le programme du front populaire antifasciste. »

**Ce qui a été réalisé :**

À ces instructions moscovitaires correspond la création de nombreux organismes tels que l'« Union des Paysans travailleurs » chargée de « travailler » les masses paysannes, et l'inscription au programme électoral du parti communiste de mesures démagogiques qui accentuèrent le désordre économique quand vint l'heure de la réalisation, après l'avènement du pouvoir du Front Populaire, (Juin 1936).

« **QUATRIÈMEMENT** : consolider au point de vue organisationnel et élargir encore le mouvement antifasciste déjà déployé par la création en masse d'organismes électifs sans parti du front populaire antifasciste, étendant leur influence à des masses plus larges que les partis et organisations des travailleurs existants actuellement en France. »

**Ce qui a été réalisé :**

Le parti communiste créa et développa de nombreuses associations dites « sans parti » destinées à cet encadrement des masses désiré par le Komintern. Nous avons vu ainsi l'éclosion des associations de chômeurs, de sportifs, de pêcheurs, de soutien de l'enfance, de ménagères, d'intellectuels, d'auditeurs de T.S.F., etc..., au moyen desquels l'action communiste pouvait être étendue à toutes les couches de la société.

(1) Par Confédération du travail réformiste, les communistes entendaient la Confédération Générale du Travail (tendance socialiste) par opposition avec la Confédération Générale du Travail Unitaire (communiste). Cette dernière avait été créée en 1920, lors de la scission qui s'était produite à cette époque dans les syndicats ouvriers. La C.G.T.U. (communiste) était rattachée à l'INTERNATIONALE SYNDICALE ROUGE (I.S.R.) et la C.G.T. (socialiste) à la FÉDÉRATION SYNDICALE INTERNATIONALE (F.S.I.).

« **CINQUIÈMEMENT** : Exercer une pression pour obtenir la dissolution et le désarmement des organisations fascistes en tant qu'organisations de conspirateurs contre la République et d'agents d'Hitler en France. »

**Ce qui a été réalisé :**

Pour donner satisfaction au parti communiste, donc à Moscou, le gouvernement de front populaire prononça, quelques jours à peine après son arrivée au pouvoir, en juin 1936, la dissolution de toutes les organisations nationales, baptisées « fascistes ».

« **SIXIÈMEMENT** : faire en sorte que l'appareil d'Etat, l'armée, la police, soient épurées des conspirateurs préparant le coup d'état fasciste. »

**Ce qui a été réalisé :**

Faut-il rappeler les mesures « d'épuration » prises par le gouvernement de front populaire pour répondre à cette exigence communiste, mesures d'une injustice monstrueuse, qui provoquèrent maintes interpellations au parlement ?

« **SEPTIÈMEMENT** : développer la lutte contre les dirigeants des cliques réactionnaires de l'Eglise catholique, un des principaux remparts du fascisme français. »

**Ce qui a été réalisé :**

Cette prescription ne se réalisa pas sous la forme d'une lutte directe contre l'Eglise catholique, tactique qui avait donné de si décevants résultats dans les années précédentes, mais sous la forme d'un noyautage sournois et systématique des organisations catholiques (main tendue aux catholiques, tentatives de noyautage de la J.O.C., etc...).

« **HUITIÈMEMENT** : Lier l'armée au mouvement antifasciste, en créant dans son sein des comités de défense de la République et de la constitution, etc... »

**Ce qui a été réalisé :**

Des cellules communistes furent créées dans les corps de troupe, à tel point que le gouvernement de front populaire lui-même dut intervenir et sévir contre les désordres qu'elles occasionnèrent en plusieurs endroits.

A remarquer qu'ici encore éclate l'hypocrisie communiste qui prétend créer des comités de défense de la République alors que tous les écrits de la III<sup>e</sup> Internationale sont d'accord pour décréter que « l'Etat bourgeois, avec son appareil militaire démocratique, ne peut être autre chose MEME DANS LA RÉPUBLIQUE LA PLUS DÉMOCRATIQUE, qu'une machine d'oppression de classe et d'asservissement des travailleurs » et qu'il doit être « brisé et non perfectionné » (1).

Cette confrontation des ordres de Moscou avec leur réalisation en quasi-totalité par le gouvernement français de front populaire n'est-elle pas assez convaincante par elle-même pour se passer de commentaire ?

Faut-il rappeler, dans le domaine de la politique extérieure l'intervention déguisée au profit des Rouges d'Espagne, sur la pression incessante exercée par le parti communiste sur le gouvernement français ?

Faut-il rappeler les cris d'indignation et les injures de la presse communiste et du parti de Moscou parce que l'accord de Munich avait évité le conflit en 1938 ?

Faut-il rappeler les incitations à la guerre dite « antifasciste » qui retentirent dans tous les meetings communistes au cours des années 1938 et 1939 ?

A quoi bon multiplier les exemples à l'infini ? La preuve n'est-elle pas faite que durant les années qui précédèrent le conflit cause des difficultés dans lesquelles nous nous débattons, Moscou a dirigé notre pays ?

Jean-Pierre DORIAN.

(1) Brochure : « La position de l'Internationale Communiste devant la crise, la guerre et le fascisme » (éditée en décembre 1935, page 64).



# URSS

## 1938



La Place Rouge. — Au premier plan, le mausolée de Lénine.

### EXTRAITS D'UN CARNET DE VOYAGE

PAR PAUL FÉVRIER

*Nos lecteurs apprécieront tout l'intérêt de ces notations de voyage, en songeant que sous le décor passif des attitudes et des choses, se cachait un gigantesque travail de préparation à la guerre, dont, moins de trois ans plus tard, le Tsar rouge devait révéler au monde étonné les formidables résultats.*

MERCREDI  
3  
AOUT

**Mercredi 3 août 1938.** — Dans le train qui était complet hier soir, au départ d'Helsinki, nous ne sommes plus ce matin, au moment de franchir la frontière russe, que les quelques originaux qui se sont mis en tête de visiter le paradis soviétique : trois Américains, un Sud-Africain et trois Français. Soudain, dans un fossé apparaît la première sentinelle de l'Armée rouge : visage du type tartare, lourde casquette portant faucille et marteau sur l'étoile rouge. Un monde entièrement nouveau nous attend.

D'énormes portraits de Lénine et de Staline "pères du peuple" nous accueillent dans la vaste salle de police et de douane de la petite station frontière ; ces deux masques impitoyables ne nous quitteront plus ; ils seront sur tous les édifices publics, c'est-à-dire partout ; nul ne saurait échapper, en Russie soviétique, à l'obsession des regards durs et inquisiteurs de l'embaumé déifié de la Place Rouge et du maître actuel du Kremlin.

« Proletaires de tous les pays, unissez-vous ! » Cette harangue est écrite ici en quelques six langues ! La visite des bagages est longue, minutieuse, mais suffisamment courtoise ; nul ne sera fouillé ou déshabillé aujourd'hui.

Une petite locomotive d'un modèle archaïque amène en gare l'unique wagon russe qui nous conduira à Leningrad ; elle porte, lui formant visage, une énorme étoile rouge avec l'emblème soviétique ; discrètement, je m'approche pour prendre ma première photographie... Une main s'abat lourdement sur mon épaule... « Niet, niet »... La sentinelle rouge ne permet pas. Déjà... J'échange un sourire résigné, mais ironique, avec mes amis américains ; ce ne sera pas le dernier...

Leningrad ! « Ma curiosité plonge comme un couteau, » écrivait ici Roland Dorgelès. Comme lui, j'étais impatient de connaître ce pays honni et admiré ; comme lui aussi, je n'ai pu être convaincu par les livres et les articles et j'ai tenu à m'informer moi-même.

La gare, construite en bois, est tout à fait primitive ; sur le quai défile une foule grouillante dont le coefficient prolétarien apparaît porté à son maximum. Les hommes ont tous, plus ou moins, des masques de forçats évadés ; les regards sont fuyants, ternes et torves. Les femmes ont un fichu noué sous le menton ; leurs vêtements sont déchi-

rés et sales ; plusieurs d'entre elles marchent comme des automates, en allaitant un enfant ; les gosses, déguenillés, sont pâles et crasseux. Tout ce monde sorti de je ne sais quel roman policier et canaille nous contemple des pieds à la tête avec une curiosité sans bienveillance ; leurs yeux vont de nos valises aux étiquettes multicolores au chapeau dernier cri de l'Américaine et aux bérêts basques des Français ; la sensation est intense...

JEUDI  
4  
AOUT

**Jeudi 4 août.** — « Ce que j'admire à Leningrad, a noté André Gide, c'est Saint-Petersbourg ; tout n'est qu'ordre et beauté. »

Mais Leningrad, capitale déchue, m'apparaît mortellement triste et ennuyeuse, inhospitalière et sale. Rien ne symbolisera mieux sa splendeur décadente que mon immense chambre d'hôtel, remplie de tentures, de sofas et de fauteuils, mais où les draps sont sales et percés, les w.-c. bouchés et le cabinet de toilette rempli de millepattes...

L' "Intourist" est un important service d'Etat chargé de prendre livraison des étrangers entrant en Russie soviétique ; vous ne pourriez vous passer de lui dans un pays où l'hôtellerie libre et indépendante n'existe pas ; il organisera les activités et les loisirs de votre séjour ; il ouvrira toutes les portes et veillera sur votre sécurité. Qui donc a dit que les étrangers assez fous pour s'aventurer en Russie soviétique y étaient toujours flanqués d'un "ange gardien" chargé par la Guépéou de surveiller leurs moindres faits et gestes ? L'histoire de Lindberg mettant knock-out le dit ange gardien a, sans doute, illustré ce fait ; mais je certifie que le voyageur inconnu et modeste peut circuler avec une absolue liberté dans les rues de Leningrad. Dès mon arrivée, j'ai déambulé ici de jour et de nuit et j'ai pu rentrer à l'hôtel au petit matin sans avoir jamais noté la moindre surveillance.

L'Hôtel de l'Europe est un grand hôtel de l'époque tsariste ; les innombrables cabinets particuliers de la terrasse du huitième étage donnent quelque idée du luxe et des imprudentes voluptés trop extériorisées de ce qui fut là trop brillante Saint-Petersbourg...

Les repas sont servis à 3 heures et à 9 heures ; les garçons ne parlent que le russe... Le rare métier de

garçon de restaurant est une "planque" réservée par l'Etat à l'âge de la réserve de la territoriale... Ils ne sont pas zélés et pourquoi le seraient-ils ? Ils font leur métier passivement, silencieusement, avec cet aspect résigné et fataliste qui semble bien devoir caractériser le travailleur russe.

VENDREDI

5  
AOUT

**Vendredi 5 août.** — Après le déjeuner, une interprète vient nous chercher pour la visite de la ville. La charge d'initier les visiteurs aux charmes de la Russie soviétique est confiée à des jeunes filles. Elles ont parfois quelque culture, mais il leur manque, pour recevoir les étrangers, d'avoir quelque idée du reste de l'Europe ; et puis, il leur faudrait séjourner un peu chez nous pour assouplir et décanter un français par trop tourmenté...

« Pourquoi, me demande l'une d'entre elles, votre Gouvernement s'obstine-t-il à nous refuser le visa ?... » Can-deur insigne ou mauvaise foi ?... Pauvres interprètes !... Si leur métier a des côtés agréables et intéressants, il n'est cependant pas sans écueils ; il leur faut des convictions politiques bien accrochées pour supporter sans trop faiblir les assauts souriants mais tenaces de visiteurs étrangers qui ne sont pas tous des pèlerins...

A la condition d'éviter la raillerie inutile, il est indéniable que toute liberté de discussion, même sur les sujets les plus délicats, est laissée à l'étranger qui veut se documenter auprès du personnel de l'Intourist. C'est ainsi que, cette après-midi, j'ai posé plusieurs fois, d'un air parfaitement innocent, des questions assez indiscretes sur le Maréchal Toukatchevski, "disparu" quelques mois auparavant...

A celui qui, courtoisement mais nettement, avoue son hostilité au régime soviétique, l'interlocutrice montre d'abord un visage étonné, presque désespéré ; puis l'ancienne élève des classes de propagande rassemble ses arguments et les met en batterie. L'étranger s'apercevra vite alors qu'il a conquis une considération et une estime nuancée de crainte qui seront refusées au pauvre pèlerin venu tout admirer béatement et à priori.

Notre interprète de Léninegrad est de l'espèce éminemment médiocre ; véritablement intoxiquée, elle ne recule devant aucune erreur historique ni aucune ineptie. Après avoir lourdement insisté sur l'ex-hôtel particulier où vivait jadis une danseuse entretenue par le Tsar Nicolas II, elle nous dit sans rire : « Voyez-vous, toute la noblesse était comme le Tsar, et cependant, vous le savez, notre révolution s'est faite sans la moindre effusion de sang !... »

SAMEDI

6  
AOUT

**Samedi 6 août.** — Hier, au retour de notre visite de la ville, j'ai découvert l'interprète le nez dans mon passeport... Evidemment, anticommuniste avoué, discutaillier impénitent et trop curieux, j'ai été signalé sur son rapport...

Décidément, Léninegrad, berceau du bolchevisme, dresse ses nombreux et luxueux vestiges de la grandeur impériale dans une ambiance de tristesse immense. Il était trois heures de l'après-midi quand, seul, j'ai parcouru d'un bout à l'autre l'interminable Avenue du 25 Octobre, qui fut la très aristocratique Perspective Niewsky du temps des Tsars. Toutes les maisons sont pavoisées et rien n'est plus lugubre que cette profusion d'étamine rouge qui, à perte de vue, macule de sang l'immense artère, dont le principal carrefour servit de cadre, en 1917, aux plus sauvages échauffourées de la guerre civile.

J'aperçois quelques très rares autos ; le plus souvent la chaussée est entièrement libre, mais les voitures qui passent sont souvent très luxueuses ; ce sont les sœurs de celle que nous avons tous admirée au pavillon de l'U.R.S.S. à l'Exposition de Paris, l'année dernière. « Qui



MOSCOU. — La station fluviale sur le grand canal Volga-Moskova.

donc, s'étonnaient alors les visiteurs, peut bien utiliser pareille voiture dans la patrie des prolétaires ? » Et les lazzis "fascistes" allaient bon train...

Toute automobile soviétique est la propriété de l'Etat ; à sa sortie de l'usine, elle est pourvue d'un chauffeur, autre propriété de l'Etat... Quelques voitures stationneront en permanence sur quelques places privilégiées et porteront, comme partout ailleurs, le nom de taxis. Les autres, rangées dans des garages immenses, seront affectées aux besoins de la population ; pour quelques roubles par heure, tout travailleur pourra disposer de ces voitures ; il lui suffira de téléphoner au garage et ce ne sera pas une petite surprise, pour le voyageur fraîchement débarqué à Léninegrad, que de voir les silhouettes les plus manifestement prolétariennes se profiler au-dessus des coussins d'impressionnantes conduites intérieures du calibre de la Buick ou de la Packard...

On croit trop facilement en France que les bolchevicks se sont conduits partout et systématiquement en vandales, lors de la révolution d'octobre ; à Léninegrad, je note que les nombreuses statues des Tsars et des grands hommes de l'ancien régime sont toujours debout ; le plus souvent, les croix n'ont pas été arrachées des flèches ou des coupoles des innombrables églises. Il faut reconnaître que les révolutions françaises ont renversé plus d'emblèmes et gratté plus de couronnes que la révolution russe ; les moujiks qui descendaient en troupeau dans la rue ont su suivre avec discipline des chefs qui gardaient la tête froide.

MERCREDI

10  
AOUT

**Mercredi 10 août.** — J'ai débarqué de la "Flèche rouge" ce matin à Moscou.

C'est demain que commence la réunion du Conseil Suprême de l'U.R.S.S., spécialement convoqué par Staline ; l'événement qui est d'importance, a rempli mon hôtel

de délégués venus de tous les coins de l'immense Empire soviétique ; mes deux voisins de chambre sont des Jaunes de Mongolie. Je rencontre quelques Français à l'hôtel : ce sont d'authentiques "pèlerins"...

Une voiture de l'Intourist m'attend pour une première visite rapide de Moscou.

« En arrivant de Léninegrad, a noté ici André Gide, la disgrâce de Moscou frappe étrangement ; tout y est laid ; si elle demeure attachante, c'est parce qu'elle vit puissamment. » Il est de fait que Moscou, vaste cité sans ensembles architecturaux harmonieux et sans jardins, se présente aux regards du voyageur comme un immense chantier. Tout le monde vous dira qu'à l'époque de la révolution, ce n'était qu'un grand village de bois entourant le Kremlin. Aujourd'hui encore, en dehors des quelques énormes bâtisses modernes comme la Maison des Syndicats et l'Hôtel de la Moskova, on ne trouve ici que d'innombrables rues mal bâties et mal pavées. Pour ce qui est du centre de Moscou, qu'on se figure l'avenue de l'Opéra, mais avec des boutiques de chef-lieu de canton, au milieu desquelles ne déambuleraient que les mauvais garçons de Belleville, et on en aura quelque idée...

De retour à l'hôtel, je n'ai qu'un pont à traverser pour me rendre sur la Place Rouge ; j'ai hâte d'y aller seul pour y méditer et flâner tout à mon aise. La célèbre place est sans beauté réelle, mais elle est vraiment impressionnante. La citadelle du Kremlin, avec ses églises aux coupes dorées, ses palais, ses nombreuses flèches et ses deux kilomètres de remparts, forme un ensemble assez déconcertant, mais grandiose.

La vue de l'église Saint-Basile, où Napoléon, me dit-on, aurait abrité ses chevaux en 1812, me remet en mémoire la description originale qu'en a fait Henri Béraud en 1925 : « Adorable cathédrale Saint-Basile, écrit-il, édifice basset, folie de la force et de la couleur ; de près, c'est un gâteau moulé par les fées pour la table d'un Tsar géant, assis sur le Caucase... »

JEUDI  
11  
AOÛT

**Jeudi 11 août.** — Il est formellement interdit de photographier la Place Rouge ; j'ai dû camoufler mon appareil, et maintenant je regarde passer la foule ; elle est peu gênée par le trafic, bien que ce dernier soit nettement plus important qu'à Léninegrad. Ici aussi, la population semble constituer le fond de la population. Parmi les gens qui défilent sous mes yeux, il est bien des ouvriers qui ne gagnent que le salaire de famine de 150 à 250 roubles par mois, de ces roubles dont la puissance d'achat ne dépasse pas deux de nos francs ; mais il est aussi de nombreux fonctionnaires, privilégiés du régime, qui gagnent 1.000 roubles et souvent bien davantage ; et, cependant, rien de plus frappant que l'égalitarisme vestimentaire chez tous ces hommes ; imitant son maître Staline, toujours vêtu de son éternelle veste de gros drap, le Russe de 1938, qu'il soit directeur d'usine, fonctionnaire, ouvrier ou médecin, a le snobisme de l'apparence prolétarienne. « Pas une mise soignée, a noté Roland Dorjelès, l'année dernière, sur cette même Place Rouge, la vraie propreté est une exception, l'élégance serait un défi. »

L'entrée principale du Kremlin m'intrigue ; il est interdit d'approcher trop près de la porte où veille le poste de police ; ce serait du reste imprudent, car les autos, tout particulièrement celle du camarade Staline, sortent toujours en trombe de la citadelle. On ne visite plus le Kremlin, sauf autorisation très spéciale réservée à quelques privilégiés. Eh oui, on approche plus facilement le Pape, le Mikado ou le Grand Lama que le successeur rouge du Tsar de toutes les Russies...

Je m'aperçois que, peu à peu, une queue s'est constituée sur la Place Rouge : ce sont les fidèles de Lénine qui attendent qu'on ouvre son mausolée pour le pèlerinage quotidien de 4 à 7 heures ; c'est la « vraie foule russe, patiente, mystique et pouilleuse » dont nous entretenait Henri Béraud.

Les pèlerins de Lénine et la foule sur la place rouge.

Le corps du Dictateur, mort en 1924 de paralysie générale, repose dans un cercueil de verre ; il est revêtu d'un sobre uniforme kaki portant les plus hautes décorations soviétiques ; le visage est remarquablement conservé et la main est restée belle. Je note, en considérant le modèle, combien ses statues et ses portraits innombrables sont ressemblants ; c'est bien « ce crâne rond, cette barbiche, ces yeux bridés et ce visage pensif et absent » qu'on retrouve à chaque pas. Aux quatre angles de l'énorme bloc de marbre qui supporte le cercueil de verre, quatre soldats rouges figés montent la garde, l'arme au pied.

Quant à la foule qui, lentement, dans la crypte, tourne pendant deux heures autour du cadavre de Lénine, elle est inoubliable : les regards expriment fanatisme hystérique, délire extatique, folie mystique... Le bolchevisme a pu briser les icones, mais il n'a pas détruit, pour autant, les aspirations religieuses du fond de l'âme russe. Au culte de la Vierge a succédé le culte de Lénine ; nul doute que pour beaucoup de Russes, Lénine ne fasse figure de Prophète et son œuvre, de Coran.

MARDI  
16  
AOÛT

**Mardi 16 août.** — Hier soir, je suis allé à l'Opéra, où les meilleurs parmi les "Artistes du peuple" donnaient "Boris Godounov". De fait, ce fut un spectacle de rêve... Deux basses et un baryton étaient certainement de la classe insigne de Chaliapine. Les décors étaient grandioses ; les acteurs étaient revêtus de costumes d'une richesse inouïe ayant été portés à la cour du Tsar ; l'orchestre enfin était de première valeur. Les musiciens jouaient en bras de chemise (il faisait très chaud), mais leur chef, chose étrange en Russie soviétique, avait revêtu l'habit à queue, un habit minable et étriqué qui semblait sortir de chez "ma Tante" et qui lui donnait l'air assez ridicule.

Bien entendu, l'interprétation chargée les scènes de débauche et de beuverie des moines qui avaient tous faces et bedaines rubicondes... ; c'était plus que tendancieux, mais admirablement joué.

Pour notre petit groupe franco-américain, le spectacle était aussi dans la salle : de toute évidence, tous ces prolétaires, ces femmes à allures de pétroleuses, ces ouvriers et ces soldats de l'Armée rouge qui remplissaient loges et orchestre, comprenaient et goûtaient la splendide musique de Moussorgsky. Mes amis et moi, nous avons voulu être dans la note : nous avons assisté au gala de l'Opéra en bras de chemise...

De retour à l'hôtel, je me suis mis à ma fenêtre. J'eus du mal à détacher mon regard du spectacle impressionnant et un peu sinistre des étoiles rouges brillant dans la nuit au sommet de toutes les flèches du Kremlin où, depuis l'année dernière elles ont pris la place des croix russes séculaires.



MERCREDI  
17  
AOUT

**Mercredi 17 août.** — Ce matin, j'ai visité le stade Dynamo, dont les gens d'ici sont si fiers. J'ai voulu prendre une photo; l'interprète s'y est opposée; je l'ai regardée sans aménité et lui ai répondu: « Rangez-vous, Mademoiselle, et faites-moi de l'ombre !... » Elle n'a pas répliqué et a obéi...

En rentrant, je me suis attardé dans le métro, ce fameux métro dont les Moscovites font également une des sept merveilles du monde. Il n'a que 17 kilomètres de réseau, mais il est d'un luxe incroyable; les stations, toutes différentes, ignorent nos affreux panneaux publicitaires; on ne voit partout que lustres de bronze, plaques de marbre et statues... Sir Walter Citrine, au cours de son dernier voyage ici, en 1935, a beaucoup admiré ce "chef-d'œuvre"; je m'étonne qu'un chef syndicaliste britannique aussi averti des questions sociales et ouvrières n'ait pas émis à ce sujet, dans son livre, la moindre critique (1).

Car ce métro constitue une véritable excentricité dans une cité socialement aussi en retard que Moscou où, aux portes mêmes du Kremlin, des centaines de milliers d'ouvriers sont logés de la manière la plus misérable. L'autorité soviétique a obéi au seul souci d'épater le public et les visiteurs étrangers; autant vaudrait fabriquer des chaudières de locomotive en argent massif...

LUNDI  
22  
AOUT

**Lundi 22 août.** — J'ai passé toute non après-midi et toute ma soirée au "Parc de culture et de repos" de Moscou. Il faut reconnaître, avec André Gide, qu'il s'agit cette fois d'une véritable réussite. Ces vastes organisations, qui tien-

nent à la fois de notre Luna-Park parisien et des Universités populaires, n'ont rien d'équivalent en Europe; on s'y amuse et on s'y instruit. Bibliothèques, salles de lecture, de correspondance, de spectacles et de musique voisinent avec les salles de jeux, les terrains de sports couverts et de plein air, les dancings, les jeux forains, les théâtres et cinémas de verdure. Rien n'y manque. Dès l'arrivée, on est agrippé par les orateurs qui rappellent, en moins excentriques, ceux d'Hyde-Park à Londres. Chacun dirige son centre de documentation et fait un exposé sur un sujet donné. L'un parle de la guerre d'Espagne; un autre de la guerre sino-japonaise; un troisième de la propagande antireligieuse, si chère au cœur haineux de Staline.

A la fin de l'après-midi, je suis allé me reposer sur un banc du Parc. A plusieurs reprises, j'ai reçu des visites; des citoyens et citoyennes soviétiques m'ont abordé

(1) Par contre, dans une série d'articles sur la « Russie d'aujourd'hui » qui paraîtront en mars 1939, dans le « Sunday Times », sa compatriote, Virginia Cowles, s'élèvera contre les sommes énormes et le nombre considérable de journées de travail perdues dans des entreprises de pur prestige, dans une ville encore remplie de taudis surpeuplés et sans lumière.

dans toutes les langues; j'ai été sollicité de vendre mes lunettes noires, mon béret basque, ma montre et surtout mon appareil photographique... mes visiteurs insistaient et ne marchandèrent pas: à 7 francs par rouble (change officiel de l'Intourist) j'aurais pu vendre chaque objet jusqu'à dix fois son prix de revient...

MERCREDI  
24  
AOUT

**Mercredi 24 août.** — Depuis le 15 août qui s'est fondu ici dans la païenne monotonie des autres jours, la question religieuse est devenue une de mes principales préoccupations. Y a-t-il ou n'y a-t-il plus de tolérance religieuse dans la Russie de

Staline ?

Il y a, à mon étage de l'Hôtel Novo-Moskowskaïa, une modeste employée chargée de veiller sur les femmes de chambre et de garder les clés; c'est une femme d'une cinquantaine d'années dont la grande distinction, si rare dans ce pays, m'a frappé dès mon arrivée; nul doute qu'il ne s'agisse d'une femme de l'ancienne société russe; j'essaie d'entrer en contact; elle parle cinq langues, mais sa méfiance est absolue à l'égard des étrangers, car elle sait qu'il y a parmi eux de nombreux militants communistes. Mais je note rapidement le plaisir évident que ressent cette femme à parler français et je suis convaincu que ce plaisir l'entraînera... A la fin de la deuxième semaine de siège, elle se rend: « Ah! Monsieur, me dit-elle à voix basse, en regardant de droite et de gauche, si vous saviez ce qu'a été mon existence depuis la révolution! Sous mes yeux, les Bolchevicks ont tué sauvagement mon père, mon mari et deux de mes frères! »

Je lui ai parlé de mon désir d'étudier la question religieuse en Russie rouge; elle accepte de m'aider; elle me conduira dans une des rares églises encore ouvertes au culte. « Nous ne pouvons sortir ensemble, me dit-elle, mais trouvez-vous dans une heure à la terrasse du petit café d'angle à l'entrée de la Place Rouge. » Nina Tourtchaninova est exacte au rendez-vous. Le vieux sacristain qui nous accueille est lui aussi plein de méfiance à la vue d'un étranger, mais ma compagne le rassure; et voici ce qu'il m'apprendra: avant la révolution, Moscou comptait 518 églises; chacune entretenait largement de nombreux popes; ces derniers étaient dirigés par un collège de métropolitains riches et honorés. Aujourd'hui, 19 églises seulement restent ouvertes au culte et seulement à certaines heures de la journée. La tolérance est toute théorique: seuls, les vieillards entrent dans les églises; la jeunesse, façonnée par un régime athée, sait qu'elle ne doit pas s'y montrer. Aujourd'hui, la religion orthodoxe n'est plus représentée à Moscou que par un seul métropolitain à la tête de quelques popes misérables.

Que sont devenues les 500 églises fermées au culte? Certaines ont été rasées; d'autres ont été entièrement désaffectées; d'autres enfin ont été transformées en musées antireligieux, ces fameux musées où on peut lire écrit sous les effigies du Christ: « Personnage légendaire n'ayant jamais existé »...

Comme tous les Dictateurs, ce que le Tsar rouge redoute et repousse dans la religion, ce n'est pas son dogme, mais sa puissante influence morale, qu'il ne peut contrôler. Commettant ce crime inexpiable, il a réussi à ce que le peuple russe marchât tel un troupeau, les yeux tournés vers la terre, sans qu'un seul regard pût révéler un belle âme. Il a fait de la vie du citoyen russe une course affreusement médiocre, sans joie et sans espoir, du berceau au four crématoire.

Oui, certes, avec André Gide, je « doute qu'en aucun pays aujourd'hui, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif, plus vassalisé que dans la Russie de Staline ».

Paul FEVRIER.

Le Palais de Péterhof (près Léninegrad).

Photos P. Février. — V. 47025 à 47028.



LA PLUS GRANDE TARTUFERIE DES TEMPS MODERNES

# LE PARTI COMMUNISTE

PAR

GEORGES MARTINA

Le parti communiste a été dissous au début de la guerre. Depuis lors, il n'en a pas moins continué son activité occulte et à répandre dans le pays ses mots d'ordre subversifs.

Cette action ne serait pas dangereuse si elle ne concor- dait justement avec une période troublée que savent exploi- ter au mieux les ennemis du Maréchal.

Il importe donc de ne pas la négliger, mais, bien au con- traire, d'en comprendre toute la portée.

Jusqu'à la veille de la guerre, la doctrine communiste n'a pas eu d'empire sérieux sur les Français. Mais elle peut, à l'heure actuelle, rencontrer plus de succès, car l'ancienne construction politique étant à terre, la nouvelle commence seulement à s'ébaucher.

Il est indéniable, en outre, que le parti communiste sait parfaitement exploiter le plus petit mécontentement, le plus petit grincement dans la machine administrative, le plus petit sentiment de défiance vis-à-vis des dirigeants actuels. Il sait monter en épingle toutes les difficultés rencontrées par ces derniers, et excelle à leur en créer d'autres. Ajou- tons que des moyens financiers puissants, dont l'origine est trop connue, lui permet de narguer la répression et de reconstituer sans cesse les cellules de propagande, que la police s'évertue chaque jour à détruire et à disperser.

Qu'est-ce que le parti communiste ?

C'est la plus grande tartuferie des temps modernes. De son vrai nom : Section Française de l'Internationale Com- muniste c'est, comme ce nom l'indique, une section de la III<sup>e</sup> Internationale, dont le siège central est à Moscou. Il constitue une filiale du Komintern, ce dernier créé par les dirigeants du Kremlin pour les besoins de leur cause : Le parti communiste en reçoit di- rectement ses instructions et ses subsides et l'on peut dire qu'il est ouvertement un agent d'une puissance étrangère.

Il fut fondé en 1922, à la suite d'une scission dans le parti S.F.I.O. et resta d'abord indépendant. Mais il passa très vite sous la coupe de ses maîtres actuels et reprit à son compte les vieux mots d'ordre révolutionnaires, se donnant pour but l'établissement de la dictature du prolétariat mondial.

Il se cantonna dans une opposition farouche, fut « anti » par principe : antimilita- riste, antireligieux, antigou- vernal, antinational. Il prêcha la lutte des classes, la révolution sanglante, le « Grand Soir ».

Mais malgré une propa- gande qui dépassa en inten- sité tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, les Français ne ré-

pondirent pas aux avances communistes. Bien qu'épris de liberté et de justice, — deux mots dont nos apôtres faisaient largement usage, — nos compatriotes firent grise mine aux promesses extrémistes. D'autre part, on savait peu de choses sur cet immense pays que constituaient les diverses républiques soviétiques. L'U.R.S.S., prônée comme le paradis ouvrier, était extrêmement difficile d'accès, et les rares ob- servateurs qui purent y pénétrer en revinrent d'ailleurs avec un tel sentiment de défiance qu'ils n'hésitèrent pas à dé- noncer cette immense escroquerie sociale (tel André Gide avec son « Retour d'U.R.S.S. », et Kléber Legay, militant socialiste, avec sa brochure « Ce que j'ai vu en U.R.S.S. » qui provoqua un coup de tonnerre dans les milieux ouvriers).

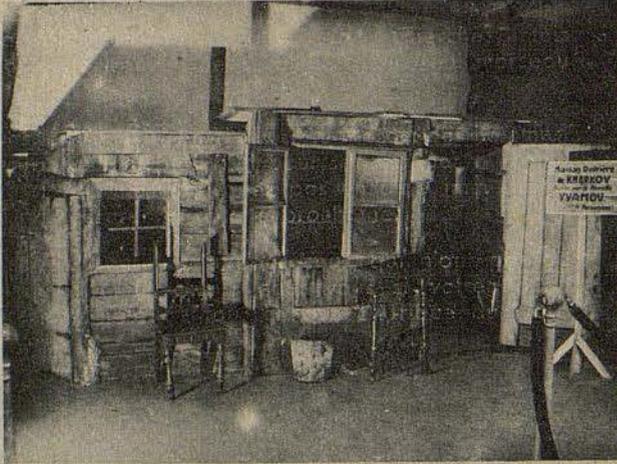
Seuls, quelques succès communistes furent enregistrés dans la banlieue parisienne, où étaient situées d'import- tantes usines, employant surtout une main-d'œuvre étran- gère — le plus souvent chassée de son pays pour son acti- vité extrémiste, — et par conséquent clientèle toute trou- vée pour les agents de la III<sup>e</sup> Internationale.

Les années passèrent. Devant ce premier échec, les com- munistes cherchèrent de nouveaux mots d'ordre plus sus- ceptibles de toucher les masses ouvrières, ainsi qu'à se constituer des alliés politiques. Trouvant ces mots d'ordre dans les slogans de la lutte antifasciste, ils se découvrirent des alliés dans les partis de gauche et purent ainsi profiter de l'active propagande déjà faite par eux auprès de leur clientèle.

1936 ! Coup de théâtre ! Quelques mois auparavant, par d'habiles tractations, le parti communiste avait réus- si, profitant de l'émotion causée par les journées de février 1934, à grouper sous une même étiquette l'ensem- ble des partis de gauche. Ils constituèrent une coalition politique destinée à conqué- rir le pouvoir, au sein de laquelle ils eurent l'habileté de ne pas se mettre en avant. La réussite vint au delà de toute espérance : l'effondrement des autres groupes fut complet, les principaux lea- ders mordirent la poussière, et le rassemblement popu- laire devint le maître incon- testé du pays.

C'est à ce moment que la manœuvre communiste se dé- ploya dans toute son ampleur. Bien qu'à la faveur du petit jeu du désistement, les communistes fussent en- trés 80 à la Chambre, ils re- fusèrent de participer au pou- voir, se contentant de pro- mettre leur appui total au Gouvernement en formation.





reconstitution d'une maison d'ouvrier de Kharkov.

Ils se dégagent ainsi de toute responsabilité dans l'échec qui se préparait, et auquel ils concouraient de toutes leurs forces.

Maîtres de la C.G.T., dont ils s'étaient emparés des leviers de commandes à l'occasion de sa fusion avec la C.G.T.U., maîtres des comités de rassemblement populaire, au sein desquels ils avaient constamment la majorité (ayant au soin d'y faire pénétrer l'ensemble des groupes à leur dévotion), ils provoquèrent dans le pays une vague immense de grèves, destinées à déborder complètement le gouvernement — qui d'ailleurs laissait faire, — et à démontrer ainsi qu'il n'y avait aucun régime transitoire possible entre le régime d'alors et le collectivisme.

La manœuvre faillit réussir, et le climat social de la France atteignit peu à peu à un paroxysme insurrectionnel lorsque les Français se ressaisirent à temps. Le danger était passé, mais il laissa la France dans un état complet de prostration, sa production sabotée n'arrivant plus à retrouver son équilibre, et des apports de plus en plus massifs devant être faits de l'étranger, au grand contentement des trusts internationaux, secrètement alliés aux communistes et à leurs amis.

Devant ce nouvel échec, et comprenant qu'il ne lui était pas possible de soulever les masses sous couleur d'internationalisme, le parti communiste prit un nouveau masque, et devint patriote et tolérant. Ce fut l'époque du national-communisme, l'époque de la main tendue aux catholiques, l'annexion pure et simple de Jeanne d'Arc et de la « Marseillaise ». Nous étions loin de la patrie universelle, du renversement des frontières et de la guerre à outrance aux religions, « Opium du peuple ».

Cette volte-face cachait une nouvelle manœuvre. A l'instigation de Moscou, il s'agissait de précipiter les peuples dans une guerre idéologique, et tout le remue-ménage fait était destiné à « chauffer » les esprits et à leur faire accepter un conflit avec les régimes allemand et italien, désignés comme les ennemis des « démocraties ».

Munich fit échouer la première phase de ce plan machiavélique. La venue du Ministre des Affaires Etrangères d'Allemagne à Paris en novembre suivant faillit réduire à néant les espoirs communistes. Il leur fallait agir, à tout prix. A l'occasion de cette venue, on provoqua une manifestation à Paris. Une presse achetée, tant par l'or communiste que par l'or anglais, ameuta l'opinion contre nos voisins, doutant de leurs intentions, et réclamant une guerre préventive. Pendant toute cette période l'U.R.S.S. agissait de son côté, et pendant qu'elle faisait traîner en longueur des conversations d'Etat-Major amorcées entre ses militaires et les nôtres, elle signait brusquement un pacte de non agression avec l'Allemagne. Elle enlevait ainsi à cette dernière tout souci d'un deuxième front et lui permettait de pousser à fond ses revendications sur le couloir polonais,

que nos dirigeants avaient follement garanti. Ce fut la guerre ! Une guerre perdue d'avance, puisque nous l'engageons sans armes et sans soldats.

Pendant toute mesure, les communistes arborèrent alors une nouvelle figure, et de bellicistes à tout crin qu'ils étaient la veille, ils devinrent, au lendemain de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique, des pacifistes enragés. Leurs chefs désertèrent et passèrent à l'étranger pour ne pas faire cette guerre, à l'aboutissement de laquelle ils avaient poussé de toutes leurs forces.

Chacun de nous connaît la suite. Juin 1940 ! La débâcle ! Un armistice signé par un homme chargé d'ans et de gloire et qui, se levant au milieu du chaos, a demandé à l'adversaire de rechercher dans l'honneur les moyens de mettre fin au combat et sauver ainsi du pays ce qui pouvait encore être sauvé.

A la grande déception des communistes, grâce au Maréchal, la révolution ne suivit pas l'écrasement. Leur rage ne connut alors plus de bornes et, faisant une fois de plus volte-face, ils sont devenus l'âme de la résistance à l'occupant, provoquant des assassinats et des meurtres isolés, sans souci des représailles qu'ils attirent fatalement sur la tête des malheureux habitants des villes où ils perpètrent leurs forfaits.

Cette monstrueuse activité trouve maintenant sa raison d'être dans le fait qu'il leur faut sauver leur véritable patrie : l'U.R.S.S., dont l'Allemagne a mis à jour les plans de domination mondiale, et dont elle est en train de réduire à néant l'immense puissance militaire si bien cachée.

Aujourd'hui, la nouvelle manœuvre conçue par la II<sup>e</sup> Internationale ne tend rien moins qu'à persuader les Français que la doctrine moscoute, importée chez nous, saurait s'humaniser, s'adapter au tempérament national. Devant une telle palinodie, on reste effaré de constater que des Français sincères, aveuglés par des sentiments où la passion l'emporte sur la raison, donnent tête baissée dans le nouveau panneau tendu par la propagande communiste.

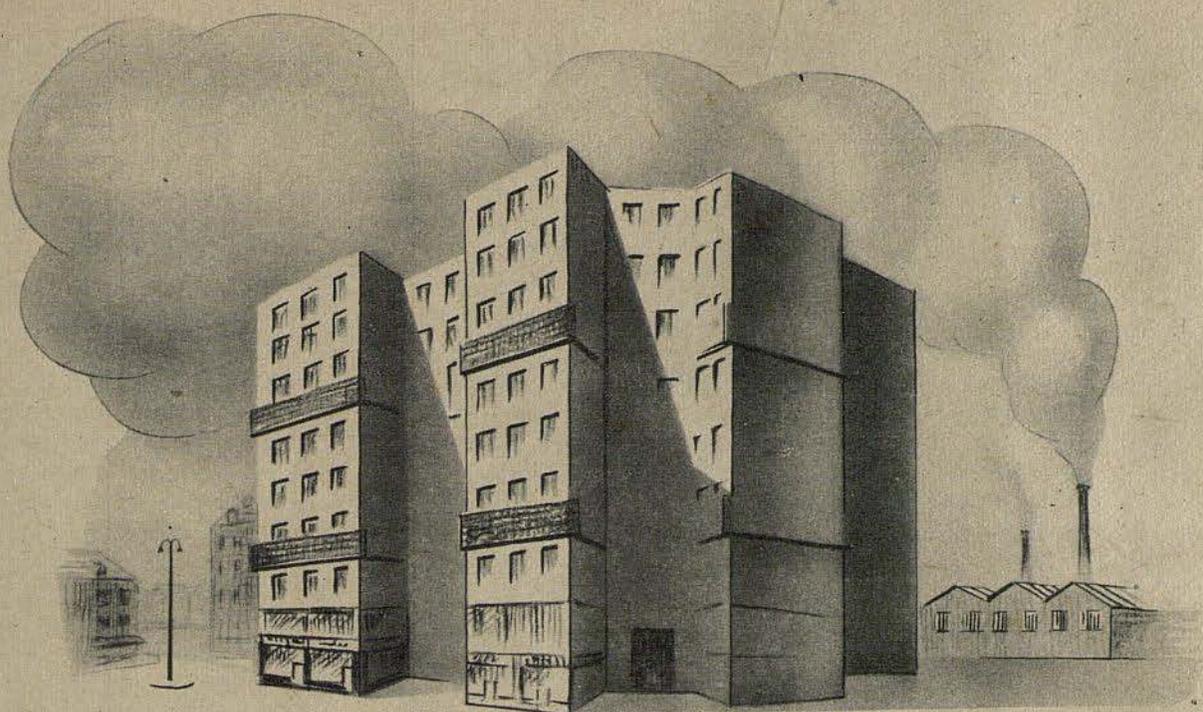
Et c'est grâce à cette action subversive que les forces qui tendent à réaliser l'unité nationale sont dissociées, que se crée entre Français un antagonisme d'idéologies, frère de l'ancienne lutte de classes et que nos prisonniers voient s'éterniser une captivité que peut-être, sans nos hésitations, il eût été possible d'atténuer.

Aussi nous devons méditer sur l'évolution cynique des mots d'ordre lancés par la III<sup>e</sup> Internationale, et rester sourds aux insinuations perfides de ces tartufes des temps modernes : les Communistes.

Georges MARTINA.

V. 45709 à 45711





# LE COMMUNISME ET L'HABITATION

PAR GABRIEL IMBERT

Le Maréchal a donné un mot d'ordre aux Français : UNION.

Union, c'est-à-dire cohésion fraternelle, dans un même idéal patriotique, solidarité dans l'épreuve, esprit d'équipe dans l'effort du redressement national. Le citoyen de la France nouvelle fait le sacrifice libre et joyeux de son égoïsme individualiste au profit de toute la Nation.

Ce renoncement apparent à l'expansion de notre personnalité privée doit, nous le voyons déjà, exalter nos âmes par la rénovation du culte de toutes les valeurs spirituelles, décupler nos facultés par le sentiment des nobles missions à remplir, grandir enfin notre individu par la beauté du sacrifice consenti, comme nous ne l'eussions jamais été en restant prisonniers de petits intérêts, de petits soucis personnels et d'un horizon limité par la dérisoire durée de l'existence humaine.

Le Communisme a prétendu réaliser, lui aussi, et avant tous, le sacrifice de l'individu à la collectivité.

Mais il ne prêche pas l'UNION.

Il prêche la HAINE.

Il ne galvanise pas un PEUPLE.

Il soulève des MASSES.

Il ne rassemble pas les fils d'une même PATRIE.

Il constitue, par toute la terre, un BLOC hallucinant de rancœurs et de convoitises.

Et dans son triste vocabulaire, les mots disent

bien ce qu'ils veulent dire : ils sont l'expression du plus effrayant matérialisme.

Le BLOC et la MASSE forment un agglomérat monstrueusement anonyme et aveugle, manœuvré par deux ou trois sisyphes, jusqu'au jour où cette masse, toujours plus lourde et plus amorphe, retombera sur ceux qui seront devenus impuissants à la faire mouvoir et les écrasera sous son poids.

La France nouvelle, au milieu de la tourmente qui bouleverse le monde et l'a si cruellement frappée, s'efforce de renâtrer à la vie de l'esprit et de l'idéal. Elle veut relever la famille et réorganiser les foyers. Elle est tout naturellement amenée à se préoccuper de ce que Léandre Vaillat nomme si poétiquement "le décor de la vie". Nous aurons peut-être bientôt l'occasion de parler sans métaphore de la reconstruction de la France.

Mais le Communisme a, depuis des années déjà, conçu et réalisé une politique de l'Habitation. Elle procède d'un même plan, appliqué dans tous les domaines et produisant partout les mêmes effets : suppression de toute initiative privée, abolition de tout caractère original, nivellement par en bas, parti-pris implacable d'uniformité anonyme.

L'action communiste s'exerçant à l'étranger sur une vaste échelle, nous n'avons pas à en étudier les résultats, impossibles à contrôler, chez le peuple russe. Le plus urgent est d'ailleurs de déterminer le développement du virus dans notre propre organisme, pour en combattre et en neutraliser les effets.

Comme dans toutes les branches de notre activité, le Communisme s'est appliqué à pénétrer en maître dans la corporation du Bâtiment. Il y a introduit insensiblement ses méthodes de travail, ses conceptions artistiques et ses principes d'organisation sociale.

« Dis-moi où tu habites, je te dirai qui tu es. »

Bien des maisons de l'ancienne France sont encore là pour illustrer cet adage, aussi vrai que le proverbe dont il s'inspire. La demeure princière et l'habitation du « charbonnier qui était maître chez lui » avaient, sinon la même splendeur, tout au moins la même harmonie judicieuse dans le rapport des volumes et la personnalité de leur inspiration.

Le "building" communiste a du reste, lui aussi, une personnalité monstrueuse dans son tragique anonymat. Mais qui en a vu un, connaît tous ceux qui ont poussé dans l'Europe entière comme de gigantesques champignons.

La formule qui a présidé à la création de ces maisons ouvrières "à bon marché", qualifiées si justement de **taudis neufs** par un architecte de nos amis, est à peu près celle qui conviendrait à la construction d'une prison modèle. Rien de comparable, quoi qu'on en ait dit, à une caserne dont les bâtiments d'aspect bourru et ascétique sont toujours inondés de lumière et gardent, malgré tout, une ambiance jeune et cordiale. Ici, tout est étouffant et froid, dispendieux et mesquin, étroit et gigantesque à la fois. Les logements, numérotés comme des cellules d'aliénés, sont formés de pièces d'une exigüité navrante, dont l'une est décorée du nom de **salle commune**. Deux de ces pièces sont séparées souvent par une cloison de planches s'arrêtant à quelques centimètres du plafond, pour qu'une seule ampoule électrique donne sa lumière indigente aux deux alvéoles ainsi obtenues. Et, pour relier entre elles ces casemates, l'escalier prétentieux et raide avec sa rampe impossible à saisir, l'escalier gris d'où monte l'envahissante poussière des sols en ciment. Car notre œil ne doit pas espérer le plaisir de suivre un relief ou une coupe de pierre, qui risquerait d'évoquer, non pas un détail de style, grand Dieu ! mais le caractère d'une région ou la fantaisie d'un constructeur. L'implacable grisaille et la morne platitude des matériaux, qui triomphaient si lourdement vers 1925, règne ici sans concurrence. Aux fenêtres — celles des escaliers — un balcon romprait peut-être la monotonie de la façade s'il était en fer forgé ou simplement ajouré dans la masse... Mais il est formé d'un long bandeau plat de béton cachant le corps entier de ceux qui ont la fantaisie d'y stationner. Les rangées de têtes qui apparaissent alors aux passants

évoquent le plus curieux étalage de décapités par persuasion. Félicitons-nous quand, à l'occasion d'un quelconque anniversaire, un drapeau rouge flottant à l'une des fenêtres ne vient pas corser le tableau.

Si de telles constructions ne constituaient, dans nos villes, que de monumentales sottises, elles justifieraient déjà les protestations et la défiance de tous ceux qui veulent faire renaître la joie de vivre et de travailler dignement dans tous les foyers de France.

Mais la question est plus grave et le péril plus angoissant.

Les maisons ouvrières, telles qu'elles ont été conçues et réalisées dans nos faubourgs depuis une vingtaine d'années, sont mieux ou pires que des blocs de laideurs cubistes : ce sont d'authentiques forteresses pour les organisateurs du "Grand Soir".

La révolution communiste, préparée en France, comme partout en Europe, avec un

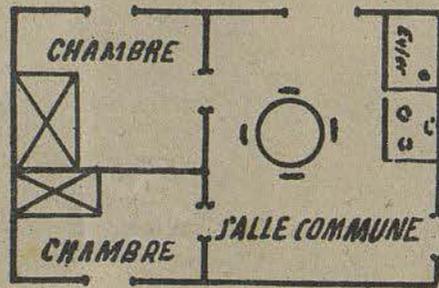
minutieux souci d'organisation stratégique de la guerre civile, s'était aménagé, sous le masque de la philanthropie et de la prévoyance sociale, des blockhaus pratiquement impenetrables occupés par des "militants" qui n'attendaient qu'un signal pour devenir une milice.

La réussite d'un tel plan, si d'autres éléments complémentaires n'avaient pas fait défaut dans notre pays trop sain quand même malgré son intoxication, était d'autant plus certaine que ceux qui devaient en assurer l'exécution se trouvaient pour la plupart manœuvrés à leur insu par réaction physiologique.

Nous n'en voulons pour preuve et pour exemple que les terribles résultats obtenus par cette même organisation jouant en plein rendement par déclenchement automatique lors de la Révolution d'Autriche. Ce qui n'était en France qu'une tendance et une esquisse fut réalisé au grand jour et dans tous les détails prévus au cœur des quartiers populaires de Vienne. Les emplacements et la capacité de résistance des immeubles forteresses avaient été déterminés par de véritables stratèges, non en vue d'une vague éventualité, mais dans un but précis et pour une heure fixée à l'avance.

Alors même que des calculs évidents d'agitation politique ne présideraient pas une telle formule d'habitation, cette conception se condamne d'elle-même en tous pays et surtout en France.

Nous ne nous lasserons pas de répéter que l'uniformité machinale du travail et des "loisirs" en série n'a rien de commun avec l'harmonieuse union des citoyens dans l'accomplissement d'un devoir national et que l'esprit d'équipe n'est en rien comparable au misérable instinct du troupeau. Tel citoyen qui aura montré le plus généreux oubli de soi-même dans



Plan type d'un appartement.

la manière de comprendre son **travail**, de protéger sa **famille** et de servir sa **Patrie**, donnera dans son habileté technique et son goût personnel pour aménager sa demeure, les plus belles preuves d'initiative, d'indépendance de jugement et d'originalité. Il se montrera libre dans le plus noble sens du mot. Encore faut-il que les conditions morales et matérielles de sa vie quotidienne lui laissent la possibilité de se réaliser pleinement.

Or, la formule de l'habitation ouvrière, dans ces vingt dernières années, s'est avérée aussi néfaste du point de vue social et sanitaire que du point de vue purement pratique.

En dehors des inconvénients d'ordre politique, dont l'évidence ne s'est que trop démontrée, non seulement dans la malheureuse Autriche, mais chez nous-mêmes sur de trop fameux "îlots insalubres", le fait de grouper dans un même immeuble des locataires d'une seule catégorie sociale présente de multiples dangers. Si l'on croit bien faire en réservant, par exemple, aux familles nombreuses un "pâté de maisons" à bon marché, on crée inconsciemment un virulent foyer d'épidémie infantile. Un cas individuel, rapidement localisé et guéri, dans une famille ouvrière habitant un modeste logement aux étages supérieurs d'une maison "bourgeoise" devient la cause d'une infection généralisée dans les lamentables phalanstères d'inspiration communiste. Toutes les organisations collectives de prophylaxie administrative n'y changeront rien et chaque "cas" se multiplie automatiquement par cinquante ou par cent.

Il en est de même dans des éventualités moins tragiques où le fléau, vertigineusement développé, est la chicane : une réclamation individuelle s'est élevée ; tout l'immeuble — constitué en soviet — croit qu'il y va de son honneur de la sanctionner par une pétition et de "faire bloc" pour la soutenir. Il ne s'agit plus de l'occasionnelle réclamation d'un usager, mais d'une revendication générale ! C'est que, vers 1925, s'il prenait fantaisie à un locataire conscient et organisé "à qui on ne la fait pas" de ne pas payer le terme du 15 juillet (sans doute parce que l'argent avait été bu le 14), tout un corps de bâtiment, mobilisé aussitôt, refusait au gérant, absolument désarmé contre une telle manifestation, de payer le montant du loyer.

De pareilles fantaisies n'ont rien de spécifiquement politique, mais quelle excellente répétition par un exercice d'ensemble. Et comme il montre combien un groupe de braves gens peut se transformer, dans la main d'un agitateur professionnel, en masse nerveuse et plastique !

Ainsi réunis, arbitrairement surpressés, comprimés, anémiés par une lente asphyxie morale et matérielle, ces hommes, dont chacun a tout ce qu'il faut pour être un bon et vaillant Fran-

çais, ne sont plus que le misérable matériel humain en réserve pour l'émeute sanglante !

Dans ce domaine de l'activité comme par tout, depuis de longues années, la maison en était à l'envers.

Le vieux proverbe latin "mens agitatio mollem" était pris à contre-sens : la matière modelait et dirigeait l'esprit.

Dans la France que nous voulons reconstruire, que nous reconstruisons déjà, le Citoyen, le Chef de famille, l'Artisan ne doit pas être asservi par sa besogne et déformé par son habitation. Maître de la matière, qu'il domine après l'avoir patiemment étudiée, et à laquelle il imprimera la marque de son esprit, il doit être aussi le créateur intelligent et sensible du cadre dans lequel il placera le chef-d'œuvre d'amour et de beauté morale que représente une famille française.

Ce cadre, pour le plus grand artiste ou le plus modeste travailleur, peut avoir son caractère propre, sa beauté, son ingénieuse conception de l'hygiène et du confort.

Certes, le métier, la région, la nature des matériaux peuvent imposer dans beaucoup de catégories d'habitations françaises d'évidentes similitudes. Il y aura, d'autre part, suivant certaines exigences de la vie économique ou des lois de l'urbanisme, des types d'habitations qui devront réaliser, dans un paysage ou un quartier, des ensembles d'une indispensable harmonie. Mais ces conditions primordiales étant sauvegardées, la place restera suffisante pour les initiatives et le goût de chacun.

Les groupements artisanaux et professionnels ne resteront pas indifférents à la grave question de la **Maison familiale française**. Pour rejeter dans le sombre passé, auquel elle appartient désormais, l'habitation communiste, nos jeunes architectes se mettront joyeusement à l'ouvrage... Ils créeront, avec la plus chaleureuse émulation, la cité-jardin pour l'ouvrier rentrant de son usine, la demeure individuelle et l'atelier de l'artisan (car la monumentale cité collective artisanale, dont la masse rébarbative fait fuir le client et décourage l'inspiration créatrice, est, elle aussi, d'inspiration communiste et doit disparaître aujourd'hui).

Chacun des foyers d'action et d'idées de la France nouvelle peut concevoir les grandes lignes d'un type de maison que son occupant aménagera ensuite à sa guise...

Et pourquoi, dans le cadre de chaque région, selon les besoins de chaque profession, n'y aurait-il pas une formule d'**Habitation Légionnaire** ?

Il y aura peut-être lieu de revenir sur la question.

Gabriel IMBERT,

Membre des Ecrivains Combattants,  
Rédacteur en chef  
du "Bâtiment Illustré"



# RETOUR A LA FRANCE

A CEUX QUE L'ÉLOIGNEMENT  
A RENDUS PLUS CONSCIENTS DE LA FRANCE,  
A MES AMIS DE CAPTIVITÉ.

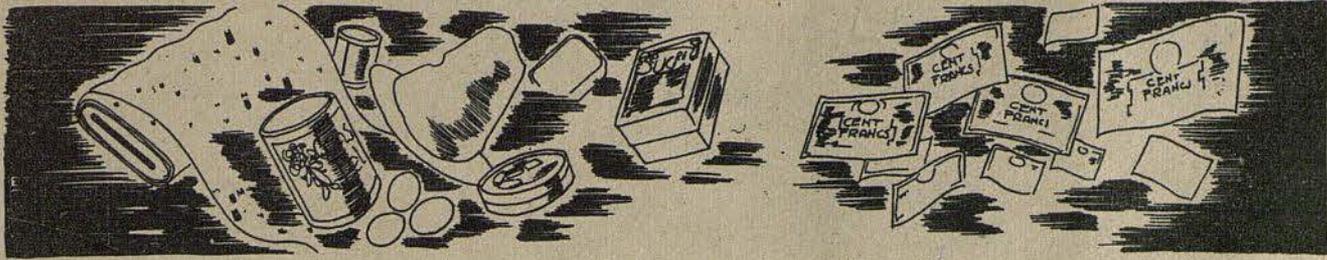
*(L'auteur de ces lignes, retenu prisonnier en Allemagne pendant dix-sept mois, relate les étapes de sa reprise de contact avec la France. Il décrit son premier mouvement de joie, puis son désarroi et son amertume. Après six mois d'incertitude, après s'être souvent inquiété de ne pouvoir partager les opinions communes, ni comprendre certaines réactions spontanées, il s'estime enfin réadapté. Il a regagné l'apaisement intérieur en retrouvant le sens de la vie française. Il éprouve à nouveau la joie obscure de se sentir attaché au sol et uni aux gens. Il a redécouvert la France).*

**D**ANS l'afflux des sensations violentes ou ténues, des frémissements passagers ou durables, ce fut la joie qui domina tout d'abord. Une joie puissante et sourde qu'on sentait vibrer dans chaque partie de son être, dans la gorge qui voulait chanter, les jambes qui voulaient courir, les bras qui voulaient étreindre, comme si chaque organe avait reconnu pour son compte le pays retrouvé et tentait d'exprimer son ivresse de façon autonome. C'était une dissociation du corps et de l'esprit, que rien ne pouvait empêcher, pas même la certitude de la liberté reconquise — seule certitude vivante.

A la vue du premier village lorrain dont les fumées bleutées montaient par-dessus un bois roussi pour se fondre dans le ciel, la sensibilité physique se juxtaposait étroitement à l'allégresse intellectuelle. Le souvenir de Barrès s'identifiait à l'élasticité d'une

prairie grasse et spongieuse, la pensée de la France s'épanouissait dans l'odeur de la terre humide. C'était donc cela la liberté ! C'était, après avoir foulé jusqu'à l'écoeurement, mais sans laisser de traces ni subir d'emprise, quelques hectares de sol étranger, la joie de se sentir à nouveau enraciné. C'était un pas qui mord sur une terre fraternelle : sans plus. Voilà donc le bonheur ardemment rêvé et qu'on avait imaginé si différent, tellement plus concret et précis, tellement plus conscient et méthodique. Le vide et la légèreté, on ne trouvait plus que cela en soi où tout était inconsistance.

Mais très vite ces impressions s'effacèrent. A qui a escompté pendant des mois leur retour, les habitudes familières reviennent sans effort. Leur observance quotidienne, en renouant les usages, écarte de l'esprit la plupart des sensations neuves et le libère pour la réflexion. En quelques jours, la suite des



étonnements merveilleux et des satisfactions puérides fut épuisée, très vite la fraîcheur et la naïveté des impressions et des gestes redécouverts disparurent : à peine était-on redevenu enfant qu'on cessait de l'être. La joie ne survécut pas longtemps à la reprise de la vie en zone libre. Bientôt il n'y eut plus en soi que la confrontation douloureuse d'une France mythique, lentement conçue au milieu des barbelés, pays d'espoir et de rêve, et

d'une France de chair et de sang, diminuée mais vivante, qui s'offrait maintenant à l'amour et se laissait étreindre.

Car dans le monde retranché du monde qu'est un camp de prisonniers, la pensée s'abandonne à de singulières perversions. Uniquement nourrie d'elle-même, heurtée sans cesse à d'autres pensées aussi dépourvues qu'elle-même d'emprise sur le réel, elle ne sait qu'élaborer progressivement un univers d'illusions. Suivant le tempérament de chacun, c'est une rigueur abstraite qui lui donne ses critères ou une sentimentalité vague qui lui sert de guide. Chacun se forme de la patrie qu'il a perdue, du foyer qui l'attend, des institutions qui changent, une image que chaque jour passé fait plus personnelle et plus stylisée. Dans de telles conditions, l'effet des mots est magique et la puissance des textes souveraine. Un article de journal qui prétend conduire le lecteur à travers le mystère l'épaissit de mille suppositions, le déforme de mille discussions ; un texte de loi devient l'expression sensible d'une organisation concrète instantanément réalisée. Le prisonnier qui perd la notion des réalités manque bien vite du sens des difficultés. Le « Journal Officiel » définit pour lui les étapes ordonnées d'une révolution non seulement légale, mais effective. Obnubilé par des articles de loi, il ne sait plus imaginer les obstacles de fait. Il ne peut évaluer les difficultés d'application ni les lenteurs administratives ; il sous-estime la puissance d'inertie d'une vie sociale

que le malheur n'a transformée qu'à peine, et qui répugne à l'emprise de la loi. Tout paraît net et facile. Il semble qu'il ne faille rien de plus que de la conscience et de la volonté.

Mais dès le retour en France, le désarroi surgit du désaccord entre ces images issues d'aspirations confuses et de connaissances livresques, et la réalité multiple, immédiatement ressentie. L'attente est déçue ; on se défend mal de l'idée que sa bonne foi a été surprise. Le choc est d'autant plus violent que dix-huit mois d'absence ont fait la divergence plus profonde. Sans doute ce sentiment est-il, à des degrés divers, celui qu'ont éprouvé les prisonniers rentrés plus tôt, et sans doute une désillusion plus forte encore attend-elle ceux dont le retour n'appartient qu'à l'avenir.

Il m'a fallu près de six mois pour retrouver mon équilibre, pour refaire l'harmonie entre ce que j'avais rêvé et ce que je constatais. Six mois pendant lesquels j'ai eu trop souvent l'impression de réagir en exilé qui a perdu l'intuition profonde des réflexes de sa race, pendant lesquels je me suis parfois demandé avec angoisse si une séparation inexorable ne s'était pas faite entre la France et quinze cent mille Français — des Français jeunes, mais inutiles, dévoués, mais absents, et comme socialement déclassés. C'est mon adaptation dont je veux tenter de retracer quelques étapes pour évoquer le processus qui, en rendant la paix intérieure à un prisonnier libéré, le réintègre dans la communauté française.

\*\*

La première impression de la vie quotidienne en zone libre fut d'un laisser-aller morne, d'un immense abandon des hommes à leur destin. L'absence de toute foi collective marquait d'atonie les visages anonymes, d'âpreté les conversations toujours ra-





menées aux difficultés de ravitaillement, et d'indifférence une presse qui pouvait être écrite, parlée ou filmée, mais qui restait toujours également émasculée. L'automne s'achevait ; chacun se fermait avec plus d'égoïsme et de dureté, uniquement préoccupé d'assurer sa subsistance et son salut hivernal. L'absence des prisonniers, si elle avait jamais été un problème, avait cessé de l'être pour tous ceux qu'un amour enraciné ne rattachait pas directement aux captifs de l'Allemagne.

J'avais rêvé de retrouver une France brûlante de honte, farouchement possédée de la volonté de triompher d'elle-même et du destin ; je ne voyais qu'un désir obstiné de sauvegarder les pitoyables restes du confort et de l'aisance de naguère. Le manque général d'honnêteté civique m'étonnait douloureusement. Chez la plupart des Français l'esprit de débrouillardise, la satisfaction de conquérir quelques avantages aux dépens de la collectivité étaient plus vivaces que jamais. Le recours au « marché noir » sollicitait, encourageait et récompensait les ingéniosités suspectes et les malsains accommodements de conscience. Où l'on cherchait l'ardeur, on trouvait « la resquille ».

Tout ce débordement de forces brutales, de révoltes intérieures et de vie surabondante qui avait agité l'Allemagne vaincue et avait crevé parfois en explosions violentes, faisait totalement défaut. Il était impossible de ne pas penser que la France avait été frustrée de l'épreuve du désespoir. Ou bien que, l'ayant connue, elle n'avait pu la surmonter, trop pauvre en vitalité, trop engagée dans le matérialisme du corps et de l'esprit, trop rare en vertu d'ascète et de sacrifice. Que manquait-il donc ? Des hommes seulement ou un espoir en l'avenir, une foi en Dieu ? J'ai souhaité à ce moment que les calamités continuent à s'abattre sur ce malheureux pays. Peut-être dans l'excès de détresse, dans la famine ou la révolution, les Français retrouveraient-ils le sens de la grandeur ? Peut-être autour de quelques hommes qui, un jour, auraient fait le ser-

ment de ne pas se résigner, la France recommencerait-elle à vivre ?

Je me tournai alors vers les jeunes. S'il y avait encore en France une promesse de vitalité, une chance d'enthousiasme, c'était là qu'il fallait les chercher. C'était dans la jeunesse qu'il fallait mettre son espoir et trouver, avec la marque amère des récentes épreuves, la résolution d'en triompher. Des illusions de celui qui réapprenait la liberté aux naïvetés de ceux qui entraient dans la vie, le passage devait être facile ; les raisons de s'entendre ne devaient pas manquer, même s'il n'y avait qu'une commune ardeur et une même simplicité... Reprendre contact avec la France par l'avenir : là était le réconfort. Il fallait se mêler aux jeunes gens, ouvriers et cultivateurs, aux gars des chantiers et aux compagnons, à tous ceux, aristocrates et bourgeois, qui, dans la guerre, venaient d'abdiquer leur indifférence et leur bourgeoisie.

Malheureusement mon expérience a été, à cet égard, inexistante. Les circonstances ne m'ont pas permis de faire à l'école d'Uriage le séjour que je venais y chercher. Je n'ai pu qu'approcher pendant deux ou trois quarts d'heure le chef de l'école, dont la personnalité, si attrayante qu'elle fût, si pleine de présence et de séduction, si dévouée à une idée, ne pouvait être qu'un encouragement passager, non une promesse valable pour la France. Et puis, à quoi bon chercher à éveiller en de jeunes hommes une plus grande conscience de soi ? Les Français sont assez individualistes ; je me sentais tel. Ce qu'il nous fallait,

ce à quoi j'aspirais, c'était la joie de la discipline pour l'action, c'était une possibilité de dévouement ou peut-être de sacrifice. Je ne voulais pas des responsabilités du chef, mais de l'enthousiasme de l'exécutant.

De même qu'Uriage, les chantiers de jeunesse me restèrent inconnus ; car mon métier était là qui m'attendait. L'appel de la profession est trop fort chez le prisonnier pour qu'une fois libéré, il s'abandonne





aux recherches émotives et au raffinement sentimental. La reprise d'une fonction est le seul reclassement définitif, la seule certitude d'avoir enfin rompu avec l'oisiveté personnelle et l'inutilité sociale. Chez moi, le désir du travail quotidien devint bien vite impérieux : désormais j'allais remettre à la tâche de chaque jour le soin de me rattacher à la France. Alors commencèrent avec des amis retrouvés, comme avec de nouveaux camarades, les discussions passionnées, parfois exaspérées jusqu'à la violence. La plupart avaient fait la guerre, quelques-uns non ; aucun ne connaissait la captivité. Ils me jugeaient aigri, me reprochaient mes condamnations absolues, mon goût du pessimisme, la saveur amère de mes idées ; ils m'en voulaient de leur revenir à la fois misanthrope et visionnaire. Je relevai leur optimisme injustifié, leur sens insuffisant de la défaite française, leur apparente inconscience de notre décadence.

C'est que si leur attente n'était pas moins anxieuse que la mienne, leur évolution avait été bien différente. Que ce fût dans le désespoir du combat ou dans le désarroi de la vie administrative ou privée, ils avaient été surtout frappés de l'effroyable désorganisation de juin 1940. A leurs yeux et dans leur cœur, c'était la débandade des unités désarmées, traînant pêle-mêle sur les routes avec les colonnes moutonnantes de réfugiés, qui restait le signe ineffaçable de la liquidation de la France ; c'était l'affolement des politiciens, la fuite devant les responsabilités, l'arrêt désordonné des services publics, la dispersion des bureaux, le retour misérable à Vichy. Pour moi, la défaite de la France s'était révélée avant tout dans le spectacle écrasant mais magnifique de ces colonnes sans fin de jeunes Allemands, blonds, nets et bronzés, de ces régiments enfoncés au cœur du pays meurtri ; dans la joie de vivre de ces hommes qui riaient à la mort, des grenades pleins leurs bottes. L'optique était trop différente.

Aussi mes camarades étaient-ils beaucoup plus conscients que moi de l'immense miracle qu'est à lui seul la vie française. Celui qui quitte un sol libre et un Etat organisé et retrouve deux ans plus tard un pays vaincu, mais ordonné, n'éprouve que l'amertume des contrastes défavorables. Il ne voit que le rétrécissement des esprits, la contrainte des habitudes, la petitesse des préoccupations. Il comprend mal l'effort prodigieux qui a été nécessaire pour surmonter le désordre, et comment le résultat acquis constitue en soi une réussite providentielle. Le travail de fourmi du peuple pour réorganiser une existence normale « grise et tissée de fils communs », pour reconstruire et replacer chaque chose dans son ordre normal, lui paraît sans vertu et presque mesquin. Il ne soupçonne pas que la vie française aurait pu se résoudre et s'anéantir dans le chaos.

Il le soupçonne d'autant moins que l'existence à Vichy, absorbante mais rassurante, abstraite mais préoccupée, est absolument sans prise sur la vie réelle. On y manque trop d'attache avec les inquiétudes domestiques. Il n'est pas un fonctionnaire sur dix qui, s'échappant de son bureau, puisse s'insérer dans un ordre familial, enrichi de joies apaisantes mais grevé de multiples soucis. Le foyer n'est pas là pour rétablir l'alternance salutaire entre la vie publique et la vie privée. Aussi l'action du fonctionnaire devient-elle inconsciente à force d'être consciencieuse. Elle trouve sa mesure et ses limites dans un énorme travail quotidien où l'automatisme et l'habitude tiennent nécessairement la première place. N'ayant à traiter des questions que sur le papier, privé par surcroît du contact avec la vie réelle, l'homme de bureau, qui trouve au restaurant des repas médiocres mais suffisants, à l'hôtel, une chambre monotone, mais assurée et familière, finit par penser que tout ne va pas si mal qu'on le dit. Ce jugement commun se renforce de toutes les confirmations individuelles. Dans ce monde fermé la connaissance sort du dossier



l'acte se résout à la rédaction ou à la signature d'un papier. Rares sont ceux qui tentent de prévoir ou de façonner l'avenir ; ceux, par exemple, qui ont le courage ou la lucidité d'admettre que le problème fondamental des rapports avec l'Allemagne se posera même après la paix et quelle que soit l'issue de la guerre. Plus rares encore ceux qui ont déjà fait choix d'une doctrine. Les économistes manquent d'audace, les militaires d'idées, tout l'état-major administratif de largeurs de vues. La plupart des jeunes ne mesurent guère leurs responsabilités futures ; la plupart des adultes ne pèsent pas leurs responsabilités actuelles.

Encore faut-il avoir senti s'agiter toutes les cupidités, se combattre tous les arrivismes pour éprouver pleinement les angoissantes hésitations de la France. Celle-ci manque d'hommes, mais plus encore d'audace. Une révolution ne s'accomplit pas sans erreurs ; ce qui est grave, c'est que ces erreurs soient le fait de l'égoïsme ou de la pusillanimité, au lieu d'être le résultat de l'esprit combattif ou de la générosité. La France semble impitoyablement marquée des signes du vieillissement.

A mesure que ces constatations s'imposaient à moi, la naïveté de certaines de mes conceptions de captif m'apparaissait plus clairement. Je n'étais pas arrivé dans une France refaite, mais à refaire. Les vues plus justes de ceux qui avaient derrière eux deux ans de vie française rendaient les miennes plus équilibrées. L'enthousiasme était nécessaire, mais il était encore à susciter ; et il ne s'agissait pas de donner son adhésion, mais de choisir son action. Je recherchai donc autour de moi ceux que leur ardeur et leur sens français pouvaient me conduire à prendre pour camarades de combat ou comme chefs avant de m'exercer à les élire pour amis.

La lecture de quelques-unes de ces œuvres où, depuis l'armistice, de jeunes hommes avaient exprimé leur rancœur et leur violence, leur tension morale et leur dignité humaine me donna le désir de les connaître. Leur rencontre me rassura : quelles que fussent les divergences, tous ils avaient décidé de ne pas se laisser aller. Cette certitude acheva de me rendre

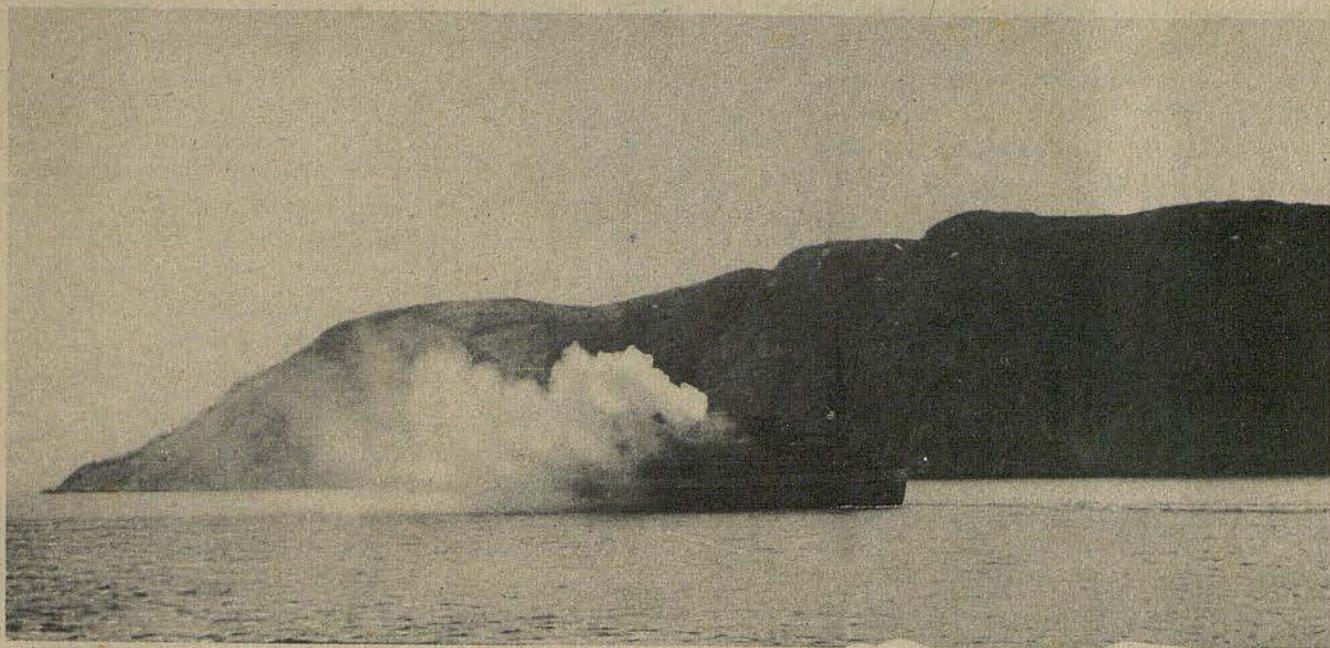
mon équilibre ; elle acheva de faire en moi la synthèse qui s'élaborait depuis des mois.

\*\*\*

Désormais, je sais que le prisonnier libéré doit refuser de s'abandonner à l'amertume qui l'étreint à son retour et renoncer à appeler sur son pays le désespoir et la malédiction. Je sais que nous sommes nombreux à rechercher avec angoisse les voies du salut de la France. Le serment intérieur que j'avais fait en Allemagne, d'autres l'ont prononcé au hasard des routes de France, devant la décomposition de nos forces et la ruine de leur orgueil, ou bien dans la solitude unique du retour sur soi-même. Entre tous ceux qu'unit ce serment, il n'est plus que de s'entendre. Réintégré dans la vie française, je reste marqué par la captivité, mais c'est la même marque que d'autres ont subie de la guerre ou de la débâcle. Il n'y a plus de désaccord entre le prisonnier et la France. La fusion est faite entre mes constructions hypothétiques de naguère et les enseignements puisés dans l'existence de chaque jour par une sensibilité trop vive.

Nous sommes tous d'accord pour convenir qu'il est vain de rêver d'avenir si une natalité accrue ne donne pas au pays une plus forte vitalité. Tous nous admettons que le renouveau physiologique, une plus grande honnêteté civique des masses, une plus noble conscience de soi des élites sont les étapes essentielles de tout relèvement. Nous songeons tous pour cela à nous adresser d'abord à ceux que leur jeunesse a préservés du scepticisme et de l'avilissement. Mais rien n'est réalisable que par un sursaut de la volonté française ; le seul devoir est de rendre une certaine tension à la France. Les moyens en sont obscurs et incertains ; le travail de demain est de les découvrir et, chacun pour sa part, de les appliquer avec un absolu dévouement. Mais dès aujourd'hui la sérénité intérieure appartient à celui qui a pris conscience de soi ; elle reconforte et bénit celui qui fait choix de lutter et a arrêté ses résolutions.





Col. Marine. — V. 47029.

Le navire hôpital "SPHINX" dans la baie de Namsos. (Ph. communiquée par le Command' Vuilleen).

# AVEC LE NAVIRE HOPITAL "SPHINX"

PENDANT LA CAMPAGNE DE NORVÈGE

3-4 MAI 1940

PAR

LE D<sup>R</sup> J. DUPAS



ES Anglais abandonnent Trondhjem à l'adversaire. Leur retrait d'Andalsnes est confirmé. L'évacuation de notre corps expéditionnaire débarqué à Namsos est décidée. Des croiseurs auxiliaires sont en route et des unités de guerre ont quitté Scapa Flow, pour procéder à l'opération.

ation. »

Les derniers « tuyaux » circulent de bouche en bouche : « Le réembarquement du corps expéditionnaire s'est effectué à Namsos la nuit dernière. Les transports et leurs gardiens ont été repérés et attaqués ce matin par les « Stukas ».

« Deux unités de l'escorte protectrice ont été coulées : le contre-torpilleur « Bison » et l'H.M.S. « Afridi »... blessés et naufragés ont été recueillis par des torpilleurs britanniques... nous devons aller aux Shetlands décharger ces derniers... »

Je n'écoute plus la suite. La perte du « Bison » accroche ma pensée. Ce nom me dit quelque chose. N'est-ce pas lui qui a eu déjà cet accident d'abordage avec un de nos croiseurs ? Les bateaux comme les hommes sont donc marqués par le destin !

A l'aube du 4 mai, le bruit de cuir neuf des tôles secouées et le ronronnement des arbres me mettent hors de la couchette. Nous sommes en route.

Toute la matinée se passe à constituer mes équipes de pansements, à vérifier les instruments opératoires. Le médecin-chef règle les dispositions pour le transbordement des malheureux. La manœuvre est ardue en pleine mer. Fasse le ciel que la houle et le mauvais temps ne viennent point entraver l'opération ! La plateforme à brancards fait ses essais au bout de la grue.

Cependant, le « Sphinx » force l'allure, sans incident, vers le Nord. Les Shetlands forment un groupe d'îles en mer de Norvège,

au-dessus du soixantième parallèle, sensiblement à la même hauteur que Bergen.

A la fin de l'après-midi, nous franchissons le barrage de Sullom Uoe. Les unités briques dressent leur mâture dans une décou-

pure de la baie de l'île Mainland. Nous sommes exacts au rendez-vous.

Le destroyer H. 31 (Le « Griffin ») suit, bat en arrière et se colle à notre coque. Les paniers de défense crissent sous sa pression. Nos hommes projettent un planchon par un sabord de charge.

Le pont du lévrier britannique est encombré de marins dépeçonnés porteurs de pansements. Sous les bâches, des cadavres. Les aciers ruissellent d'un bouillon gras fétide, mélange d'eau de mer et de mazout.

La désolation du spectacle dans ce cadre aride où le crépuscule qui tombe donne aux êtres et aux choses des aspects livides et obscurs suggère en moi l'image d'un tableau inconnu de Rembrandt. Hallucination visuelle que le souci professionnel vient aussitôt effacer.

Les marins du « Griffin » ont saisi la passerelle et l'amarrent. Chargé avec notre médecin-major du tri des blessés, je bondis sur le torpilleur.

A ce moment, je suis happé par un individu accouré comme un débardeur, cheveux hirsutes, visage luisant maculé d'enduit noir.

— O..., Lieutenant de Vaisseau Canonnier du « Bison », se présente-t-il.

Notre serrement de mains exprime mieux que des mots nos pensées.

— Vous avez des morts ?

— Oui, ceux qui sont décédés en cours de route. J'ai voulu les ramener.



Les derniers instants du « Bison ». Croquis d'après des témoignages recueillis.

— Les blessés graves... les brûlés ?  
 — Dans les chambres, dans l'entrepont... partout.  
 — Ils sont pansés ?  
 — Oui... sommairement. Vous allez voir. Ils sont épouvantables... deux fois naufragés dans le mazout en feu.  
 Je suis mon guide sur le spardeck glissant. Je croise des masques hagards dont les yeux cernés brillent étrangement. Tous les regards sont tendus vers le navire-hôpital dont la blancheur tranche sur cette misère comme une cornette de bonne sœur penchée sur un grabat de miséreux.

O... s'excuse de la saleté et je l'admire de songer à m'avertir des embûches :

— Vous allez vous salir... attention à la cornière !  
 — Ne vous en faites pas pour moi. Parlez-moi des camarades, des disparus.

Les réponses m'arrivent, hachées.

— Le Commandant Bouan volatilisé avec la passerelle... Giraud, le « Bon Gi », fracture du crâne, décédé aussitôt repêché... et d'autres... Le Lieutenant de Vaisseau Merlin, l'officier de liaison ex-commandant de l'« Exeter »...

— Les hommes ?

— Impossible de savoir le chiffre. Ceux du « Bison » recueillis par l'« Afridi » ont reculé quatre heures après le premier naufrage. D'autres bateaux ont été attaqués. Traqués comme un lapin par une meute, le « Griffin » a échappé de justesse à la mort... on se demande comment on est encore là ! Notre impuissance contre les avions est décevante et pas un appareil allié pour nous aider...

Sur les lits, par terre, dans tous les coins, des amas de pansements souillés, jaunis d'acide picrique, d'où sortent des membres, des cris, des visages tuméfiés, noirâtres, hideux.

J'interroge :

— Français ?  
 — No, Englishman.  
 — Anglais ?  
 — Français.

Je fais le total rapide de ces moribonds et continue ma ronde au poste arrière !

— Envoyez quinze brancards au poste avant ! Vingt autres avec O... au poste arrière.

Les équipes d'infirmiers s'élancent et se succèdent sous les yeux des marins du « Sphinx » massés aux rembarbes et sidérés par l'effroyable spectacle.

Aux deux bouts de la passerelle que la houle soulève, on contrôle les identités mais les noms s'écrochent sur les lèvres sans souffle.

Des blessés anglais veulent rester sur le « Griffin ». L'un d'eux a les jambes broyées, déjà cireuses et glacées.

— Il faut venir sur le « Sphinx », tu seras bien... Very good with French Hospital ship.

— Listen to me, I am a Surgeon Officer...

L'autre se laisse enfin convaincre. Je ne peux pas lui dire qu'il va mourir s'il n'est pas immédiatement amputé.

Un de nos infirmiers vient me rejoindre :

— Que veux-tu ?

nous écrase contre les cloisons et nous sépare.

— Je vous fais envoyer les urgences à la salle d'opérations, me lance-t-il.

— Entendu. Je commence les interventions. Qu'on couche immédiatement dans leur lit les blessés et brûlés dont les soins peuvent attendre.

Il faut éviter l'embouteillage et ne pas commencer les pansements au hasard.

Je fais rapidement mes diagnostics. Ici deux fractures ouvertes de jambes, les pieds broyés sont froids, les plaies exsangues... amputation. Là des plaies souillées à éplucher. Plus loin un shoké grave à remonter. Plus loin encore des talons transformés en sac de noix. Et celui-là aussi, mais le cou-de-pied est béant... encore une amputation. Un troisième, un quatrième identiques.

Cette répétition d'éclatements des calcaneums, provoqués par le catapultage des explosions de bombes sous les ponts, me frappe mais je n'ai pas le temps d'y réfléchir plus longuement.

Un malheureux couvert de brûlures, les membres inférieurs déchiquetés, crie plus que les autres.

— Comment t'appelles-tu ? Anglais ? Pas de réponse. Où est sa fiche à ce malheureux qui râle ? Il va trépasser et l'on ne saura point son nom.

— Afridi ! Afridi ! murmurent les lèvres blanches.

Notre blonde anesthésiste essaye de découvrir sa plaque. Pas de plaque. La fiche a dû tomber dans le transport. Il faudrait pouvoir leur imprimer leur identité sur la peau.

— Huile camphrée, coramine, sérum !... Je vais m'occuper de lui tout de suite.

Au pont E le bactériologue d'un bord et le radiographe de l'autre manient les pinces et les compresses.

En bas du pont C tous les locaux disponibles pour opérer fonctionnent. A la salle de plâtres, le dentiste, lâchant ses daviers, fait des pansements. A la salle septique l'oto-rhino-laryngologiste épluche des plaies.

A la salle aseptique, avec mes aides j'opère et j'ampute.

D'abord l'Anglais anonyme, le plus urgent. Les deux jambes y passent. Un tube de chlorure d'éthyle pour l'anesthésie suffit. Sérum sous-cutané, intra-veineux. On n'a pas le temps de faire de transfusion sanguine.

On passe au suivant. Le temps de changer de blouse et de gants. Je me félicite d'avoir préparé par les moyens du bord de multiples boîtes d'épluchage et d'amputation. On perdrait un temps précieux à faire rebouillir les instruments.

Encore une amputation de jambe. Atypique bien entendu. Les amputations classiques d'amphithéâtre ont vécu.

Tiens, je croyais que c'était un Français et c'est un Ecossais : Yarker. Son autre cou-de-pied est ouvert, mais les orteils restent chauds. Un épluchage suffira et pas de suture surtout.

Un bon saupoudrage de sulfamidés, quelques gazes par dessus puis un bandage plâtré. Il s'en tirera.

— Tiens ! mais les hélices tournent et le bateau roule. Mes pieds glissent sur le carrelage humide.

— Eh oui, Monsieur le Médecin, me fait l'infirmier qui essorde le sang poisseux, nous sommes en route depuis quatre heures vers Scapa-Flow. Les destroyers ont largué les amarres à 21 heures et nous avons viré la chaîne aussitôt après.

Je ne m'en étais pas aperçu. L'équilibre est machinal, automatique, quand on opère sur un bateau. Et ceux, sensibles au mal de mer, dans l'ardeur de leur tâche, l'oublient souvent.

Il est minuit passé. Une heure peut-être !

Je souffle un petit quart d'heure pour aller voir ce qui se passe ailleurs.

Tout le monde peine, car les pansements sont longs. Avec ces brûlures étendues et souillées, il faut une bonne demi-heure par brûlé.

Ils sont en tout cent cinquante qui attendent les soins.

Au pont A, dans la luxueuse salle de restaurant où s'alignent maintenant des lits blancs, les médecins et leurs collaboratrices s'occupent des naufragés et des blessés légers. Les sujets d'Albion sont exigeants. Le thé punché qu'on leur sert en abondance est no good... no good. Les « Little nurses » trouvent grâce heureusement à leurs yeux.

Dans la pénombre du carré des voix chuchotent. Le Commandant et le médecin-chef m'invitent à partager leur casse-croûte.

— Vous n'en sauvez pas la moitié dans l'état où ils sont, opine le pacha.

— Impossible de se faire une idée, dis-je. Demain au jour je vous dirai cela... mais j'ai bon espoir.

Plusieurs ombres, dans les accoutrements les plus divers, se dressent à une table voisine et se présentent. Ce sont les officiers survivants du contre-torpilleur. Ils boivent pour tromper leur fatigue.

Un autre s'approche de moi, la main tendue. J'ai la surprise de reconnaître le brave petit B..., médecin du « Bison », à qui j'ai enseigné, il y a dix ans, l'anatomie. Il est indemne avec sa même figure juvénile d'étudiant. Son air absent et sa voix lasse traduisent seulement ses émotions rentrées.

— J'ai eu de la veine, me dit-il, j'ai été recueilli par le « Grenade ».

— Oui, vous pouvez le dire. Et je songe à la joie de ses parents. Vous devriez aller tous vous coucher après ces nuits blanches.

— On n'a plus sommeil. Voulez-vous que je vous aide ?

Je décline son offre, touché par tant de dévouement et de cran.

L'officier canonier repasse avec ses camarades les étapes de leurs aventures. C'est lui le plus ancien à qui incombera la charge de faire le rapport. Narration poignante par la somme d'épreuves qui transparaissent dans le « bref exposé ».

« Avec le « Montcalm » et le « Grenade » nous avions pris l'escorte rapprochée de l'« El Kantara ». Les deux autres, « El » de l'amiral Cadart et le croiseur auxiliaire britannique « Carlisle » nous précédaient sous la garde du « Devonshire », du « York », de « l'Impérial », du « Griffin » et de « l'Afridi ».

« L'évacuation s'était faite « au poil ». On se croyait paré lorsque, vers dix heures du matin, les oiseaux se sont amenés. Impossible de tirer efficacement dessus. On vise l'un et l'autre vous arrive dans le dos. C'est ce qui s'est passé. Un des avions, après avoir attaqué et raté le « Montcalm » a visé et piqué sur notre arrière, juste dans l'axe du bâtiment.

« Ça n'a pas été long. La bombe a frappé l'avant de la passerelle et atteint la soute à munitions. Cinq secondes après c'était l'explosion... le volcan. Les débris de la passerelle et l'artillerie de l'avant ont volé à plus de soixante mètres de haut. Lorsque la fumée s'est dissipée, tout notre avant était amputé à la hauteur de la chaudière I. Plus de pacha, plus de second. J'ai pris la direction des opérations.

« J'ai ramené vers l'arrière notre capitaine d'armes, blessé, dont le pantalon brûlait et l'ai jeté à la mer.

« Il était urgent d'évacuer. Le bateau flambait à babord... les torpilleurs britanniques ont essayé de nous accoster.

« L'avion est revenu nous canarder. L'incendie gagnant l'arrière tous les survivants se sont jetés à l'eau poussant devant eux les blessés. La baleinière s'est portée au secours des naufragés.

« Il a fallu s'écarter rapidement du bord car le mazout s'enflammait sur l'eau. J'ai failli couler, accroché par un homme dont j'ai dû me débarrasser... »

O... interrompt quelques secondes son récit. Sans doute revit-il en pensée la scène atroce de cette course, devant les flammes, de naufragés aux membres broyés s'accrochant désespérément à leurs sauveteurs épuisés.

Puis il expliqua comment les rescapés ont été recueillis par les trois unités anglaises « Afridi », « Grenade » et « Imperial » :

« J'ai été repêché, avec les derniers survivants, par l'« Afridi ». Le torpilleur a coulé au canon l'épave incendiée qui flottait encore. Vers deux heures de l'après-midi nous avons rallié le convoi qui continuait sa route en ligne brisée vers l'Ouest.

« A bord de l'« Afridi » blessés et naufragés poussaient un « ouf » de satisfaction lorsque le drame recommença.

« Ils étaient trois Stukas. Deux lâchèrent d'assez haut leurs chapelets de bombes sur le « Carlisle ». Le troisième fonça sur nous et toucha l'« Afridi » près de sa première cheminée. Un jet de flammes à babord. De la fumée et de la vapeur de tous côtés. Le bâtiment blessé à mort abattit en grand sur babord, s'inclina et sombra en quelques minutes. Il était 14 h. 05.

« Et ce fut, à nouveau, pour les survivants, blessés, brûlés, deux fois naufragés, la lutte désespérée pour la vie en attendant les secours. L'« Impérial » et le « Griffin » ramassèrent sur l'eau les débris. Ceux du « Bison » se comptèrent, leur nombre avait diminué, mais ils reprirent espoir. Ils pensaient leurs blessures lorsque, à 15 h. 30, la mort vient à nouveau frôler ceux qui lui échappaient.

« A toute vitesse, en lacets, le « Griffin » attaqué se joua des bombes et sema ses agresseurs.

« Résignés, abrutis, nous appelions la nuit, notre seule chance de salut... »

Je n'entends pas la suite. Une infirmière vient de me faire signe. En bas la salle d'opérations est libre.

— L'Anglais sans nom est mort, m'annonce l'émissaire au voile blanc.

C'était à prévoir. La résistance humaine a des limites.

Je me demande un moment si l'on ne ferait pas mieux de laisser tous ces pauvres gens, tranquilles, à leur sort...

Laisser faire la nature ! Attendre ! C'est l'infection, la gangrène, les hémorragies secondaires. Il faut tout de même leur éviter cela. Notre devoir est de combattre les complications fatales.

Quand tous seront traités, pansés, je me sentirai satisfait. On les laissera reposer, après, tant qu'ils voudront.

Encore une vingtaine de pansements à faire.

Les lampes bleutées jettent sur l'ensemble une note sinistre. La mort qui rôde fait réfléchir les mécréants.

— Je veux un prêtre, je veux me confesser, hurle un petit au visage épargné.

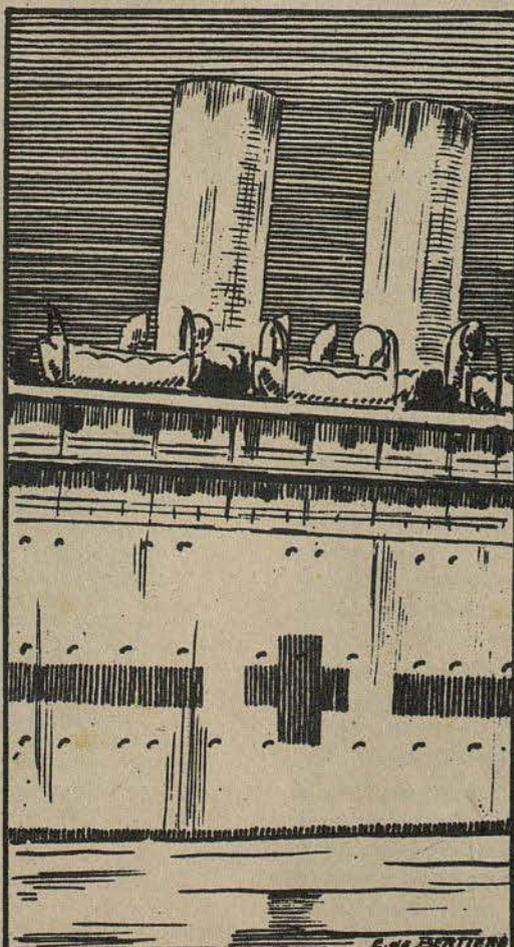
— Calme-toi, ne crie pas, je vais te l'envoyer.

— Je souffre de ma tête... oh ! ma tête...

J'écarte les cheveux que l'eau de mer et l'huile ont agglutinés comme une carapace. Le crâne est enfoncé. Une exploration est nécessaire. Il faudra les tondre tous. Je m'arrache à cette vision d'enfer et pense à part moi :

« C'est donc cela la guerre. »

Sur ces cent cinquante moribonds, le navire-hôpital « Sphinx » en sauvera cent quarante-trois.



# EMPIRE ET

# MISSIONS



Il est bien entendu que le Missionnaire s'en va dans les pays sauvages ou à peine civilisés pour faire œuvre religieuse avant tout. Le drapeau qu'il veut planter, c'est la Croix ; le livre qu'il veut propager, c'est l'Évangile ; la doctrine qu'il veut enseigner, c'est le catéchisme ; la société qu'il représente et pour laquelle il travaille, c'est l'Église ; le Chef qu'il veut faire connaître et aimer, c'est le Christ.

Mais tout comme les discours et les actes de celui qui a longtemps parlé et agi " catholique " trahissent la doctrine dont il est nourri, de même la parole, l'attitude, toute la conduite d'un missionnaire feront aisément reconnaître sa nationalité. Pour reprendre, en le retournant, un mot célèbre, on peut dire de lui qu' " il a emporté sa patrie au talon de ses chaussures " ou, mieux, que partout où il passe, drapeau vivant, il représente son pays.

Il peut même lui arriver quelquefois d'être la cause ou l'occasion d'actes politiques importants auxquels il se trouve mêlé sans l'avoir cherché. C'est ainsi que les **Missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit** — le grand public l'ignore trop — furent à l'origine de notre Empire en Afrique. La page qui suit rappellera sommairement cette histoire pour ce qui concerne le Sénégal et l'A.E.F.

\*\*

Le 24 avril 1878, le trois-mâts Le Marin quittait Le Havre, chargé de marchandises d'échange. A bord, avec quelques passagers seulement, deux missionnaires du Saint-Esprit, MM. de Glicourt et Bertout. Le bateau devait faire escale à Gorée pour y prendre 200 esclaves à destination de Cayenne. Le 20 mai, après une navigation pénible, il touchait le banc d'Arguin, comme le ferait la Méduse quarante ans plus tard : c'était le naufrage dans toute son horreur. Réfugiés sur un radeau confectionné à la hâte, missionnaires, officiers, quelques matelots réussirent, après quarante-huit heures d'angoisse, à aborder dans une île : ils étaient prisonniers des Maures.

Pendant cinquante-cinq jours, une fois passés sur la grande terre, on les traîne à travers les sables pour les vendre enfin aux Anglais, maîtres de Saint-Louis du Sénégal depuis 1763. Accueillis avec des transports d'enthousiasme par les catholiques qui sont sans prêtres, ils ne peuvent obtenir du Gouverneur Sir Clarke, la liberté de

dire la messe. « Nous vous avons bien promis et juré la liberté de votre religion, disait aux catholiques de Saint-Louis le représentant de l'Angleterre, mais d'avoir une église et des prêtres, n'y pensez pas. » Il permit tout de même aux deux missionnaires d'être reçus par leurs compatriotes. Conduits chez M. Thévenot, l'ancien maire de Saint-Louis sous les Français, ils admirent avec quelle fidélité il a maintenu la flamme religieuse et patriotique parmi ses concitoyens. N'est-ce pas chez lui que l'on se groupe chaque dimanche pour y prier en commun et y célébrer la " messe sèche " ?... MM. de Glicourt et Bertout écoutent les justes doléances des colons et notent leur impatience de redevenir Français.

Pressés par le Gouvernement de partir pour Gorée, ils réussissent à se faire admettre comme passagers sur le **Betzy**, qui attend le vent favorable pour passer la barre et faire voile sur Douvres. Mais ici tout se complique : on ignore au Sénégal que la France vient, en s'alliant aux colonies anglaises de l'Amérique du Nord révoltées contre



Vicaire Apostolique du Gabon : Mgr AUDOUARD.

leur métropole, de déclarer la guerre à l'Angleterre et que ses corsaires courent les mers. Le **Betzy** l'apprend à ses dépens : tandis qu'à quelques milles de Douvres seulement il navigue la nuit sans méfiance, le **Furet** l'aperçoit et en fait sa proie. MM. de Glicourt et Bertout ont d'abord quelque peine à se faire connaître, leur odyssee tournant au roman ; mais grâce à eux, le capitaine et l'équipage du **Betzy** sont traités aussi bien que possible.

Au Havre, où ils rentrent après un voyage de cinq mois si mouvementé, ils ne perdent pas de temps. Leur devoir n'est-il pas d'informer rapidement le Ministre de la Marine ? M. de Sartines, qui connaît déjà leur histoire, les accueille en disant : « Eh bien, Messieurs, il y a une Providence ! » Il les retient longtemps, les questionne sur le Sénégal, sur Saint-Louis, ses habitants, ses fortifications. Leurs réponses étaient prêtes. **Ils transmettent au ministre toutes leurs remarques sur l'état d'esprit des populations et leur attachement à la France ; ils assurent que, si le drapeau français réapparaît, tous les habi-**

**tants viendront se ranger sous ses plis. Ils font mieux encore : ils lui remettent les plans des fortifications de Saint-Louis avec les points forts et surtout les points faibles, soigneusement étudiés. Quand ils se retirent, ils ont l'impression très nette que la décision du ministre est déjà prise.**

Un mois plus tard ils sont invités par M. de Sartines à prendre part comme missionnaires à une prochaine expédition dont le but est mal défini. M. Bertout, trop fatigué par son précédent voyage, n'est pas en état de repartir. C'est donc un de ses confrères, M. Seveno, qui s'embarquera à sa place le 25 décembre 1878. L'escadre, composée de seize navires de guerre, commandée par le Marquis de Vaudreuil, partait de Lorient pour Cayenne. Le Duc de Lauzun était à bord, porteur d'un pli secret. Il l'ouvrit, d'après ses instructions, au passage du Tropique : c'était l'ordre pour le Marquis de Vaudreuil de reprendre aux Anglais Saint-Louis du Sénégal et pour lui-même, Lauzun, de s'y installer avec le titre de lieutenant-gouverneur de la colonie.

Le 27 janvier 1779, le **Fendant** ouvre le feu sur le fort de Saint-Louis ; les Anglais ne répondent que faiblement, puis hissent le drapeau blanc ; les habitants, forts du droit des traités, avaient refusé de prendre les armes contre la France.

Le débarquement de nos troupes s'opéra au milieu de l'enthousiasme général. Mais ce fut bien mieux quand, pour répondre à la requête qui lui était adressée de faire venir un missionnaire dans la cité, M. de Lauzun leur présenta M. de Glicourt, à qui Rome avait donné les pouvoirs de Préfet Apostolique, premier nommé au Sénégal. Émerveillés de le revoir au milieu d'eux, ils acclamèrent leur ancien libéré devenu leur libérateur et c'est dans les appartements de M. Thévenot qu'un " Te Deum " solennel remercia la Providence d'avoir si bien conduit les événements.

On comprend mieux, quand on connaît cette page de notre histoire, l'intérêt que la Congrégation du Saint-Esprit porte à l'évangélisation et à la prospérité du Sénégal. Ses missionnaires, qui l'ont redonné à la France, n'ont-ils pas, en choisissant eux-mêmes Dakar pour chef-lieu du Vicariat Apostolique, comme le fit Mgr Truffet, en 1847, sur l'avis du Père Libermann, son Supérieur général ; en installant à Dakar, comme le fit Mgr Kobès vers 1855, des ateliers et des écoles d'arts et métiers, créé la capitale de notre A.O.F., attiré l'attention du



Vicaire Apostolique du Gabon : Mgr BESSIEUX.

Gouvernement sur cette magnifique rade que le monde entier nous envie ?

✱

C'est à un missionnaire encore, le premier Vicaire Apostolique du Gabon, Mgr Jean-Rémy Bessieux, que nous devons — pas moins — de nous être maintenus sous le zéro équatorial.

Ce Spiritain, né à Saint-Pons dans l'Hérault, eut une figure singulièrement attachante. Parti de Bordeaux le 13 septembre 1843 avec six Pères et trois Frères, il s'établit provisoirement au Cap des Palmes. Bientôt il reste seul ; le navire qui doit aller le prendre pour l'amener au Gabon l'oublie trois mois. Il arrive enfin, est accueilli fort bien par le Capitaine Brisset, qui lui fait monter sa petite maison de bois derrière le fort d'Aumale. En France, on le croit mort comme ses confrères et on le laisse deux ans sans nouvelles. Quand une de ses lettres parvient au Père Libermann, celui-ci se hâte de lui envoyer du renfort. Hélas ! à peine arrivés, les nouveaux missionnaires tombent malades et sont obligés de repartir. Un nouveau groupe les remplace, que le Père Bessieux va lui-même chercher à bord en pirogue. Écoutons leurs impressions :

« A terre, notre première visite fut pour le divin Maître, qui occupait la chambre du milieu de la pauvre case de bois. Une caisse de genièvre garnie à l'intérieur d'un morceau de toile blanche et fermée par une pierre plate formait le tabernacle.

« Un baril de petit salé recouvert d'un léger tissu servait de trône à la Sainte Vierge... On visita ensuite les trésors du magasin : quelques pièces de tissu, du tabac en feuilles et... le coffre-fort, une petite boîte en fer blanc où il n'y avait qu'un misérable petit sou, avec une image de l'Enfant-Jésus couché sur la paille et cette inscription en grosses lettres : " Qui a Jésus a tout ! " »

Vraiment les temps héroïques !

Pour mieux camper notre portrait et voir à quel homme nous avons affaire, citons encore ce trait :

Abandonné aux esclaves et aux femmes, tout travail, spécialement celui de la terre, déshonorait le Gabonais. Une bonne femme de Libreville ayant dit à Mgr Bessieux : « Pourquoi ne travailles-tu pas toi-même ? » on vit désormais le prélat, sa messe dite, partir pour la forêt une pioche sur son dos, une hache à la main. Au chant des psaumes et des hymnes sacrés, il défrichait les broussailles, arrachait les herbes, plantait... D'autres fois il prenait la truelle du maçon ou la varlope du menuisier. Ce fut lui qui creusa le premier puits des Cœurs à



Fétiche vengeur. Gabon.

Libreville ; on lui doit aussi la magnifique route qui va du Plateau à la Mission.

Tel était cet évêque. S'étonnera-t-on de son attitude énergique lorsque la France, épuisée par la guerre de 1870, songea à sacrifier cette colonie du Gabon qui n'avait encore à peu près rien donné ? Il était question de la céder aux Anglais en échange de la Gambie.

Dès les premiers bruits alarmants, le saint missionnaire s'adresse d'abord au Ciel : en juin 1871 il consacre son Vicariat au Sacré-Cœur. Malgré les protestations qu'il adresse ensuite au Ministère, on en vient peu à peu à prendre les mesures nécessaires pour le transfert en Gambie du personnel européen. L'Amiral du Quilio, commandant nos forces navales de l'Atlantique, doit s'entendre avec l'Evêque au sujet des Religieux. Il va le trouver, accompagné d'un jeune officier de marine français, d'origine italienne, Pierre Savorgnan de Brazza, et lui fait part des instructions qu'il a reçues de Paris.

« C'est ici que la Providence nous a conduits, répond Mgr Bessieux, c'est ici que nous resterons pour représenter, seuls s'il le faut, l'Eglise Catholique et la Patrie française. Du reste, Amiral, avez-vous songé que nous sommes ici à une porte et que d'une année à l'autre cette porte peut s'ouvrir sur un continent immense ? »

Cette fermeté fit impression : la mesure fut rapportée. Quelques années plus tard, Savorgnan de Brazza et ses émules poussaient le battant de cette porte et donnaient à la France l'immense domaine de l'A.E.F. Et c'était toujours au Spiritain, l'intrépide Mgr Augouard, qui, après une pittoresque rencontre avec Stanley, faisait choix entre M'foa et Gamakoué du lieu où s'élèverait un jour, sans qu'il pût alors s'en douter, la capitale du Congo français et faciliterait singulièrement au commandant du **Sagittaire** l'occupation de Pointe-Noire.

Dans une lettre qui sert de préface au livre de Sœur Marie-Germaine de la Congrégation des Sœurs Bleues de Castres, " Le Christ au Gabon ", M. Louis Marin écrivait : « Combien ignorent l'étendue et la qualité des services immenses rendus par nos missions à la bien-aimée patrie ! » Cette ignorance, — que les faits racontés ici auront peut-être quelque peu dissipés, — ne serait-elle pas une des causes pour lesquelles, si on admire le missionnaire, son courage, son dévouement, le don de sa personne à un idéal difficile, on lui mesure tellement les secours officiels, qui ne seraient pourtant que de la reconnaissance ? Lui venir en aide, comme le fait par exemple le Portugal, ce serait bien, selon le mot d'ordre de la Légion :

PENSER et AGIR FRANÇAIS.

E. GIRARD, C. S. Sp.

Col. part. — V. 47030 à 47032.



# LE PROFESSEUR

SERA-T-IL UN

## ÉDUCATEUR ?



**O**n l'a déjà dit, on le répète : la Révolution Nationale sera d'abord une rénovation morale. Cette rénovation morale sera avant tout l'œuvre de la Jeunesse. « Le salut, l'avenir de la France, a dit le Maréchal, dépendent pour une très grande part de la solution que nous saurons apporter au problème de la jeunesse, puisque c'est dans la jeunesse que nous avons mis tous nos espoirs et qu'elle sera dans une large mesure ce que nous la ferons. »

Or, qui est chargé de faire, de former la jeunesse ? **L'éducateur.** Et c'est en dernier ressort de l'éducateur que dépend tout notre avenir. Telle est la place éminente qu'il occupe dans la nation... telles sont ses redoutables responsabilités.

Mais à qui cette charge revient-elle ? D'abord, sans doute au père, à la mère, à toute la famille : problème insoluble ! C'est la famille qu'il s'agirait souvent de restaurer... Nous ne pouvons plus, dans la plupart des cas, compter sur elle. Il faut suppléer à son absence, parfois résister à son influence, en général compléter son action.

Alors on fait appel aux mouvements de jeunesse. On les encourage, on forme leur cadres, les jeunes chefs pullulent, éducateurs souvent indiscrets ou improvisés, pleins, du moins, de bonne volonté.

Puis, le garçon va aux Chantiers : les Chantiers, et c'est là leur honneur, sont un centre d'éducation. On y durcit son corps, mais on y découvre souvent une plus haute vie spirituelle au contact de chefs qui sont d'abord des éducateurs.

Au milieu de tout cela — chose étrange — l'école paraît absente. Un silence inquiétant se fait sur elle. Tout se passe comme si l'Université se sentait impuissante, dépassée... Elle continue, vivant sur ses traditions, comme indifférente à l'intense vie qui l'entoure, au bouleversement moral d'une jeunesse qui se transforme. Car si les horaires, les programmes ont été légèrement modifiés, l'esprit de l'enseignement est resté le même.

Cet enseignement manque absolument de dynamisme moral. Que pouvons-nous en effet apporter aux garçons qui nous sont confiés. Quelles leçons de vie leur donnons-nous ? Quelle action morale exerçons-nous ? Il y a là un cruel examen de conscience pour un maître qui croit à son métier et qui l'aime. Cette lacune est tellement frappante qu'en désespoir de cause on a préféré inventer une discipline nouvelle pour la combler : c'est l'Éducation générale. En regard, le professeur spécialisé semble définitivement réduit à n'être qu'un instructeur. Est-ce à dire qu'il soit incapable de jouer le vrai rôle auquel il est appelé et qui fait la noblesse de sa profession ?

C'est ce que nous voudrions examiner.

Le professeur accepte-t-il d'être un éducateur ? Est-il suffisamment formé pour une tâche pareille ? Enfin, lui est-il matériellement possible de la remplir ?

\*\*

Chez nous un professeur hésite souvent à se mêler d'éducation. Il faut respecter ces scrupules, mais détruire les préjugés qui en sont cause.

La science, dit-on, se suffit à elle-même : c'est l'abaisser que de la mettre au service de quoi que ce soit, fût-ce de la Morale.

Timidité de savants ! Nos professeurs, formés au contact des maîtres de l'Enseignement supérieur, briguant eux-mêmes un poste dans cet enseignement, considèrent trop souvent les élèves comme des étudiants : ils prétendent les initier à la connaissance scientifique. A ce point de vue, le corps enseignant français n'a pas de rival : il est en général hors ligne. Mais, précisément, suffit-il d'être savant pour être professeur ?

La science n'est qu'un moyen ; la culture est le but ; l'une est au service de l'autre. Il faut mettre la science à la portée de l'enfant : lui montrer ce qu'il y a de vivant, de palpitant dans la lutte d'idées ; faire par exemple de l'étude du classicisme ou du romantisme une occasion de méditation, de retour sur soi : amener l'enfant à mesurer la gravité de ces attitudes contraires ; lui montrer tout ce qu'elles entraînent dans la conduite d'une vie ; obtenir qu'il prenne parti et s'emballe... que l'élève, en un mot, voie l'application possible, la valeur humaine des idées qu'il apprend à formuler.

Ce n'est pas scientifique ? Tant pis, l'essentiel c'est que cela porte. Ce n'est pas solliciter la vérité que de mettre en lumière ce qui est exaltant ou profond, d'aider l'enfant à vivre ce qu'il apprend à connaître. En histoire, par exemple, à quoi bon une froide impartialité ? Que le maître oublie ici les sages conseils de son professeur de Faculté ; il n'est pas un historien ; sa tâche est toute différente : à l'aide de l'histoire il doit former un homme, un citoyen averti. Qu'il ne craigne donc pas de faire de la morale avec l'histoire. Montaigne lui-même ne disait-il pas : « On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant et enfieller celles qui lui sont nuisibles. »

La science n'est pas à elle seule une nourriture spirituelle. De nos cours trop intellectuels, les enfants sortent affamés de certitudes, de vie réelle, d'enthousiasme — et tout déçus : l'école n'est décidément pour eux qu'un lieu où l'on s'ennuie ; la culture est peut-être une belle chose, mais la vie c'est tellement plus vivant !... Poussez-les un peu, ils vous diront tout de go que l'école ne peut rien donner de vivant, d'humain : devant l'urgence des problèmes que leur pose la vie, ils restent désemparés, livrés à eux-mêmes. L'idée ne leur vient même pas de faire appel à leur culture, à leurs lectures... tout cela d'avance est mort pour eux.

L'opinion des parents, hélas ! ressemble souvent à celle de leurs fils : l'école, à leur sens, n'est pas du tout chargée d'élever, mais d'instruire en vue de l'examen et d'assurer le succès de l'enfant. On n'est pas du tout reconnaissant au professeur de ses efforts d'éducateur, mais de son habileté à dresser un candidat.

C'est ainsi que professeurs, élèves, parents, pour des raisons différentes, sont d'accord pour enlever à la culture ce qu'elle a d'utilisable, d'appliquable à la vie réelle, de vivant : l'érudition et le bachotage se rejoignent...

Dans la "Revue des Deux-Mondes" du 15 août 1941, le Maréchal signalait ce danger : « Il y avait à

la base de notre système éducatif une illusion profonde, c'était de croire qu'il suffit d'instruire les esprits pour former les cœurs et pour tremper les caractères. »

Cet intellectualisme ne semble pas près de disparaître !

\*\*

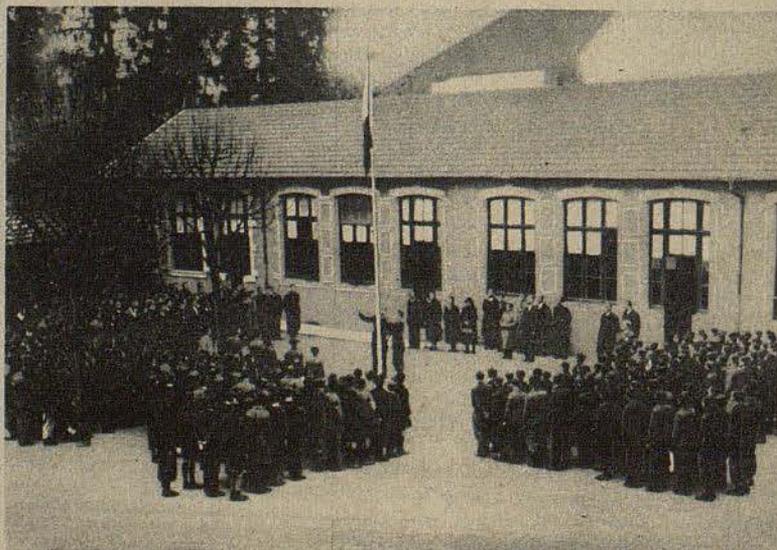
Beaucoup de professeurs réagissent contre cette culture livresque. Ils en voient justement l'inanité, le vain pédantisme. Mais c'est pour tomber dans un défaut peut-être plus grave : ils veulent appliquer la méthode de Montaigne : présenter le pour, le contre, critiquer les deux thèses, et laisser l'enfant choisir. C'est le moyen, croit-on, de former, d'exercer le jugement, d'éveiller l'esprit critique. « Qu'on lui propose divers jugements, dit Montaigne, il choisira s'il peut. »

L'esprit critique est excellent : la vérité est à ce prix. Il n'est pas évidemment question d'en condamner l'usage. Mais enfin, croit-on vraiment élever un enfant en lui apprenant à critiquer à tort et à travers ? Que va-t-il se passer ? Son intelligence s'aiguëra peut-être, mais au détriment de son cœur. Il apprendra à se moquer de toute grandeur, à ironiser à tout propos. L'enfant est naturellement enthousiaste, il a besoin de foi, d'admiration. C'est faire œuvre de mort que de détruire ses élans naturels. La méthode de Montaigne est bonne pour des intelligences déjà formées, pour des personnalités en état de résister à un esprit corrosif.

Notre tort a été de méconnaître l'enfant, de lui appliquer trop une discipline intellectuelle d'adulte.

Au fond de tout cela, il y a une confiance exagérée en l'intelligence : tout dans notre culture s'adresse à la seule intelligence. En l'exerçant au jeu dangereux de la critique, on s'imagine que l'on affermit en même temps les caractères. Bien au contraire : ces jeunes gens trop avertis, trop "malins" n'ont plus guère de sens moral. Il y a quelque chose en eux qui ne vibre plus. Qui ne connaît ces grands lycéens sceptiques et blasés, à la riposte vive, ricaneurs, d'une suffisance ridicule et pédante?... De l'esprit critique qu'on leur a enseigné, ils n'ont retenu que le ton : cela dégénère en gouaille facile, à quoi rien ne résiste. Cette attitude flatte leur vanité, et le prestige qui les entoure leur attire des imitateurs. C'est un tour d'esprit que nous connaissons trop en France, et le lycée en est grandement responsable...

Possible, me dira-t-on ; mais faut-il donc donner aux gens des vérités toutes faites ? Doivent-ils rester passifs ? Un professeur respecte trop la personnalité de ses élèves pour procéder à une sorte de dressage. Certes, il n'est pas question de fabriquer des citoyens selon un modèle standard. Mais, enfin, c'est par ses fruits qu'on juge un enseignement : s'il détruit les forces vives de l'âme, c'est qu'il est mauvais. « Le gain de votre étude, dit précisé-



Ph. Borge. — V. 14875

ment Montaigne, c'est d'être devenu meilleur et plus sage. » Le jeune homme blasé et sceptique n'est pas meilleur...

Un professeur me disait un jour que son rôle, très modeste, consistait à semer l'inquiétude... Non, trois fois non !

L'inquiétude n'est pas toujours féconde, c'est une maladie dangereuse qu'on n'a pas le droit d'infliger aux jeunes gens. Elle affaiblit — elle tue parfois — de toutes façons, elle n'est pas de leur âge.

D'ailleurs, respecter la personnalité de l'enfant c'est précisément respecter sa foi, son idéal ; qui les ébranle abuse de la confiance qu'on lui témoigne et commet un véritable attentat. Le plus étrange c'est qu'en toute bonne foi une foule de professeurs croyaient bien faire en enseignant le doute...

Nous sommes ici au cœur du sujet. Un pli a été pris ; on a fondé tout un humanisme sur l'art de douter ; on a glorifié la neutralité, comme si la neutralité n'était pas la mort de toute pensée, l'arrêt même de la vie spirituelle. Le véritable éducateur ne peut pas être neutre : entre le bien et le mal, le juste et le faux, son devoir est de choisir, de guider, de montrer la voie. Sans doute doit-il apprendre à critiquer. Mais ce n'est là que le début de sa tâche, il doit ensuite juger, orienter le jugement de ses disciples, les aider dans la conduite de leur personnalité intellectuelle. C'est alors qu'il sera digne du nom de chef.

\*\*

Supposons maintenant notre jeune professeur plein de bonne volonté et décidé à dépasser la technique de son enseignement pour atteindre l'action morale. Par delà une critique avilissante il veut vraiment rayonner des vérités saines, former des caractères, éveiller des consciences. Le peut-il ?

Il va se heurter à deux obstacles : d'abord il n'est pas préparé à cette tâche, ensuite l'économie même des programmes l'en empêche.

Il n'est pas préparé... C'est encore là une de ces absurdités dont nous commençons seulement à prendre conscience : pendant plusieurs générations on a livré les enfants de France à des intellectuels sélectionnés par de difficiles concours d'une haute valeur scientifique, sans qu'aucun contrôle moral ou pédagogique se soit exercé sur eux. Contrôle moral ? C'eût été attenter à la dignité de la personne, à la liberté de penser, que de demander des références à un futur maître. Jadis tout Khâgneux devait se soumettre à la "confession" avant de se présenter à l'École Normale : un inspecteur l'interrogeait confidentiellement sur sa vocation, sa famille, etc... Maintenant... rien ! N'importe qui, s'il est assez intelligent, peut élever des enfants : tel est le paradoxe d'un intellectualisme qui a rompu avec le sens commun.

Contrôle pédagogique ? Il ne suffit pas d'être honnête et bien élevé, il faut encore savoir son métier. Or rien ne prépare au métier d'éducateur, ni la licence, ni l'agrégation. Il subsiste un embryon de stage, tourné en dérision par les étudiants. Aussi trop de jeunes gens ne se préparent à l'agrégation

que pour porter un titre, sans aucune vocation réelle pour l'enseignement. Aussitôt que possible ils embrassent une autre carrière ; s'ils n'y réussissent pas, ils font des professeurs aigris, condamnés à un métier qu'ils détestent.

Au sortir du concours, sans la moindre formation professionnelle, le jeune agrégé se voit en face de garçons inconnus. Il a oublié le temps où il était l'un d'eux. Ses études l'ont mûri, mais vieilli ; il n'est plus en communion avec l'adolescent, il le méprise un peu, on le craint. Il lui faudra des années pour apprendre par lui-même ce qu'un institut pédagogique lui enseignerait en quelques mois.

\*\*

Je n'ai fait qu'esquisser le premier obstacle, l'absence de formation professionnelle et morale. En mettant les choses au mieux, en supposant qu'il s'agit d'un "professeur-apôtre" qui prend son métier au sérieux et qui cherche à former des garçons courageux, probes, enthousiastes, comment s'y prendra-t-il avec les plans d'études actuels ? Un programme surchargé de matières qu'il faut parcourir à bride abattue ne permet guère de méditation morale. Tout au plus, de-ci de-là, si l'on y pense, si l'on en a pris l'habitude, peut-on souligner la portée morale de telle doctrine, de telle anecdote. C'est en fait assez rare et l'enfant y est si peu habitué qu'il n'y attache aucune importance : ce n'est pas du programme ! On n'interroge pas là-dessus au bachelot !...

Plus les programmes scientifiques se sont accrus, plus le rendement moral de l'école a baissé — les professeurs de lettres et celui d'histoire sont les seuls à pouvoir, indirectement, toucher les cœurs. Mais que leur part est réduite ! Aussi, pour parer au plus pressé a-t-on chargé le professeur principal, c'est-à-dire le professeur de lettres remis à l'honneur, de faire une heure d'action morale par semaine. C'est un premier pas dans une voie toute nouvelle — ou plutôt oubliée.

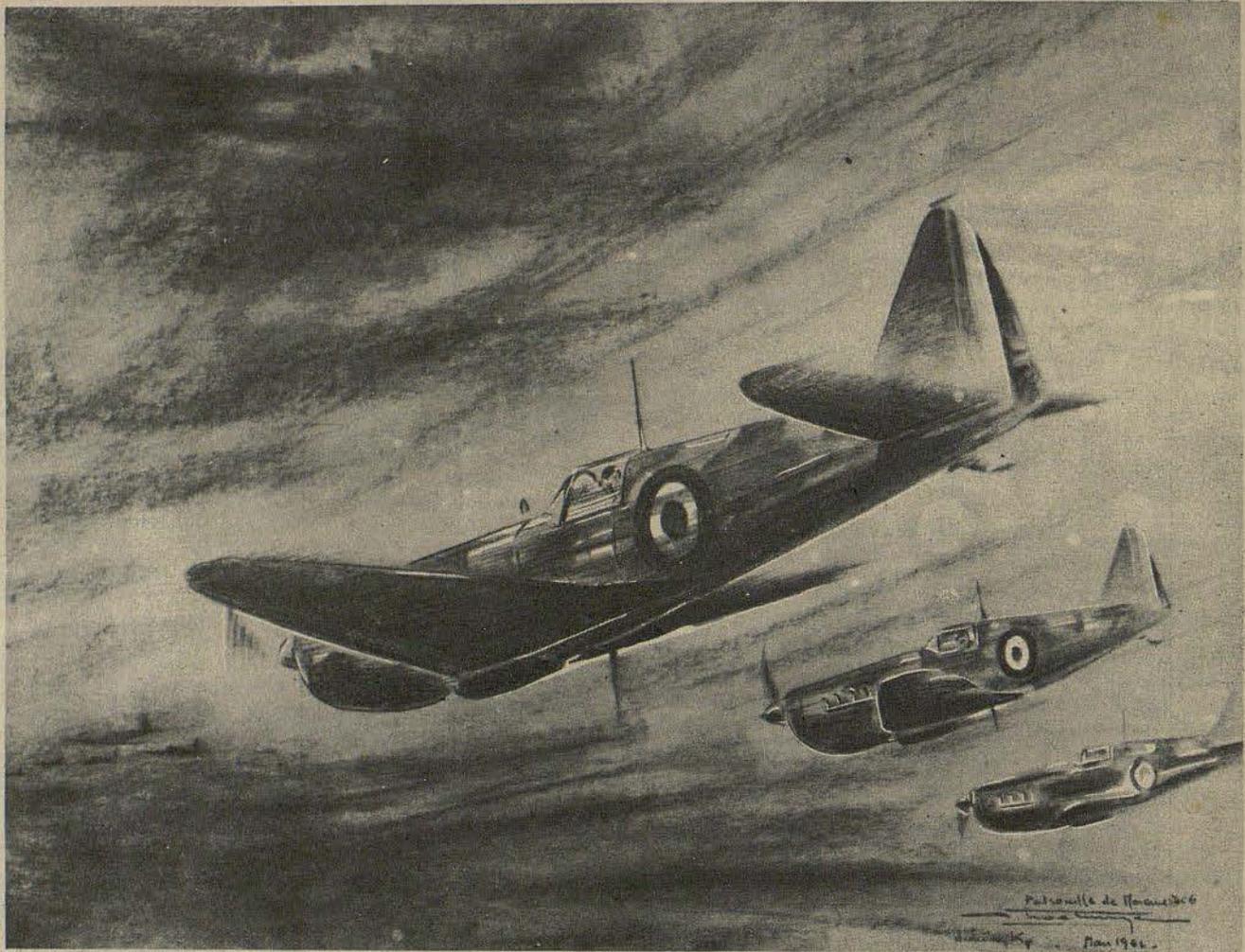
Ce n'est pas une solution. Il faudrait que l'action morale se manifeste tout au long de l'enseignement ; et non seulement sous forme de leçons théoriques, mais par la pratique : tenir compte dans les palmarès des qualités morales et non seulement de la réussite de l'élève le plus brillant ; s'efforcer de sortir d'un enseignement tout littéraire où l'esthétique et la critique tiennent la première place, pour insérer des devoirs, des exposés, des discussions d'élèves sur les valeurs morales : elles passionnent à cet âge-là beaucoup plus que l'étude des réformes de Malherbe... Enfin par l'exemple, la régularité, le sérieux de son travail professionnel, entraîner les garçons qui ne demandent qu'à croire, et à aimer leur maître.

Et c'est encore par cette puissance de l'exemple qu'un professeur peut tout le bien — ou tout le mal. Il s'agit là d'un effort personnel dont chacun, en définitive, reste seul responsable : personne ne saurait l'imposer, mais tous les professeurs de France unanimes sauront le faire s'ils écoutent au fond du cœur l'appel de la Patrie ; il s'agit d'un devoir sacré : la jeunesse nouvelle, donc l'avenir du pays, en dépend pour une grande part.

Jean ONIMUS,  
Professeur au Lycée de Nice.



# C I E L D E



# M A D A G A S C A R

P A R J A C Q U E S F A U G E R A S

**MAI 1942**

Aux premiers jours de mai, le Commandement de l'Air de la Grande Ile a fait transmettre l'ordre d'alerte. La Grande-Bretagne — une fois de plus — attaque un territoire français.

Il n'y a guère d'illusions chez les aviateurs, mais dans les escadrilles la préparation au "baroud" ranime la confiance. Il suffit d'ailleurs que le chef ait parlé.

Ce chef est un des premiers parmi les aviateurs coloniaux français. Il y a une année seulement que la "Ville de Rouen" l'a amené de France. Canonnier volontaire en 1916, il termine la guerre comme officier breveté observateur en avion. Il se dépense sans compter au moment de l'offensive de juillet 1918. Une grave

blessure l'oblige à quitter le front. Il sera guéri à temps pour participer à la campagne de Pologne.

Affecté aux formations du Levant, puis du Maroc, il gagne cinq citations.

Il trouve sa voie dans le ciel d'Afrique et fait partie de ces premiers équipages qui vont tracer le réseau aérien du désert. En 1930, il prend part aux recherches de la mission Goulette, tombée dans l'immensité des sables. Une année plus tard, il reconnaît la piste définitive Reggan-Gao, effectuant plus de 50 heures de vol sur le Sahara et s'éloignant à plus de 80 kilomètres des pistes.

Tel est le Lieutenant-Colonel Georges Andrieu, commandant supérieur de l'Air à Madagascar.

Ce chef commande à peine à quelques esca-



Le Lieutenant ROSSIGNEUX

drilles montées par des équipages d'élite. La chasse protège en particulier la baie de Diego-Suarez, sur laquelle va s'abattre l'agression britannique. Une attaque foudroyante de la Fleet-Air (1), en quelques secondes rend indisponibles, au sol, des avions de la défense. C'est alors que le Lieutenant Jean Rossigneux se dresse pour galvaniser la défense du terrain. Les avions ennemis continuent le mitraillage au sol. Rossigneux commande la riposte, mais bientôt une balle l'atteint en pleine poitrine. Il est tué au sol l'arme à la main. Rossigneux était un des jeunes officiers de l'Armée de l'Air promis à la plus brillante carrière. Quand la guerre éclate, il vient de sortir de l'Ecole de l'Air et de subir un court stage dans la 52<sup>e</sup> Escadre de Reconnaissance du Bourget. Il passe bientôt dans la chasse et le voici à l'entraînement à la 1<sup>re</sup> Escadrille du 1<sup>er</sup> Groupe de la 1<sup>re</sup> Escadre de Chasse à Etampes. Les hostilités éclatent. Missions de couverture au-dessus de Namur, de Montherme, accompagnement de bombardiers, surveillance sur zone au-dessus de la région parisienne se succèdent. Le Lieutenant Rossigneux accomplit plus de 50 missions de guerre et remporte 4 victoires, dont 2 seulement seront officiellement homologuées. Il faut avoir entendu son chef de guerre, le Capitaine Coutaud, commandant de l'Escadrille des Archers, la première du 1/1 (2), parler de ce camarade de combat pour mieux connaître le jeune chef qui vient de disparaître.

Après juin 1940, il a demandé un commandement aux Chantiers de "Jeunesse et Montagne" dans les Alpes, pour insuffler aux plus jeunes la passion de Servir et le sens du Devoir. Quand l'Armée de l'Air demande des volontaires pour les postes lointains et dangereux, il s'inscrit un des premiers et moins d'une année après son arrivée à Madagascar, il accomplit le sacrifice suprême.

A côté de celui de Jean Rossigneux, comment ne pas citer aussi l'exemple de l'Adjudant Dirtsch. Pilote d'un avion de reconnaissance, qui est bientôt gravement touché et prend feu, il restera jusqu'au dernier moment à son poste, permettant à ses coéquipiers l'évacuation du

(1) "Aviation de la Marine" (formations de porte-avions).  
 (2) Dans la numérotation adoptée par l'Armée de l'Air, le premier chiffre indique le numéro du Groupe, le second chiffre (romain) indique le numéro de l'Escadre.

bord. Quelques instants après, Dirtsch s'écrase au sol.

\*\*

Mais à côté de cette aviation militaire fidèle à sa jeune et glorieuse tradition, l'honneur de Madagascar restera d'avoir compté dans son aviation civile un Assolant. Figure longtemps inexactement connue, la mort en combat du Capitaine de réserve Jean Assolant fait connaître le vrai visage de ce chef, de ce meneur d'hommes que la gloire avait maquillé pour certains en vedette internationale. C'est qu'avant de devenir cette vedette, Jean Assolant avait d'abord été un sous-officier appliqué de l'Armée de l'Air, dont son ancien chef, le Général Weiss, disait qu'il était tout entier dans ce mot : VOLONTE. Par cette lente formation de patience, de travail méthodique, Assolant devient ce "bon ouvrier du large" qui donnera son nom à la ligne de France-Madagascar, comme Jean Mermoz le donna à la ligne France-Amérique du Sud.

De sa traversée de l'Atlantique sur "L'Oiseau Canari" en 1929, avec Lotti et Lefèvre, il n'a rapporté aucune des ivresses du triomphe. Il restera toujours, dans le travail et l'application quotidienne, celui qui, pendant sept années, permettra aux colons, aux soldats, aux marins de Madagascar de recevoir en quelques jours les nouvelles de France.

Aussi, pendant la guerre, il reprend sa place dans la carlingue d'un avion de chasse. Il gagne trois citations.

Bientôt de retour dans la Grande Ile, il se met de nouveau "aux commandes". Son rôle s'est agrandi. Il s'est engagé dans les camps de la Révolution Nationale et mène le combat pour la cause française avec le prestige qui s'attache à son nom.

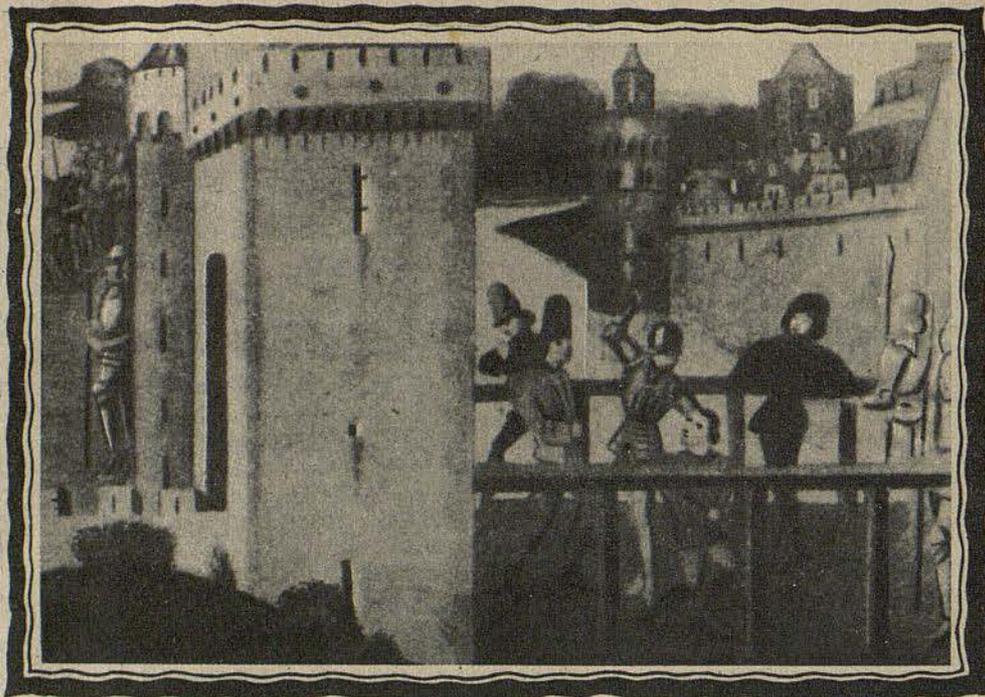
Jean Assolant disparaît sur la terre lointaine qui était devenue un peu "sa chose" — de la même façon que le successeur de Mermoz, Guillaumet, en PLEIN CIEL, INJUSTEMENT FRAPPE PAR L'ANCIEN ALLIÉ.

Jacques FAUGERAS.



ASSOLANT.

Col. part.  
 V. 47033-47034



Assassinat de JEAN SANS PEUR à Montreuil.

# LES DEUX CRISES DE LA GUERRE DE CENT ANS

PAR

LEVIS MIREPOIX

II



**D**ANS cette France disloquée éclatait en même temps que la colère des métiers, la colère des champs.

L'histoire peut présenter de l'agrément quand elle raconte, mais elle n'est vraiment de l'histoire que quand elle explique.

Cherchons le sens de ces colères paysannes qu'on a nommées les Jacqueries et dont la principale, déchaînée en 1358 pendant la captivité d'un roi de France et l'occupation étrangère, a été tant de fois mise en avant par les détracteurs de la féodalité.

A-t-elle été vraiment, selon le mot d'un historien d'ordinaire plus réfléchi, « l'explosion d'un horrible trésor de haine et de vengeance que les générations s'étaient transmises en expirant sur la glèbe » ?

Dans ce cas il faudrait admettre que le paysan de France, que tous les historiens, anciens et modernes, que toute la littérature spontanée du moyen-âge, tous ces fabliaux malicieux qui sont la chanson d'un peuple en éveil, ont peint alerte et prompt, aurait, pendant quatre siècles d'inertie, souffert un joug insupportable ! Ce serait lui accorder une patience que l'on n'est guère accoutumé à trouver dans le caractère français. Ce serait faire

une sorte d'injure à nos ancêtres, parce que l'éventail si vite étendu des ascendances en remontant le temps, l'enchevêtrement des générations, le mouvement perpétuel des familles, font que tout Français d'aujourd'hui descend à n'en pas douter de quelque paysan du haut moyen-âge.

Ne l'avons-nous pas vu, ce paysan, en ses constitutions autonomes, avec son bétail et ses instruments agricoles proclamés insaisissables par des rois comme Philippe le Bel, exercer au sein de la féodalité un métier, rude comme tous ceux d'alors y compris celui de chevalier, et y occuper une place respectée ?

D'ailleurs, il est matériellement inexact que le paysan ait passé les précédents siècles dans cette immobilité opprimée et cette rage muette qui, selon une vue étrange, devait faire explosion contre la féodalité, juste dans le moment que, presque tous ses rouages faussés ou cassés, elle cessait d'être elle-même ! Mais non ! le paysan a défendu ouvertement ses droits tout le long du moyen-âge, ainsi que tous les contribuables et que tous les administrés de tous les temps à l'égard des fonctionnaires publics.

Cette défense était beaucoup plus souvent pacifique qu'armée — preuve éclatante qu'elle était admise.

En un chartier privé (1), c'est-à-dire à la source même, et à une source qui ne saurait avoir rien d'exceptionnel, nous avons recueilli les impressions que voici :

(1) Cartulaire de Mirepoix.

Le seigneur ne manquait pas d'égards envers ses vassaux. Quand le bourg principal fut détruit par une inondation, il offrit, moyennant une redevance légère — qui avait surtout pour but de maintenir ses droits — le bois et le sol pour le reconstruire en meilleure place. Cependant, lui et ses successeurs — administrateurs généralement peu exigeants — se trouvèrent en fréquentes contestations avec les habitants et soutinrent contre eux de nombreux procès. Les uns et les autres étaient jaloux de leurs droits et cherchaient plus à en gagner qu'à en perdre. Mais on n'a vraiment pas l'idée en tout ceci d'une population opprimée. Au contraire, on la voit en pleine action politique.

La féodalité n'a jamais prétendu changer la nature humaine. Si d'autres systèmes y songent, celui-ci s'est borné au contraire, selon un mot de Fustel de Coulanges, à s'en tenir le plus près possible. On ne saurait donc voir dans la Jacquerie, ni en théorie, ni en pratique, une revendication désespérée contre une organisation sociale dans laquelle une large place a toujours été laissée aux contestations de fait et de droit.

Un beau jour la machine s'arrête de tourner parce qu'un corps étranger, s'y insinuant, en a cassé les rouages. En même temps son régulateur suprême lui est ôté. Reportons cette image sur le plan des événements.

Nous sommes au milieu du quatorzième siècle, au début de la guerre de Cent Ans, à une des plus tristes époques de notre histoire.

Notre continuité dynastique en ligne masculine — qui garantit tant de fois l'indépendance nationale et la paix intérieure — se trouvait compromise par les prétentions du roi d'Angleterre Edouard III. En face de ce souverain de valeur, nous n'avions plus un Philippe le Bel, dont la haute intelligence politique le mettait de pair avec un adversaire comme le fut Edouard I<sup>er</sup>. Nous avions les deux premiers Valois qui, bien que braves chevaliers, ne figuraient point parmi nos rois les meilleurs. Rappelons la situation. Philippe II avait perdu sur terre la bataille de Crécy et sur mer la bataille de l'Écluse. Jean le Bon, encore plus malheureux, était prisonnier des Anglais après la défaite de Poitiers. Son fils Charles — qui, lui, devait, en sa glorieuse sagesse, relever la France d'une de ses chutes les plus profondes — ne jouissait, pour le moment, comme Dauphin régent, que d'une autorité provisoire contestée et dont il n'avait pris encore qu'une conscience un peu hésitante, au milieu du désarroi où il l'avait assumée.

La seigneurie, autour de laquelle s'était créée autrefois la cohésion féodale, était décimée et ruinée par les batailles et les rançons. Moralement, tout cet édifice féodal français, reposant sur la foi et l'hommage, était ébranlé du fait que les vassaux immédiats des fiefs que possédait en France le roi d'Angleterre se trouvaient entraînés en sa guerre contre le roi de France. La contestation qui s'élevait autour du trône lui enlevait sa puissance arbitrale. Et beaucoup hésitaient encore à adopter fermement cette loi de succession claire et précise sur laquelle s'appuie toute l'histoire de la vieille France.

\*\*\*

Entre temps, l'Anglais, vainqueur, licenciait sur place ses troupes soldées, de sorte que brusquement

ces routiers se trouvèrent lâchés sur la France comme une bande de loups affamés. Et un grand nombre de châteaux-forts, dont les maîtres étaient loin ou démunis de ressources pour en assurer la défense, furent saisis par des aventuriers de tous pays : Brabançons, Flamands, Gallois, Bretons, Gascons et Allemands. Ils devinrent des repaires de bandits après avoir été pendant des siècles les points d'appui de la vie rurale.

De là cette légende qui a voulu faire, par une extension abusive, d'un état de crise un état constant.

D'ailleurs, le Dauphin régent s'empressa d'envoyer par toute la France des instructions pour que fussent hâtivement remises en état les forteresses libres, afin que, comme aux siècles lointains, le donjon et l'armure oppriment la poitrine de pierre et la poitrine humaine à la poussée de la barbarie.

Quant à ce qui restait de noblesse valide, il y en eut certainement quelques-uns qui, oubliant pourquoi ils étaient faits, se laissèrent aller à ce souffle de décadence, certains poussés par le désespoir et la ruine, d'autres par une mauvaise nature, d'autres qui, capturés et n'ayant pas de quoi se racheter, acceptèrent, en guise de rançon, de rester parmi les routiers.

Tant s'en faut que la plus grande et la meilleure partie de la seigneurie ne s'écartât de son rôle traditionnel.

Des chefs comme le vicomte de Lévis Lautrec et le vicomte de Polignac, unis à la milice des communes pour défaire les pillards en bataille rangée, ne constituent pas des exceptions. On vit même un prince du sang, Jacques de Bourbon, — ancêtre de tous ceux d'aujourd'hui, — à la tête d'une nombreuse chevalerie, périr avec son fils près de Lyon en chargeant les routiers. Et c'est Michélet qui lui a rendu cet hommage : « Le premier titre des Capet est la mort de Robert le Fort à Bissarte ; celui des Bourbons, la mort de Jacques à Brignais : tous deux tués en défendant le royaume contre les brigands. »

Ces brigands avaient enfoncé leurs griffes en toutes les provinces de France et dominaient par la terreur dans les régions qu'il ne leur avait pas plu de dévaster. Certains se piquaient de quelque galanterie et se donnaient des allures chevaleresques. Ce n'était qu'un déguisement. On les vit cerner Avignon et rançonner le Pape. Mais aucun d'eux ne semble s'être élevé de l'idée de rapine à l'idée d'organisation d'une conquête. Ils n'étaient qu'un fléau. On ne saurait mieux les comparer qu'à ces "gangsters" qui, de nos jours, ont si longtemps réussi à s'imposer impunément dans un grand pays civilisé tel que les États-Unis. Il ne faut pas s'étonner outre mesure si la France du XIV<sup>e</sup> siècle a eu tant de mal à s'en défaire. Il fallut, à la fin, que du Guesclin les emmenât guerroyer en Espagne au service d'Henri de Transtamare.

Pendant cette période, comme plus tard, pendant les guerres de religion, oui, les paysans ont vraiment souffert. Les bourgeois des villes pouvaient respirer à l'abri de leurs murailles. Les paysans, qui naguère avaient toujours vu s'ouvrir les portes du château pour les recevoir eux et leurs troupeaux, quand survenait le danger, les trouvaient la plupart du temps abandonnés, dépourvus de leurs défenseurs ou occupés par les loups. Et quand flambaient leurs chaumières, ils n'avaient plus qu'à s'en aller grelotter au fond des forêts et des grottes.



CHARLES V.

Du Languedoc, des villages entiers se réfugièrent jusqu'en Catalogne.

Au centre de la France, autour de Paris, la fuite n'était pas possible. Il fallait souffrir et périr sur place en des cachettes fragiles. Alors, dans l'âme paysanne se produisit un revirement qui n'attendit pas, comme on l'a dit, des siècles, mais à peine deux ans. Et c'est tout à l'éloge de la valeur paysanne d'ailleurs.

duisit un revirement qui n'attendit pas, comme on l'a dit, des siècles, mais à peine deux ans. Et c'est tout à l'éloge de la valeur paysanne d'ailleurs.

La bataille de Poitiers — date de l'effondrement des pouvoirs publics — est de 1356. La grande Jacquerie est de 1358.

Aussi loyal qu'il avait été à donner son acquiescement et à le maintenir à la féodalité qui le protégeait, aussi prompt fut-il à la rendre responsable de cette carence qui le laissait en proie, lui, sa femme et ses enfants, à la misère, à la douleur, au désespoir et à la mort.

Tandis que l'essai de gouvernement populaire tenté par Etienne Marcel à Paris tournait en situation révolutionnaire et que le Dauphin Charles, après le massacre des maréchaux de Champagne et de Normandie, quittait Paris et tentait de bloquer la capitale, les paysans, déjà hors d'eux-mêmes, croyant que ces mesures étaient dirigées contre eux, firent éclater la Jacquerie.

Il y a presque toujours une part de malentendu dans le déchaînement des grandes émeutes et il y a presque toujours aussi des griefs justifiés. Toujours, enfin, suit la fureur aveugle. Avec une promptitude terrible, une promptitude de cataclysme, les paysans, en foules brusquement rassemblées, se ruèrent sur les châteaux. Gare à ceux qui se gardaient mal ! Et nous avons vu qu'il y en avait beaucoup. Vieillards, enfants, châtelaines et pages aux yeux agrandis d'effroi, tout y périt.

Parfois, se saisissant d'un chevalier qui avait quelque réputation militaire, ils le forçaient à les commander sous peine des pires supplices.

Cependant la Jacquerie fut loin de s'étendre à toute la France. Elle sévit surtout dans les provinces qui entou-

raient Paris. Elle n'eut pas un caractère général. En plusieurs endroits où les châtelaines avaient su se faire aimer, on vit les paysans du lieu prendre leur parti contre les agresseurs. En un grand nombre de régions, aucun soulèvement rural ne se produisit et l'on voyait au contraire seigneurs, bourgeois et paysans rester unis contre les routiers.

Les exploits de la douleur et de la misère ne sont pas les seuls à l'actif des paysans de cette période. Et l'on compte parmi eux d'inoubliables héros qui, ne voulant pas devenir Anglais, malgré les traités, tournaient leur fureur contre l'envahisseur. Tel ce Grand Ferré — le colosse au grand cœur — qui, tout mourant de fièvre, sortait de son lit pour assommer une troupe compacte d'ennemis se ruant à sa porte.

Les Jacques furent écrasés par le Comte de Foix et le Captal de Buch à la bataille de Meaux.

Alors un grand politique, énergique et doux, ce même Dauphin, devenu Charles V, qui avait vite appris son métier de fédérateur royal dans un des plus sanglants tourbillons de désordre qui aient agité le pays, prit en mains les affaires, évinça l'étranger, y engagea par les expéditions de son amiral Jean de Vienne sur les côtes anglaises le messager de Limoges et les ravages du Prince Noir, et en très peu de temps rendit de la sécurité et du mieux-être à cette France féodale à laquelle, loin d'avoir voulu la renier, la colère des paysans ne reprochait que de se défaire. Tant il est vrai que, même quand il se fâche et semble tout vouloir détruire, le paysan de France garde toujours éveillé en un coin de son cœur l'instinct de ce qui est durable.

Charles V fut un roi pensif. De complexion fragile, il choisit un collaborateur qui fut tout action. D'un petit chevalier breton disputeur qui ne cherchait que plaies et bosses, il fit un connétable de France ; et l'humeur farouchement individuelle, la hargne et l'astuce de Du Guesclin, satisfaites par l'emploi de ses talents militaires, galvanisées par la clairvoyance d'un sage, s'acharnèrent contre l'envahisseur et tournèrent tous les flamboiements de son épée au profit du destin national.



Le Bol des Ardents Avroniques de Ronsort.

Photos Hachette.  
V. 47035 à 47037.

# La Révolution Nationale se fait-elle ? Oui, par les corporations de métiers.

*A VILLEFRANCHE-SUR-SAONE, les ouvriers, les employés et les patrons du Textile suivent le Maréchal et, par l'ASSOCIATION DE SOLIDARITÉ CORPORATIVE DU TEXTILE DE VILLEFRANCHE-SUR-SAONE ET DE LA RÉGION, tentent de surmonter la crise qui pouvait emporter leur métier et, ainsi, diminuer le patrimoine Français.*

Ces réalisations sont simples et commencent modestement. Mais, faites au moment où l'industrie cotonnière, effroyablement touchée par la coupure avec ses centres de ravitaillement du Nord et de l'Est, connaissait un chômage sévère, jamais atteint jusqu'à ce jour, au moment donc où cette industrie traversait sa crise la plus grave, elle faisait un effort social jamais égalé, un effort social qui dépasse tout ce que nous aurions pu imaginer avant la guerre. D'où vient le miracle ? De notre union.

Devant les misères menaçantes et généralisées, nous avons eu la sagesse de nous grouper et de faire front ; aussi pouvons-nous affirmer fièrement qu'il n'y a pas chez nous de misère noire, de misère sans espoir, et ce résultat, nous l'avons obtenu par nous-mêmes, comptant uniquement sur nous-mêmes, et sans avoir sollicité de l'État la moindre subvention.

Au moment du péril, tout naturellement, instinctivement, nous nous sommes groupés autour du métier parce que, au temps de sécurité, au temps de prospérité, ce métier nous réunissait chaque jour sous le toit de la même usine et, lorsque les jours sombres sont venus, c'est vers lui que nous nous sommes tournés et, parce que nous avons eu la sagesse de rester unis dans le malheur, le métier a répondu à notre appel. Voilà la grande leçon ; elle vous montre la force de la solidarité.

Nous avons réalisé des œuvres corporatives de secours ; des œuvres si l'on peut dire de distribution de richesses, richesses amassées par le métier ; mais, en plus de ces œuvres de distribution, notre métier a animé des œuvres de création de richesses et celles-là sont particulièrement intéressantes car nous ne sortirons de la misère présente qu'en créant inlassablement de nouvelles richesses.

Ces richesses, ce sont notamment les champs corporatifs, le couronnement des réalisations sociales ; mais avant d'en arriver à cette véritable matérialisation de solidarité corporative, il faut savoir comment des hommes de bonne volonté ont pu faire ce qui aurait paru impossible autrefois. Les comptes rendus de ces activités qui paraîtront dans les prochains numéros, montrent la marche ascendante de ses efforts. Leur simple lecture conduira d'autres Français, dans d'autres métiers, à tenter, comme le Maréchal l'a dit :

« En réalité, les causes de la lutte des classes ne pourront être supprimées que si le prolétaire, qui vit aujourd'hui accablé par son isolement, retrouve dans une communauté de travail les conditions d'une vie digne et libre, en même temps que les raisons de vivre et d'espérer.

Cette communauté, c'est l'entreprise. Sa transformation peut, seule, fournir une base à la profession organisée, qui est elle-même une communauté de communautés. Cela exige qu'une élite d'hommes se donne à cette mission. Ces hommes existent parmi les patrons, les ingénieurs, les ouvriers.

C'est d'abord à eux que je fais appel. Je leur demande :

1° De se pénétrer de la doctrine du bien commun au-dessus des intérêts particuliers ; de s'instruire des méthodes d'organisation du travail capables de permettre à la fois un meilleur rendement et plus de justice en donnant à chacun sa chance dans l'entreprise et dans la profession ;

2° De s'informer des réalisations sociales qui existent déjà et que des hommes clairvoyants et généreux ont su accomplir en dépit des difficultés de tous ordres qui, dans le passé, entravaient leurs efforts.

Ainsi, peu à peu, par l'action de tous, une œuvre définitive s'accomplira sous l'autorité et avec l'encouragement de l'État. »

***Si vous voulez vous documenter, adressez-vous à l'ASSOCIATION DE SOLIDARITÉ CORPORATIVE DU TEXTILE DE VILLEFRANCHE-SUR-SAONE ET DE LA RÉGION, 8, rue de la République à Villefranche (Rhône), qui vous procurera :***

**Brochure illustrée sur les Champs Corporatifs : Francs 14,50. — Documentation, modèle de statuts.**

**C<sup>IE</sup> DE DRAGAGES  
ET  
D'ENTREPRISES  
MARITIMES**

**LIGONNET & C<sup>IE</sup>**  
Capital 14.300.000 Frs  
22, B<sup>d</sup> du Front-de-Mer  
**ORAN**

**DRAGAGES  
DEROCTAGES  
CONSTRUCTION  
DE QUAIS  
ET JETÉES  
TRAVAUX  
SOUTERRAINS**

Adresse Télégr. : **TILBURIAN**  
**CODÉ A-Z**  
Tél. : **Direction 206-17 et 241-58**

**LA LÉGION ÉTRANGÈRE**

— PAGES DE —  
**L'EMPIRE FRANÇAIS**

Revue Illustrée  
Militaire et Coloniale

38, RUE VACON  
**MARSEILLE**

Le Numéro ..... 11 frs  
L'Abonnement d'un an .... 50 frs



SOMMAIRE  
du Numéro d'Août :

Ferdinand Philippe d'Orléans  
1810-1847  
Nos troupes marocaines vont avoir  
trente ans. Par le Général Niessel  
Le 41<sup>e</sup> R.M.I.C. pendant la Campa-  
gne 39-40. Par le Général Blaizot  
Ce que fut le XI<sup>e</sup> Etranger.  
Par Georges R. Manue  
A la mémoire... Par Jean Marquet  
Prétoriens des Sables.  
Par Henry Lanney  
La Suisse guerrière au service.  
Etranger. Par le Génl Bordeaux  
Les Suisses et la Légion Etrangère.

*Pour vos Fêtes de Famille,  
Pour vos Amis,*

**EXIGEZ**  
de votre Fournisseur

les

**GRANDES  
MARQUES**

**Royal Melchior**  
CARTE OR

Grand vin mousseux  
Méthode Champenoise

**Impérial Bourgogne**

**Châteauneuf-du-Pape**

DE

**L. RICARD & C<sup>ie</sup>**  
VINS FINS  
**BELLEVILLE (Rhône)**

**Malteries  
Franco-Suisses**

S A.

Capital 9.000.000 de francs



SIÈGE SOCIAL  
**ISSOUDUN**  
(INDRE)



USINES :  
**ISSOUDUN (Indre)**  
**LE PUY (Hte-Loire)**  
**LOUVAIN (Belgique)**

**ÉTABLISSEMENTS  
M. DUBAN**



19  
Rue Parmentier



**SAINT-ÉTIENNE**

**SOCIÉTÉ  
D'EXPLOITATION  
des  
FILATURES**

et

**TISSAGES  
de  
L'ARSENAL**

217, Avenue Albert-1<sup>er</sup>  
**à CASTRES (Tarn)**

Tous fils et câbles pour l'électricité

LE SUCCÈS  
DE VOTRE  
MATÉRIEL

national qui est un fil

**LE FIL  
DYNAMO**

LYON

Spécialités : Fils de bobinage isolés  
à la soie au coton au  
papier, à l'amiante, etc.  
Fils émaillés...

Câbles souples, Fils sonnerie  
Fils câbles, cordons pour T.S.F.

**LES  
MOULINS  
RENÉ  
ESCLAPEZ**

**RELIZANE**  
(ALGERIE)

**ÉTABLISSEMENTS  
Gustave BOURRIANT  
SAINT-AMAND (Cher)**

*Fabrique dans ses  
Usines, tous les  
Articles de pêche*

(Vente aux marchands d'arti-  
cles de pêche seulement)

**MANUFACTURE  
PIERRE  
BARTHES**



**LABASTIDE-ROUAIROUX**  
(TARN)

# Les Paroles et les Ecrits du Maréchal Pétain

*Encore un nouveau Livre!...  
Oui, mais ne ressemblant à  
aucun de ceux, similaires,  
déjà parus.*

**Plus de 300 pages**  
tirées en 2 couleurs

Une couverture en papier  
chiffon d'Auvergne qui en  
fait une véritable édition  
de luxe, au format 18×23.

VOUS Y LIREZ :

Les Discours, Messages et Ecrits du  
Maréchal de Juin 1940 à Janvier 1942.  
des articles de Presse, le Message au Pays  
du 11 Octobre 1940.

CE LIVRE EST VENDU AU  
PRIX EXCEPTIONNEL DE

**30 Francs**

*Un important ouvrage qui doit être  
dans toutes les mains Légionnaires.*

## ENTREPRISE D'ACCONAGE ET DE REMORQUAGE

Société anonyme au capital de 3.600.000 francs

**Voute 74, Quai Nord, ALGER**

Téléphone : 275-50, deux lignes  
Télégrammes : Accoremo Alger

EMBARQUEMENTS ET DÉBARQUEMENTS  
CHALoupES A VAPEUR POUR REMORQUAGE  
CHALANDS ET APPARAUX

Grues et Pontons à Bigue — Remorqueurs et  
Matériel de Sauvetage — Scaphandriers

## SOCIÉTÉ ANONYME DES TALCS DE LUZENAC

au capital de 4.000.000 frs  
**LUZENAC-S.-ARIÈGE**  
(ARIÈGE)  
FRANCE



TALCS EN POUVRE  
POUR PARFUMERIE  
ET TOUS USAGES  
INDUSTRIELS

## EAU-DE-VIE PUR VIN



Qualité extra supérieure  
absolument remarquable  
par nouveaux  
alambics  
perfectionnés

Distilleries AFRIKA S. A. ANCIENNES DISTILLERIES HENRI VIDEAU  
4, Rue Commandant-Lamy — ALGER

## CIGARETTES

# JOBERT

*Les plus réputées des  
cigarettes algériennes*

Rue d'Aumal

MOSTAGANEM (Oran)



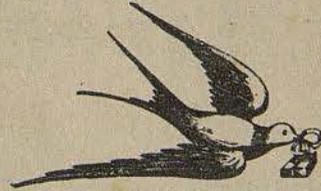
**LES GANTS**  
**ÉMILE ROCH**  
COMMISSION - EXPORTATION  
**SAINT-JUNIEN**  
(HAUTE-VIENNE)

LA QUALITÉ  
D'AUTREFOIS  
**GANT DESLYS**

L'ÉLÉGANCE  
D'AUJOURD'HUI

**SAINT-JUNIEN**  
(HAUTE-VIENNE)  
TÉLÉPH. 2

ÉTABLISSEMENTS  
**MENIGAULT** \* \* \* \* \*  
S. A. R. L. CAPITAL 1.000.000  
PAPETERIES ET CARTONNAGES  
Siège Social : SAINT-JUNIEN (H<sup>te</sup>-Vienne)



MARQUE  
DÉPOSÉE  
**Fabrique de Papiers**  
Cartons ondulés — Boîtes  
pliantes — Tous Emballages

**FABRIQUE  
DE GANTS**

**F. RATINAUD**

**SAINT-JUNIEN**  
(HAUTE-VIENNE)

MANUFACTURE  
de  
**GANTS de PEAU**  
en tous Genres

**MOREAU**

2, Rue Lakanal  
**SAINT-JUNIEN**  
(Haute-Vienne)  
TÉLÉPHONE 171

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE  
DES PAPETERIES DU LIMOUSIN



EPI D'OR  
Téléph. 11 et 70  
**St-JUNIEN** (Haute-Vienne)

MANUFACTURE  
DE  
**GANTS DE PEAU**

**RIGAUDY & C<sup>o</sup>**

SAINT-JUNIEN (H<sup>te</sup>-Vienne)  
Téléphone : 76

**GLACÉ, LAVABLE ET TANNÉ**

MANUFACTURE de FEUTRES  
— POUR PAPETERIES —  
ET AUTRES INDUSTRIES

**R. DEPLAND  
& SES FILS**

**SAINT-JUNIEN**  
(HAUTE-VIENNE)  
TÉLÉPHONE 22



4<sup>ème</sup> 1700

gantiers

— Les Successeurs de —  
**P. CODET & TEILLIET**  
**St-JUNIEN (H<sup>te</sup>-Vienne)**

**SOCIÉTÉ DES PAPIERS  
ET SACS DE ST-JUNIEN**

Téléphone N° 13

**FABRIQUE DE PAPIERS**  
en tous Genres

**MANUFACTURE DE SACS**  
mécaniques et à la main

ONDULÉ  
IMPRESSIONS  
**TOUS les EMBALLAGES**

**MANUFACTURE DE FEUTRES**  
pour papeteries et autres industries

**Le Feutre du Centre**

**A. MARCHAT,  
F. JOUANNY  
et J. TINTAUD**

USINE HYDRAULIQUE  
DU PONT-A-LA-PLANCHE

**SAINT-JUNIEN**  
H<sup>te</sup>-VIENNE

**USINES HYDRAULIQUES**  
du Bas-Moulin  
et du Chatelard Réunies

**FABRIQUE DE FEUTRES**  
en Tous Genres  
POUR PAPETERIES ET  
AUTRES INDUSTRIES

**DUSSOULIER  
& CHEVRIER**

SAINT-JUNIEN  
(Haute-Vienne)

TÉLÉPHONE N° 68

MANUFACTURE DE SACS  
PAPIERS EN TOUS GENRES

**CHAMBON  
& PRANEUF**

SAINT-JUNIEN (H<sup>te</sup>-Vienne)  
TÉLÉPHONE : 21

MANUFACTURE FRANÇAISE

DE GANTS DE PEAU  
**SAINT-JUNIEN**

TÉLÉPHONE 2-12

MANUFACTURE DE PAPIERS ET SACS  
EN TOUS GENRES  
EMBALLAGES

**ARMAND RIVET**  
SAINT-JUNIEN (H<sup>te</sup>-Vienne)

Téléphone : 1

**COOPÉRATIVE  
DE PAPIERS ET SACS**

Chemin du Goth - Tel. : 226  
**SAINT-JUNIEN** (Haute-Vienne)

Papiers et Sacs  
Emballage - Imprimerie

MANUFACTURE DE SACS EN PAPIER  
en tous genres

**A. BONNEAU Fils**  
**SAINT-JUNIEN**

(Haute-Vienne) Téléph. n° 50

MANUFACTURE DE SACS

**IMBERT & C<sup>ie</sup>**  
**SAINT-JUNIEN**

(Haute-Vienne) TÉL. 44

MANUFACTURE DE GANTS DE PEAU  
EN TOUS GENRES

**J. PASCAUD**  
Boulevard Victor-Hugo  
**SAINT-JUNIEN**

(Haute-Vienne)

**GANTERIE COOPÉRATIVE  
DE SAINT-JUNIEN**

TOUTE LA FABRICATION DU GANT  
SANS INTERMÉDIAIRE



# A la place d'honneur dans chaque foyer : le portrait en couleurs du Maréchal

**15 francs**

au profit  
du

**SECOURS  
NATIONAL**

Ce portrait en couleurs est le plus réussi de ceux qui ont été faits de notre Chef.

Il figure à la place d'honneur dans chaque foyer légionnaire, dans toute demeure française.

Si vous l'avez déjà, faites-en cadeau à un Ami, à une personne qui vous est chère ; c'est un présent toujours apprécié.

Ce portrait est en vente dans chaque section locale de la Légion.

**SOCIÉTÉ MÉDITERRANÉENNE**  
de Combustibles d'Affrètement et de Transit

1, Boulevard de France, 1  
**ALGER**



CHARBONS DE SOUTES  
INDUSTRIELS, BRIQUETTES  
MANUTENTION — TRANSIT

CONFITURES

*Esclapez*

**Vincent ESCLAPEZ**  
RELIZANE (Algérie)

**CRÈME DE DATTES**  
"REINE DU HOGGAR"



ALIMENT COMPLET  
Le plus riche en vitamines

S.A.P.A.C. Boite postale 71, BONE (Algérie)



SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE AGRICOLE  
CONSERVES DE TOMATES  
**BONE (Algérie)**

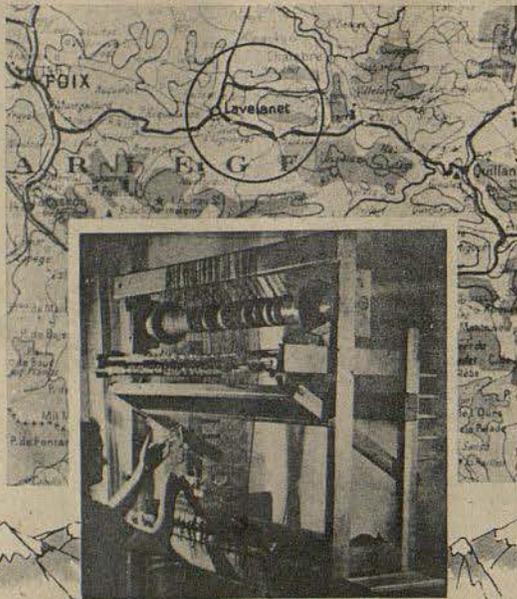
**FRUITS ET PRIMEURS**  
frais et déshydratés



Société  
Coopérative  
**DJEBEL - DJELLOUD TUNIS.**

**D.C.V.**

**LES INDUSTRIES  
DU TEXTILE DE  
LAVELANET - LAROQUE  
ET ENVIRONS**



**Industrie Chapelière  
de l'Aude**

SOCIÉTÉ ANONYME  
au Capital de 8.977.000 Francs

*Usines à ESPERAZA (Aude)  
UILLAN (Aude)*

Ses Chapeaux d'Hommes :

JEAN PEILLE  
JEAN BOURREL  
BOURREL FRÈRES

Ses Chapeaux de Dames :

ISODAIM  
RIVOLI  
ISOVELOURS

**G. BALAY & C<sup>IE</sup>**

S. A. R. L. CAPITAL 3.000.000  
MAISON FONDÉE EN 1869  
Registre du Commerce N° 22038

**Tissus de Rayonne**

UNIS ET IMPRIMÉS  
TISSÉS GRAND TEINT  
— COLONIES —

**Rubans de Velours**

SIÈGE SOCIAL :  
5, rue Nationale, 5  
SAINT-ÉTIENNE

Téléphone : 29-33 (2 lignes)

USINES A :  
LAFAYE par Marlies (Loire)  
MACLAS (Loire)

ATELIERS DE MANUTENTION :  
9, rue Augustin-Thierry, 9  
SAINT-ÉTIENNE

**L'ÉTAT FRANÇAIS  
émet des Bons d'Épargne  
à 4 ans**

De nouveaux Bons, semblables, à bien des égards, aux Bons du Trésor, sont émis par l'Etat Français.

Dénommés « Bons d'Épargne », ils seront à quatre ans d'échéance et porteront intérêt à 3 %. Les deux premières années d'intérêts seront payées à la souscription, les deux dernières au remboursement. Autrement dit, le Bon de 5.000 francs de valeur nominale sera émis à 4.700 francs et remboursé, en fin d'échéance à 5.300 francs.

Les Bons d'Épargne seront exempts de tout impôt présent ou futur sur les valeurs mobilières.

Ils seront remboursés à tout moment, par le percepteur, sur la présentation de pièces attestant la réalité d'une des circonstances suivantes : Naissances, Mariage d'un enfant ou petit enfant ; acquisition d'un bien rural ; établissement dans une entreprise agricole ou artisanale ; préjudice causé par une calamité agricole.

Dans le cas du décès du porteur, ou d'un de ses parents proches, les Bons d'Épargne seront acceptés par l'Enregistrement en paiement des droits de succession.

La valeur de reprise, en cas de remboursement anticipé, sera calculée de telle manière que le porteur ait réalisé, pendant le temps où il aura conservé les Bons, un placement correspondant aux conditions du marché.

On le voit, cette nouvelle formule de Bons, intéressante pour tous les épargnants, est particulièrement adaptée aux conditions de vie et aux besoins des artisans et du monde rural.



**LINGERIE  
Berrymain**  
est synonyme  
de qualité, de  
bon goût et de  
beau travail  
**FRANÇAIS**  
**BOURGEOIS  
SAINT-AMAND**

**MANUFACTURE TARNAISE  
de Vêtements de Cuir**  
S. A. R. L.  
**A. BREILHAC & Fils**  
**GRAULHET**  
(Tarn)  
VÊTEMENTS DE CUIR pour travail,  
sport et ville.  
Fournisseur des Ministères de la  
Guerre, de la Marine et de l'Air,  
des Compagnies de Sapeurs-Pom-  
piers et des G<sup>tes</sup> Administrations.  
La plus importante Maison  
française spécialisée dans le  
Vêtement de Cuir.

**PATES**  
alimentaires  
de PUR  
BLÉ  
DUR  
**PATES LAVIE**  
qualité  
qualité  
qualité  
qualité

**"l'Epatante"**  
La Grande Marque  
Française de Pantoufle  
  
**Etablissements F. BINDET**  
**SAINT-AMAND (Cher)**

  
**GAMES & SOLUTIONS PRIMA**  
En vente dans tous  
les grands magasins et  
bonnes maisons de détail  
Vente en Gros : Etablissements L. BERNARD,  
4, Cours des Chartreux, LYON - Tél. B. 67-96

**BOULONNERIE  
ET FERRONNERIE  
DE LA SEMOY**  
**ETS DAUXIN,**  
**FRIBOURG & C<sup>IE</sup>**  
Usine aux H<sup>tes</sup> RIVIÈRES  
(Ardennes)  
ACTUELLEMENT  
**SAINT-JUNIEN**  
(HAUTE-VIENNE)

**Saint-Gobain**  
FONDATION 1665  
  
**GLACES ET VERRES**  
**ENGRAIS**  
Produits chimiques

  
**AMIEL**  
LE ROI DE LA PIPE  
AMIEL, PHILIPPEVILLE

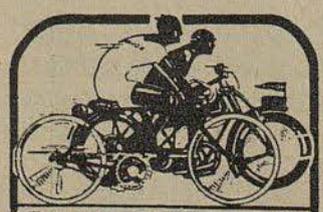
FABRIQUE D'INSIGNES ARTISTIQUES  
**A. AUGIS**  
28, Montée St-Barthélemy  
**LYON**  
INSIGNES - MÉDAILLES  
POUR  
Amicales Anciens Combattants  
Sociétés Sportives  
Régiments, Marine, Aviation  
Broches  
Nouveautés pour le Ski

**PLUS DE  
CHAUVES!**  
PLUS DE PELLICULES AVEC  
**PILOCARPIA**  
APRÈS AVANT  
Pour l'hygiène du cuir  
chevelu et de la cheve-  
lure, rien ne vaut la  
pilocarpine, telle qu'elle  
est combinée au soufre,  
dans la lotion Pilocarpia.  
En 1 semaine les che-  
veux cessent de tomber;  
voyez chaque jour pous-  
ser les cheveux nou-  
veaux, d'abord duvets,  
puis touffes, enfin mè-  
ches. Pellicules et démangeaisons cessent.  
Lotion Pilocarpia 20 francs et 12 francs  
partout et 26, rue des Petites-Ecuries, Paris.



**RAVAT**  
CYCLES-TANDEMS  
VÉLOMOTEURS  
**WONDER**

**FORGES ET ACIÉRIES DU  
Saut du Tarn**  
Usines à St-JUÉRY (Tarn)  
**ACIERS de QUALITÉ**  
Rapides et fondus à outils  
pour tous usages  
**LIMES et RAPES**  
**OUTILS**  
de Forge et d'Ajustage  
Martellerie, Poinçons, Burins,  
Tranches.  
**OUTILLAGE**  
Agricole et Forestier :  
Pelles, Pioches, Haches, Faux,  
Faucilles, Serpes.  
**FORETS**  
Marque TALABOT

  
**CYCLES  
ET  
MOTOS**  
**FAVOR**  
Usines à CLERMONT-FERRAND

Société Anonyme des  
Filatures et Tissages  
**Jules TOURNIER & Fils**  
**MAZAMET**  
**MOLLETONS**  
**FLANELLES**  
**FEUTRES**  
Travailler à la France  
d'aujourd'hui  
c'est mériter la France  
de demain.

**Société Industrielle  
de l'Afrique du Nord**  
pour le traitement des sous produits  
de la vigne et de l'olivier  
**BOUGIE**  
  
Alcools - Produits tartreux  
Huiles d'Olives  
Huiles de Pépins  
Savons industriels  
**8 USINES EN ALGÉRIE**



# BIBLIOPHILES...

Il a été réalisé un tirage de luxe de l'affiche  
**« NOTRE DRAPEAU RESTE SANS TACHE »**  
 par G. AMBROSELLI, Imagier du Maréchal.

Cette édition unique a été tirée sur bois de fil original (qui sera détruit après tirage), gravé par J. PERRICHON, d'après le dessin de G. AMBROSELLI.

E le comporte trois séries en 67x51 :

I. — 450 exemplaires coloriés au pochoir, à la main, sur pur chiffon d'Auvergne, cuvée spéciale au fil grane du Maréchal.

**PRIX ..... 100 Francs**

II. — 50 portefeuilles contenant :

- I état en noir avant la lettre,
- I état colorié au pochoir, à la main, sur pur chiffon d'Auvergne, cuvée spéciale au fil grane du Maréchal.
- I tirage en noir au format de l'affiche sur vélin teinté de Rives.

**PRIX ..... 250 Francs**

**UNE SOUSCRIPTION EST OUVERTE CONCERNANT LE TIRAGE DE 5 portefeuilles hors commerce comprenant :**

- I état en noir avant la lettre,
- I état définitif au pochoir à la main, sur chine travaillé à la main en pure écorce de mûrier, plus les 7 états de l'affiche dont l'état en noir sur vélin teinté de Rives.

Ces portefeuilles, numérotés avec justification de tirage, sont mis aux enchères et seront adjugés aux plus offrants.

**MISE A PRIX ..... 1.500 Francs**

**Les envois sont faits contre remboursement, frais d'envoi en sus.**

Adressez vos commandes ou vos offres à l'Union départementale de la Légion française des Combattants ou au Directoire National de la Légion française des Combattants, 9, boulevard de Russie, Vichy (Allier).



Problème...



## LOTÉRIE NATIONALE

Solution...



R.5

roulleau



VÊTEMENTS  
**Bayard**

**Le TRIBOULET**  
 SES JEUX  
 En vente partout  
**NOUVEAUTÉ**  
 45 et 58 francs  
 Compagnons de France  
 Ecrire: Le TRIBOULET



EXPEDITIONS  
 — FRANCO —  
 en mandat,  
 en timbres ou  
 versement postal,  
 ch. post. 67-452  
 Marseille.  
 Monaco

**PNEUS**  
**DUNLOP**  
 Usines et Siège social  
**MONTLUÇON**

**VICAT**  
 CEMENTS  
 GRENOBLE



Tissages de Cotons fins et Soieries  
 de Beaume-les-Dames et Gray  
**Etablissements SAUVEGRAIN**  
 S. A. R. L. Capital 8.000.000 ROANNE

**DÉCOUPAGE-EMBOUTISSAGE**  
**R. BERGER (A. & M.)**  
 19, Rue Chevreul - SAINT-ÉTIENNE

**J. BESCOS & C<sup>ie</sup>**  
 CONSERVES DE LÉGUMES  
 — PULPES DE FRUITS —  
 CONFITURES "POLY"  
 à Saint-Denis du Sig  
 (ALGÉRIE)

Services Réguliers de Voyageurs  
 EN REMPLACEMENT DE TRAINS  
 Montpellier, Lunel, Nîmes,  
 Montpellier, Frontignan, Sète,  
 Montpellier, Meze, Pézenas, Béziers,  
 Montpellier, Florensac, Béziers,  
 Montpellier, Sommières, Alès.  
 Société nouvelle FLÈCHE - CAPS LOU CAMEL  
 4, rue des Etuves — MONTPELLIER

CAMILLE LASVERGNAS  
 "gant ève"  
 MARQUE DÉPOSÉE  
 SAINT-JUNIEN (H.-Vienne) Tél. 248

MANUFACTURE DE GANTS DE PEAU  
**Théophile DESERCES**  
 SAINT-JUNIEN (Hte-Vienne)

MANUFACTURE DE GANTS  
 DE PEAU EN TOUS GENRES  
**Ets FARET & BARRIERE**  
 Saint-Junien (H<sup>te</sup>-Vienne) Tél. 1-62

**GADY FRÈRES ET C<sup>ie</sup>**  
**GANTS**  
 SAINT-JUNIEN (Haute-Vienne)

**DÉRAILLEUR**  
**WESTMINSTER**  
 SAINT-ÉTIENNE

VINS FINS  
**VINCENT, VIAL & C<sup>o</sup>**  
 Maison fondée en 1850  
 VILLEFRANCHE (RHONE)

VINS FINS Beaujolais, Mâconnais  
 Bourgogne  
**Louis TOINON**  
 VILLEFRANCHE-en-BEAUJOLAIS (Rhône)

**Ets Jacques DEPAGNEUX**  
 VINS  
 VILLEFRANCHE/S/SAONE

Ton nom: **FRANÇAIS**  
 Ton parti: **FRANÇAIS**  
 Mot de passe: **FRANCE**  
 signé: Anonyme

**F. SAPIN & FILS**  
 Grainetiers  
 VILLEFRANCHE (Rhône)

**MOLINIER FRÈRES**  
 70, route d'Anse  
 VILLEFRANCHE

**Edmond JAMMES**  
 BONNETERIES  
 A CASTRES

Forges et Ateliers de  
**COMBEPLAINE s.a.**  
 RIVE-DE-GIER (Loire)

**SOCIÉTÉ FRANCE EXPORTATION**  
 THIERS

MANUFACTURE DE CADRES  
 DE BICYCLETTES  
**BALEYGUIER & C<sup>ie</sup>**  
 SAINT-ÉTIENNE

Etab<sup>ts</sup> **LASBORDES**  
 MANUFACTURE DE TISSUS  
 BOISSEZON (TARN)

VINS DU MIDI  
**G. & R. MAUX Frères**  
 BÉZIERS  
 Tél. 5-36 R. C. BÉZIERS 693

**AUTOBUS DU BEAUJOLAIS**  
 BELLEVILLE-SUR-SAONE  
 (Rhône)

**Etablissements L. DECORET**  
 OUTILLAGE D. E. C. - FILIÈRES "L. C."  
 VILLEFRANCHE (Rhône)

**SCOTTO AMBROSINO PUGLIESE**  
 Armement, Acconage, Consignation  
 ORAN - MOSTAGANEM  
 BENI-SAF - NEMOURS

CONSERVES ET SALAISONS MARITIMES  
**M.-E. RAMONA**  
 Maison Française fondée en 1841  
 16 bis, Quai Aspirant-Herber - SÈTE

Manufacture de Chapeaux FEUTRE  
 ET PAILLE  
**DÉRAMOND Cadet**  
 SEPFONDS (T.-et-G.) Tél. 7

**SOCIÉTÉ ORANAISE** B.P. 104 - ORAN  
 DE CONSTRUCTIONS Pr. 689  
 METALLIQUES • Route de la Senta  
 Charpentes métalliques - Chaudronnerie  
 industrielle - Réparations navales

LAMINOIRS DU DAUPHINÉ  
 Etab<sup>ts</sup> **E. BONMARTIN & C<sup>o</sup>**  
 DOMÈNE (Isère)  
 CUIVRE — ALUMINIUM — ZINC  
 et leurs alliages

**SOCIÉTÉ LAINIÈRE DU BASCAUD**  
 9, rue de la Finarié  
 MAZAMET (Tarn)

**PETIT Jean - CORTIAL**  
 BOIS  
 Route de Frans - VILLEFRANCHE

**Entreprise CHEMIN S. A.**  
 51, rue du Colombier  
 LYON

**ATELIERS VENTIL**  
 109, Cours Gambetta — LYON  
 Les ventilateurs et leurs applications

POMPES  
**JULIEN & MÈGE**  
 LYON

TISSUS ET TRICOTS ÉLASTIQUES  
**Ets VILLARD, DORON & C<sup>ie</sup>**  
 SAINT-ÉTIENNE (Loire)

COUVERTURES ET MOLLETONS  
**J. CHAIZE-PERRIN et Fils**  
 A COURS (Rhône)

**RESPIREZ FRAIS**  
 AVEC  
 "Cachou Lajaunie"

**J.-B. BERNARD**  
 9, Place Marengo, 9  
 SAINT-ÉTIENNE

**FARGETON FRÈRES**  
 TISSAGE DE COTONNADES  
 COURS (Rhône)

**AVEC LA LÉGION**  
 OU CONTRE LA FRANCE

ETABLISSEMENTS  
**MARTINEL FRÈRES**  
 MAZAMET (Tarn)

**Noé CALMET**  
 FABRIQUE DE BONNETERIE  
 ROQUECOURBE (Tarn)

Etab<sup>ts</sup> **VEROT & PERRIN**  
 51, Avenue de Rochetaillée  
 SAINT-ÉTIENNE

**Ateliers F. REYNAUD**  
 MOYEUX ET FREINS  
 17, rue Clément-Forissier, 17  
 SAINT-ÉTIENNE

TISSUS MÉTALLIQUES  
**TISS-METAL**  
 11, AV. MARÉCHAL-LYAUTEY, LYON

**Louis SIGUIER**  
 BONNETERIE  
 ROQUECOURBE (TARN)

MAISON  
**MOLINIER & GOUT**  
 FABRIQUE DE BONNETERIE  
 ROQUECOURBE (TARN)

**A. DUPRAT**  
 PIÈCES DÉTACHÉES POUR CYCLES  
 48, rue de Champagne, 48  
 SAINT-ÉTIENNE

**PANSEMENTS RUBY S.A.**  
 CAPITAL 3.300.000 FRANCS  
 VOIRON (Isère)

**SOCIÉTÉ FRANCE EXPORTATION**  
 THIERS

**G. CHABERT & LANTA Neveu** Manuf. ture  
 de Bonneterie  
 ROQUECOURBE (Tarn)

**Société ROBLIN & LASTES**  
 CHANTIERS NAVALS  
 — CASABLANCA —

**Les Crayons Corgie**  
 S. A.  
 ROANNE (LOIRE)

**GRENOBLE**  
 l'Hotel des Trois Dauphins  
 vous est spécialement recommandé

**TRACTEUR ÉNERGIE**  
 Société Anonyme  
 VILLEFRANCHE

Etab<sup>ts</sup> **J. CICERON & C<sup>ie</sup>**  
 RAYONNE FANTAISIE  
 TERRENOIRE (Loire)

# Valisère

## et la famille



*...En faisant, de tout temps, appel au goût de l'ouvrage bien fait, à l'amour de sa qualité traditionnelle, au maintien de prix raisonnables, VALISÈRE a conservé naturellement la préférence de tous les foyers français.*

*Aujourd'hui plus que jamais, la célèbre marque du Trèfle voue son entière activité à la "Famille Française" qu'elle continue à servir dans la mesure compatible avec les disciplines de l'heure.*

